

T. TRILBY

La princesse Mimosa



BeQ

T. Trilby

La princesse Mimosa

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 432 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

La princesse Mimosa

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustré par Manon Iessel.

Dans la vieille église de Villeroze, village construit au bord de la Méditerranée, M. le curé fait le catéchisme à trente garçons et filles qu'il prépare à leur communion solennelle. Ce jeudi est un beau jour de printemps, la nature se réveille et met des fleurs dans tous les coins. Le soleil pénètre dans l'église à travers les vitraux et pose ses rayons sur les têtes des enfants, ce qui les amuse et les dissipe un peu.

Indulgent, M. le curé leur permet de rire parfois, mais quand il explique l'Évangile il entend que tous l'écoutent, l'Évangile est la plus belle histoire du monde.

M. le curé ayant terminé son instruction, annonce qu'il va interroger sur la dernière leçon. À ce moment il voit entrer dans la petite église, un homme de haute taille, bien vêtu, qui se dirige rapidement vers lui. Arrivé devant le prêtre, l'homme salue, tend une enveloppe verte, extraordinairement longue et étroite, puis salue de nouveau et s'en va vite comme il est venu.

M. le curé est peut-être aussi intrigué que les enfants, il ne connaît pas cet homme qui ne doit pas habiter Villerose et l'étrange enveloppe lui semble une originalité bien bizarre. Mais M. le curé ne sera pas curieux, il prendra connaissance de cette lettre le catéchisme fini. Et ce n'est qu'après avoir reconduit les enfants jusqu'à la porte, car il n'aime pas les voir traîner dans l'église, qu'il retourne à la sacristie où il va lire la lettre apportée par l'inconnu, et voici ce qu'elle dit :

« Monsieur le Curé,

« Je vous attends aujourd'hui à midi pour vous entretenir de la princesse Mimosa, ma petite-fille, qui veut faire dans votre église sa première communion.

« Mon respect vous est offert.

« SIGISMONDE SURLEPONT. »

M^{me} Surlepont, la propriétaire du grand domaine des Lis, daigne écrire à M. le curé, elle

qui a toujours voulu ignorer Villerose et son église. Deux fois en dix ans, M. le curé l'a sollicitée pour ses œuvres, et deux fois elle a donné la même réponse :

– Les œuvres ne m'intéressent pas ; le village de Villerose devrait être détruit, il abîme une des plus belles vues de la côte.

Aujourd'hui, c'est au nom de la princesse Mimosa, sa petite-fille, qu'elle écrit et fixe un rendez-vous ; M. le curé ne se dérobera pas, et il sera à midi au palais blanc qu'on aperçoit du village, ce palais bâti sur une colline verte et fleurie.

M. le curé quitte l'église, il a une demi-heure pour gagner le domaine et la route qui serpente à travers la campagne est ravissante ; promenade agréable, bien qu'elle soit imposée par une dame peu aimable mais qu'il a toujours désiré connaître.

Les habitants de Villerose disent que M^{me} Surlepont est folle ; personne n'aime cette étrangère que M. Surlepont, un brave homme, a rencontrée, paraît-il, dans un casino de la côte.

Elle est venue visiter le domaine des Lis, et elle l'a tant admiré que pour le posséder elle a épousé le propriétaire, ce pauvre propriétaire qui, après deux ans de mariage, s'est noyé un jour qu'il pêchait, surpris par une brusque tempête comme il y en a parfois en Méditerranée.

Un petit garçon d'un an et M^{me} Surlepont devinrent les héritiers de ces terres où l'on cultivait des fleurs pour les parfums, et le domaine, géré par celle qu'on dit folle, est un des plus beaux de la région. M^{me} Surlepont a toujours essayé de l'agrandir, elle achète la plus petite parcelle de terrain qui est à vendre et possède maintenant un nombre considérable d'hectares.

En montant vers le palais des Lis, M. le curé se souvient de toutes les histoires qu'on lui a racontées, histoires vraies ou fausses, il ne s'en soucie pas ; la princesse Mimosa veut faire sa première communion dans son église, c'est pour lui la seule chose intéressante.

Il entre dans le domaine. L'allée conduisant au palais est bordée par des mimosas nains et des palmiers au pied desquels des tulipes épanouies

mettent la richesse de leurs couleurs. M. le curé ne peut s'empêcher de penser que celle qu'on dit folle a un goût parfait. On raconte, et c'est la vérité, qu'elle dirige seule son domaine, et jardiniers et ouvriers doivent accepter ses ordres si bizarres qu'ils soient.

M. le curé gravit les marches de la terrasse, sonne à une porte en fer forgé, et au domestique qui lui ouvre, demande à voir M^{me} Surlepont avec laquelle il a rendez-vous.

En effet, M. le curé est attendu, Madame le recevra dans la volière où elle est toujours à cette heure.

Le domestique précède le prêtre et lui fait traverser une grande galerie où, au bas de chaque colonne de marbre noir, s'épanouissent dans une jardinière de marbre rose des cinéraires bleus. L'effet est ravissant car le plafond fait de glaces reflète les colonnes et les fleurs.

Au bout de cette galerie le domestique s'arrête devant une porte sur laquelle est écrit : « Quiconque n'aime pas les oiseaux doit immédiatement s'en aller. »

M. le curé lit, le domestique attend qu'il ait fini, puis, se tournant vers le prêtre, il demande :

– Monsieur a lu, puis-je ouvrir la porte ?

Cette fois M. le curé pense que la maîtresse de maison mérite peut-être le nom qu'on lui donne dans le village, mais si près du but il ne s'arrêtera pas.

– Naturellement, j'aime les oiseaux, répond-il en souriant.

Le domestique ouvre la porte et introduit le visiteur dans une immense volière où des oiseaux des Îles, ces oiseaux aux plumages étincelants et de couleurs différentes, sont réunis. Des arbres, importés de leur pays, donnent à ces jolies bêtes l'illusion de ne pas être en cage. Habillée d'une robe de soie verte, M^{me} Surlepont est assise et sur ses bras tendus sont perchés des oiseaux qui viennent à tour de rôle picorer un biscuit qu'elle tient dans la bouche.

M. le curé ne veut pas s'étonner mais il lui semble que ce sera bien difficile d'avoir, dans cette volière, au milieu d'un extraordinaire

vacarme, une conversation sérieuse.

M^{me} Surlepont enlève le biscuit de sa bouche et s'écrie :

– Ah ! vous voici, monsieur le curé ! Sans reproche, c'est la première fois que vous me faites une visite, et il y a dix ans que vous avez pris possession de votre cure ; manque d'égards, mais je ne vous en veux pas.

– Je vous présente mes hommages, madame, et je m'explique : je vous ai écrit dès mon arrivée, il y a dix ans, c'est exact, et votre réponse m'a fait comprendre que vous désiriez n'avoir aucun rapport avec le curé de Villeroze.

– Naturellement, vous me parliez œuvres, œuvres humaines, et je les déteste. Mais, si vous m'aviez dit que vous aimiez les oiseaux et que vous en connaissiez de malheureux, immédiatement je vous aurais convoqué pour vous donner de quoi les rendre heureux. Le tout est de se comprendre.

– Madame, je m'occupe des gens et non des bêtes.

– C’est un tort, monsieur le curé ; mon expérience – j’ai quelques années de plus que vous, soixante-dix ans au moment où mes colibris perdront leurs plumes – mon expérience me permet de vous dire que les bêtes valent bien mieux que les gens. Un jour vous vous en rendrez compte. Ceci posé, occupons-nous de nos affaires.

Les oiseaux volent de tous côtés en faisant entendre les cris les plus aigus. C’est une cacophonie peu propice à une conversation sérieuse. M. le curé n’acceptera pas de s’occuper ici de l’affaire pour laquelle M^{me} Surlepont l’a convoqué.

– Madame, répond-il, je vous avoue qu’il me semble impossible de causer avec vous dans cette cage, je n’ai pas l’habitude des cris d’oiseaux, j’entends très mal ce que vous me dites et ce vacarme m’ahurit.

– Mes enfants chéris, vous entendez ce que dit M. le curé qui s’occupe des gens et non des bêtes ? Il appelle vos chants adorables, vos appels joyeux, des cris, du vacarme ! Plaignez-le, il ne

comprend pas tout ce que vous me dites si gentiment, mais moi je le comprends et je vous en remercie. Monsieur le curé, je vais vous recevoir dans la serre, une dizaine de veuves s’y promènent, je suis certaine que vous ne les gênez pas.

Debout, devant M^{me} Surlepont dont les bras servent de perchoir, M. le curé s’incline, attendant que la maîtresse de la maison le conduise dans la serre où dix veuves se promènent. Malgré son indulgence toute chrétienne, il se dit que les habitants de Villeroze n’ont pas tort quand ils affirment que la propriétaire du domaine des Lis n’a pas toute sa raison.

M^{me} Surlepont se lève et M. le curé s’aperçoit qu’elle a autant d’oiseaux agrippés à son dos qu’à ses bras, elle lui en donne l’explication :

– Vous allez m’aider, monsieur le curé, à enlever l’abreuvoir de ces messieurs et dames qui tient à ma robe par deux crochets. Vous remarquerez qu’il y a dix petites cases contenant des jus de fruits différents : ananas, fraises,

cerises, oranges, citrons, bananes, raisins, etc. ; ces messieurs et dames ont des goûts différents et tous les jours je leur apporte ce dessert dont ils sont très friands. Ils aiment trois choses passionnément : leur maîtresse, vous la connaissez depuis cinq minutes, la musique, tous les soirs je viens ici avec mon violon leur apprendre de beaux chants, et les jus de fruits. Avec ces trois affections ils sont heureux, les hommes sont plus difficiles à contenter.

M. le curé est décidé à ne pas s'étonner ; il accepte de dégraffer l'abreuvoir, ce qui fait envoler les oiseaux qui continuaient à y chercher les jus de fruits déjà absorbés. Pendant quelques secondes M^{me} Surlepont et lui-même sont entourés d'ailes de toutes les couleurs qui tournent, vont, viennent, dans tous les sens.

– Ils sont furieux ! crie M^{me} Surlepont en riant, ils n'aiment pas qu'on les dérange, ils vont se calmer et nous nous en irons.

Stoïque, entouré d'oiseaux qui n'osent se percher sur cet inconnu, M. le curé se demande s'il ne va pas recevoir quelques coups de bec,

parfaitement désagréables ; il a son bréviaire et s'en sert pour se préserver.

– Allons, mes gentils enfants, reprend M^{me} Surlepont, laissez tranquille M. le curé, il vous aimera un jour, et reviendra vous voir. Aujourd'hui, il est mon invité, il faut être poli avec lui.

La famille ailée de M^{me} Surlepont se calme. Bourrés de gâteaux et de jus de fruits, les oiseaux se décident à aller se percher dans les arbres ou sur les nombreuses balançoires qui pendent un peu partout. Débarrassée de l'abreuvoir et des biscuits, M^{me} Surlepont se décide à quitter la volière ; elle la traverse dans toute la longueur, suivie par M. le curé.

La serre est une grande pièce vitrée dont toutes les fenêtres sont ouvertes sur le jardin, mais chacune de ces fenêtres a un fin grillage qui empêche les oiseaux de s'envoler. Cette serre est la maison des veuves, espèce d'oiseaux dont la queue s'orne de longues plumes de toutes les couleurs, plumes toujours convoitées par les autres oiseaux qui tentent de les leur arracher.

Une veuve sans ses plumes devient pour M^{me} Surlepont une catastrophe, aussi aucun autre oiseau n'entre chez les veuves. Ces dames sont farouches et, voyant ce monsieur vêtu de vêtements noirs entrer chez elles, poussent des cris perçants et vont se percher le plus haut possible ; des camélias magnifiques leur offrent des branches d'où elles pourront examiner l'étranger.

Dans un bosquet de clématites et de jasmins en fleur, deux fauteuils et une table.

– Voici un coin paisible où nous pourrions nous expliquer. Les veuves ne vous connaissant pas se contenteront de murmurer, elles sont très arrogantes et redoutent l'étranger. Asseyez-vous, monsieur le curé, écoutez-moi. Vous ne me connaissez pas et il faut faire connaissance, après on s'entendra ou on ne s'entendra pas. À Villeroze, dans ce village où habitent vos paroissiens, on m'appelle la folle ou l'étrangère, je connais les potins. Les deux noms sont exacts. Je ne ressemble pas aux gens que vous avez l'habitude de fréquenter, je ne vis pas comme

eux. je ne pense pas comme eux. Il fallait me trouver un nom : c'est folle qui a été choisi, je l'accepte, mais où commence la folie ? où se termine la sagesse ? Je n'en sais rien, ni vous non plus. L'étrangère, ce nom m'appartient : je suis née au Pérou, ma mère était Chilienne, mon père Canadien, un de mes grands-pères Belge, l'autre Russe, et mes deux grands-mères Espagnole et Suédoise. Je représente ce qu'on appelait la Société des Nations. Jeune, avec ma mère j'ai beaucoup voyagé ; un de nos voyages s'est fait sur un yacht, en Méditerranée. Un jour, du pont du bateau j'ai aperçu le domaine des Lis et ses champs de fleurs. J'ai voulu le visiter. Après cette visite, j'ai prévenu ma mère que je voulais l'acquérir, mais il n'était pas à vendre ; le propriétaire, M. Surlepont, un nom ridicule, l'entretenait mal, mais voulait continuer à y vivre. Pour posséder le domaine, j'ai donc dû épouser le propriétaire, un brave homme qui ne savait pas travailler. J'ai mis deux ans à le lui apprendre. À peine bien débrouillé, il a été pris dans une tempête et, comme il ne savait pas nager, il s'est rapidement noyé. Voici l'histoire

de M^{me} Surlepont presque terminée. Je suis restée veuve avec un petit garçon que j'ai élevé, il a aujourd'hui trente-quatre ans, mais il est aussi original que sa mère et ne peut vivre que sur l'eau à la recherche des poissons les plus extraordinaires qui peuplent les mers, c'est lui qui fournit à tous les aquariums du monde leurs plus beaux spécimens. Au cours d'un de ses voyages il a épousé une princesse russe, cousine du dernier empereur de la Russie ; de ce mariage est née une petite fille qu'on m'a expédiée dix jours après sa naissance, car sa maman était morte. Elle a été élevée ici librement, je l'ai laissée courir dans ce domaine de sept cents hectares, et cette liberté lui a donné une santé superbe. La princesse Mimosa est âgée de onze ans ; bien des institutrices se sont succédées près d'elle, mais ma petite-fille est, elle aussi, une originale, et ne s'entend pas très bien avec ses professeurs. Elle devait faire sa première communion à Paris, elle ne veut pas, et a manifesté hier le désir de la faire à Villerose, dans votre vieille église. Je vous ai écrit aujourd'hui, je ne lui refuse jamais rien, c'est mon système d'éducation.

Enfin, M^{me} Surlepont se tait et M. le curé va pouvoir dire quelques mots.

– Ce système vous a-t-il réussi ? demande-t-il.

– Vous en jugerez.

– Avant de voir votre petite-fille, madame, je voudrais vous poser quelques questions.

– Posez, posez toujours, je réponds si je veux.

– La princesse s'appelle, m'avez-vous dit, Mimosa ? Mais Mimosa n'est pas un nom de saint.

– Son père a voulu l'appeler ainsi, il aime beaucoup ces fleurs, c'est un souvenir du pays où il est né.

– Je comprends, mais l'Église n'a pas accepté ce nom.

– Je ne sais pas ; Mimosa a été baptisée, j'ai quelque part son acte de baptême, je crois qu'elle s'appelle aussi Marina.

– A-t-elle déjà suivi des catéchismes ?

– Oui, à Paris, elle y va chaque hiver voir une tante russe, princesse aussi, ils sont tous princes

chez ces gens-là, mais Mimosa vous expliquera tout cela.

– Très bien, madame ; si vous voulez faire appeler votre petite-fille, je lui demanderai les renseignements dont j’ai besoin.

– Attendez, il faut que je vous explique encore quelque chose. Si j’aime peu de gens en dehors de mes oiseaux, je ne déteste en général personne, mais j’ai une profonde aversion pour un homme que vous devez certainement connaître : le commandant Ramiac. Ce commandant a prétendu garder, malgré sa pauvreté, cinquante hectares enclavés dans le domaine des Lis, cinquante hectares qu’il n’a jamais voulu me vendre. Je lui ai écrit, car nous ne nous sommes jamais vus. « Vous êtes un imbécile ; à votre mort, j’espère que votre petit-fils sera moins bête que vous, et il acceptera sans nul doute la grosse somme que j’offre pour un bout de terrain inculte. » Il ne m’a jamais répondu.

– Je m’en doute.

– Vous connaissez le commandant ?

- Oui, madame.
- C’est un idiot.
- Non, madame.
- Alors qu’est-il ?
- Un homme très intelligent.
- Vous trouvez que c’est une preuve d’intelligence de me refuser cinquante hectares ?
- Oui, madame ; il a un enfant délicat qui doit être élevé dans un climat sain et tempéré, sa maison est admirablement située et son petit-fils se porte bien.
- Il se porterait aussi bien autre part.
- Je ne sais pas, et puis la maison du Roc est une maison de famille. Le commandant y est né et sans nul doute y finira sa vie.
- Je vous l’ai dit, j’attends sa mort. Est-ce qu’il est un peu malade ?
- Non, madame, c’est un robuste vieillard, il a une magnifique santé.
- Cette santé, pour moi, c’est une catastrophe, et vous me l’annoncez sans ménagement.

– Oui, madame, parce que je suis certain que vous ignorez la situation familiale du commandant. Son petit-fils a perdu ses parents, il n’a plus sur la terre que son grand-père, et il n’a que douze ans. Vous comprendrez j’en suis sûr, que Dieu fait bien de laisser le commandant sur la terre.

– Non, monsieur le curé. S’il refuse de me vendre ses hectares, je ne le comprendrai pas ; s’il me les vend, ce sera différent ; sur ce point, nous ne nous entendrons pas.

– Je regrette, madame, que vous ayez parlé du commandant.

– Il fallait bien vous prévenir que la princesse Mimosa ne doit avoir aucun rapport avec les habitants de la maison du Roc. On m’a dit que le petit-fils de cet idiot était votre enfant de chœur ; Mimosa ne doit pas le rencontrer, je l’exige.

– Madame, il y a peu de chance qu’ils se rencontrent. Vincent a fait sa communion solennelle il y a un an et ne vient plus au catéchisme préparatoire, mais il sert la messe tous les dimanches et votre petite-fille devra y assister

régulièrement.

– Nous allons toujours à la messe, monsieur le curé, mais dans l'église qui nous plaît, et la vôtre nous ne la connaissons pas.

– J'espère, madame, que vous y viendrez.

– Peut-être.

– Puis-je voir la princesse Mimosa ? Je suis maintenant assez pressé.

– Je dois vous dire que la princesse ne sait jamais l'heure. Je lui ai dit d'être ici à midi, mais je savais bien qu'elle serait en retard, elle arrivera à 2 heures en disant : « Je ne regarde jamais ma montre. » Elle est comme son père, une originale.

– Alors, madame, dit M. le curé en se levant, je ne l'attendrai pas, j'ai des visites de malades à faire cet après-midi, je dois rentrer. Votre petite-fille viendra me voir au presbytère, elle m'y trouvera tous les mercredis, de 2 heures à 4 heures. Je vous présente mes hommages.

– Monsieur le curé, vous êtes un homme trop discret. Vous auriez dû me dire : « J'ai faim, déjeunons en attendant la princesse. » Non, vous

préférez vous en aller. Je ne vous retiens pas, je crois que votre décision prise vous ne la changerez pas.

– C’est exact, madame. J’espère que nous nous reverrons et que vous me ferez le grand plaisir d’accompagner votre petite-fille.

– Peut-être. Au revoir, monsieur le curé. Sortez par la serre, ouvrez la porte, les veuves ne cherchent jamais à s’enfuir ; devant vous, vous trouverez l’allée des Cyclamens qui vous mènera à un chemin de traverse conduisant au presbytère. Merci d’être venu, la princesse ira vous voir.

Dans l’allée des Cyclamens, aussi jolie que celle des Cinéraires, M. le curé, qui se hâte vers son presbytère, murmure tristement :

– Pauvre petite princesse !

*

Le mercredi suivant, comme chaque mercredi, M. le curé reçoit au presbytère ses paroissiens qui ont des conseils ou des services à lui demander.

Cette réception, commencée à 2 heures, se prolonge tard et l'angélus sonne au moment où M. le curé reconduit son dernier visiteur.

Un peu fatigué d'avoir écouté tant de personnes, M. le curé s'assied dans son jardin, un vieux jardin où les plates-bandes et les carrés de légumes sont entourés de buis, pour y lire tranquillement son bréviaire. Cette journée de printemps a été magnifique, la soirée sera aussi belle, et M. le curé avant de commencer sa lecture remercie une fois de plus le Créateur du monde de lui permettre d'exercer son apostolat dans un aussi beau pays.

À peine a-t-il lu quelques pages qu'un bruit inusité parvient jusqu'à lui. Dans le chemin qui mène au presbytère, bordé par des aubépines en fleurs, un cheval galope, ses sabots frappent le sol régulièrement ; une petite haie sépare le jardin du presbytère de ce chemin. M. le curé lève la tête pour voir passer cheval et cavalier, et, à sa grande surprise, un saut magnifique exécuté, par-dessus la petite haie fleurie, amène dans le jardin un joli poney monté par un jeune garçon qui arrête son

cheval devant le prêtre. Rapidement le cavalier met pied à terre et, tenant sa bête par la bride, s'explique :

– Bonsoir, monsieur ; Gramiche m'a dit que vous m'attendiez aujourd'hui, je suis venue.

– Qui êtes-vous ? demande M. le curé, de plus en plus étonné.

– La princesse Mimosa ; vous ne me connaissez pas ? et je ne vous connais pas. Je ne quitte le domaine des Lis que pour la mer ou la montagne et je ne viens pas deux fois par an à Villeroze, Gramiche déteste votre village.

– Ah ! répond le prêtre, vous êtes la princesse Mimosa ! Mais vous deviez venir me voir entre 2 et 4 heures, et non pas à 6 heures.

– Monsieur, je ne sais jamais l'heure, je déteste les montres et ne m'en sers jamais. Je pense que, bien qu'il soit 6 heures, vous pourrez tout de même me recevoir.

– Oui, je vous recevrai.

– Alors, je vais attacher Ventôse à un de vos vieux arbres, je m'assieds, et on bavarde.

En quelques secondes la princesse Mimosa, ce cavalier que M. le curé a pris pour un jeune garçon, passe une bride autour d'un tronc d'olivier, puis revient vers le banc où est assis le prêtre.

– J'aurais pu, explique-t-elle, laisser Ventôse en liberté, mais je craignais qu'il ne croquât vos salades, il les aime particulièrement, et vous aussi sans doute ?

M. le curé ne répond pas ; la manière dont la princesse Mimosa lui parle l'étonne, il est habitué au respect et cette petite fille n'a pas l'air de s'en douter. Il la regarde avec attention, et ce jeune visage est charmant tant il est plein de gaieté et de bonne humeur. Les yeux bleus, très clairs, regardent bien en face, les cheveux bruns, courts, sont bouclés, et le teint indique que la fillette passe beaucoup de temps dehors et qu'elle ne doit jamais mettre de chapeau. Elle est sans doute très mal élevée, originale, dit sa grand-mère, M. le curé peut lui faire du bien.

– Asseyez-vous, reprend-il, dans ce fauteuil, et dites-moi la raison qui vous amène ici.

- Gramiche a dû vous la dire.
- Qui est Gramiche ?
- Ma grand-mère, M^{me} Surlepont.
- En effet, M^{me} Surlepont m’a parlé de votre désir de faire votre première communion dans l’église de Villerose ; vous avez suivi, paraît-il, le catéchisme à Paris ?
- Oui, monsieur, deux hivers de suite.
- Mon enfant, quand on parle à un prêtre on dit « monsieur l’abbé » ou « monsieur le curé », c’est une marque de respect.
- Oh ! s’écrie en riant la princesse Mimosa, je suis brouillée avec le respect, Gramiche le trouve inutile et m’interdit d’en avoir pour elle.
- Eh bien ! je vous demande d’en avoir pour moi. Si vous devez faire votre première communion dans mon église, vous serez obligée de vous conformer aux usages ; avant de vous admettre, je vous ferai passer un examen, mais vous devez avoir une attestation du directeur du catéchisme que vous avez suivi à Paris.
- Non, monsieur... le curé, je devais retourner

chez ma tante pour cette cérémonie. Mais je ne veux plus quitter le domaine des Lis, je m'ennuie à Paris, je m'y sens prisonnière, je veux rester ici et j'y reste.

– Vous avez l'air, ma petite demoiselle, de ne faire que ce que vous voulez ?

– À mon tour, monsieur... le curé, de vous dire qu'on ne m'appelle jamais « mademoiselle » ; maman était princesse, je le suis aussi, et il faut me donner mon titre. Je vous appelle « monsieur le curé », appelez-moi « princesse Mimosa ».

– Savez-vous, princesse Mimosa, qu'une petite fille de votre âge ne doit pas se permettre de faire une observation au prêtre que je suis ?

– Pourquoi ? demande la fillette, étonnée ; à Gramiche, je dis tout ce qui me passe par la tête.

– Cela plaît sans doute à madame votre grand-mère : le respect, je vous l'ai déjà dit, est obligatoire envers un prêtre. Je pense qu'au catéchisme on a dû vous en expliquer la nécessité.

– Oui, monsieur... le curé ; mais, vous savez,

je n'ai retenu que les grandes choses, je sais par cœur l'Évangile et beaucoup moins bien certains chapitres du catéchisme que j'ai trouvé difficiles à apprendre.

– Il faudra les revoir.

– Mais j'ai passé l'examen général et j'ai été reçue.

– Votre directeur me dira tout cela, je vais lui écrire. À quelle église avez-vous fait votre instruction religieuse ?

– À Saint-Honoré d'Eylau.

– C'est parfait, j'y ai un ami, j'aurai facilement tous les renseignements ; mais vous pouvez dès maintenant suivre les derniers catéchismes qui ont lieu le jeudi matin.

– Je voudrais bien, mais Gramiche a peur que j'attrape des maladies, elle dit que dans le village tous les enfants sont malades et moi je ne le suis jamais.

– Les malades ne viennent pas au catéchisme, je vais chez eux.

– Et vous n'attrapez pas leurs maladies ?

– Non ; mais si je devais les attraper j’irais quand même.

– Vous êtes courageux.

– Pas plus qu’un autre. Petite princesse, vous qui connaissez par cœur l’Évangile, rappelez-vous que le Christ laissait les malades s’approcher de Lui et qu’il les guérissait.

– Oui, mais c’était le Christ.

– C’est-à-dire ?

– Un homme merveilleux, un Dieu venu sur la terre ; vous n’en êtes pas un monsieur... le curé, est-ce que le respect obligatoire me permet de vous dire cela ?

– Certainement, mais souvenez-vous, mon enfant, qu’un prêtre est un apôtre qui s’efforce toute sa vie d’imiter Son Maître.

– Terrible ! s’écrie la fillette, terrible d’être toujours bon, toujours sage ! Moi je ne m’occupe jamais de ce qu’on appelle la sagesse. Gramiche veut que je sois libre et que je fasse tout ce qui m’amuse ; ça ne plaît pas toujours à mes institutrices, mais on ne s’en occupe pas. Quand

j'aurai seize ans, je travaillerai avec Gramiche, j'apprendrai à gérer le domaine ; jusque-là je peux bien m'amuser car lorsque je travaillerai il faudra travailler. Mon papa, quand il revient de ses voyages, dit toujours que Gramiche est la personne la plus active qu'il connaisse. Elle se lève le matin bien avant tout le monde et est dans des champs de fleurs la première, c'est elle qui vérifie l'exactitude des ouvriers, aussi ils ne sont jamais en retard. Mais je bavarde, encore une fois j'oublie l'heure. Ventôse s'impatiente, et vous avez peut-être le livre noir, que vous lisiez quand nous sommes arrivés, à finir.

La princesse Mimosa se lève et M. le curé l'imite.

– Allons, petite princesse, dit-il en tendant la main, nous finirons par nous entendre. J'irai voir madame votre grand-mère, vous viendrez au catéchisme et vous ferez dans l'église de Villerose une bonne première communion. C'est une jolie cérémonie, nos orgues sont belles et l'organiste est un artiste.

La princesse détache son cheval et, en un bond

que M. le curé admire, est sur sa selle.

– Surtout n’ouvrez pas la barrière ! s’écrie la fillette ; Ventôse et moi nous aimons sauter, nous sautons tous les obstacles que nous rencontrons. Ah ! j’oubliais, une commission de Gramiche. Elle m’a priée de vous dire qu’elle ne voulait pas que le jour de ma première communion le fils de l’idiot de la maison du Roc serve votre messe. La commission est faite.

Surpris par ces paroles, M. le curé se rapproche vivement du cheval et du cavalier.

– Ne vous en allez pas tout de suite, petite princesse, et dites-moi ce que vous penseriez si je disais ce soir à ma fidèle servante : « La fille de la folle du domaine des Lis est venue me voir. » Seriez-vous satisfaite si je traitais votre grand-mère ainsi ?

Les yeux bleus, si gais il y a un instant, deviennent sombres et pleins de mauvaises lueurs ; le visage, charmant tout à l’heure, se couvre d’une rougeur, indice de colère, et, dressée sur ses étriers, la fillette crie :

– Gramiche n’est pas folle, je sais qu’on le raconte à Villerose, et vous le croyez peut-être ? Moi j’aime Gramiche, je ne dirai pas « monsieur le curé » parce que je veux vous manquer de respect ; inutile d’écrire au directeur de Saint-Honoré d’Eylau, j’irai faire ma première communion à Paris, là où il n’y a pas de méchant curé ni d’enfant de chœur fils d’idiot et idiot lui-même.

Ventôse reçoit un coup de cravache, il se dérobe, piétine les salades, mais, ramené par une main ferme, franchit en un magnifique saut la haie du jardin et galope de nouveau dans le petit chemin qui le ramène au domaine des Lis où se trouve sa belle écurie toute blanche, si confortable.

M. le curé a regardé le cheval et son cavalier tant qu’il a pu les voir, espérant toujours que la petite princesse se retournerait ayant le regret de ses violentes paroles, mais elle s’en est allée, toute droite sur sa selle, sa colère pas apaisée.

Tristement M. le curé retourne vers son banc, il s’assied, reprend son bréviaire. Quand il aura

fini sa lecture, avant de souper, il ira jusqu'à la maison du Roc voir le commandant et son petit-fils, il est désolé de penser que l'âme de la petite princesse a accepté la haine de sa grand-mère.

Reverra-t-il un jour les habitants du domaine des Lis : l'originale M^{me} Surlepont et sa malhonnête petite-fille ? Il le désire car il pourrait leur faire à toutes les deux du bien, beaucoup de bien. Il y a autre chose à aimer sur la terre que les oiseaux, et une fillette qui se dit originale n'est qu'une enfant manquant de direction et qu'on n'a pas habituée à réfléchir et à penser aux autres. M. le curé sait que, dès ce soir, dans le petit carnet où il note les âmes en péril ou à conquérir, une branche de mimosa – M. le curé dessine bien – lui rappellera la petite princesse et un oiseau désignera M^{me} Surlepont.

Dans la cuisine de la maison du Roc, le mulâtre Zéphir, pesant cent kilos, est en train de préparer le diner qui se compose d'une soupe au lait et à l'oignon, mets préféré du commandant, et de la pêche du petit Vincent : quelques beaux

rougets. Dans la grande cuisine où les cuivres brillent, le mulâtre nettoie les poissons qu'il va faire griller sur un feu de bois, ce qui leur donnera un goût très apprécié de ceux qui les mangeront.

Zéphir, ancien matelot du commandant, a suivi son chef quand il a pris sa retraite, retraite imposée par la mort de sa fille et de son gendre qui lui laissaient un petit garçon de deux ans n'ayant plus pour toute famille qu'un grand-père.

L'enfant pouvait être envoyé chez une nourrice, puis en pension, mais il était délicat et nous n'avons pas voulu, dit toujours Zéphir, que notre Vincent fût abandonné.

Il raconte souvent que le sort du gamin s'est décidé dans la mer de Chine. On faisait escale, le courrier a apporté des lettres de France et une a appris au commandant la mort des parents de Vincent, tués dans un accident d'auto.

Zéphir, ordonnance depuis des années du commandant, était en train de faire la cabine et d'astiquer les sabords ; le commandant, assis devant son bureau, décachetait ses lettres

personnelles. Il a dit : « Oh ! mon Dieu ! » Zéphir s'est retourné et a vu le chef tout pâle, alors ses cheveux crépus se sont dressés sur sa tête et il a demandé, oubliant la discipline :

– Qu'est-ce qui nous arrive, mon commandant ?

Une voix douloureuse, une voix qu'il ne connaissait pas, lui a répondu :

– Ma fille et mon gendre sont morts, accident d'auto... Vincent, né d'une maman délicate, avait une petite santé mère, mais cette amie ne peut le garder que quelques mois, elle doit aller rejoindre son mari aux colonies.

Zéphir s'est tu, le commandant avait de la peine et il essayait « d'avaler ses larmes », alors il ne fallait pas les voir. Il s'est donc remis à astiquer les sabords et puis, au moment où il devait s'en aller, il est venu près de la table où le commandant était resté assis, lisant et relisant la mauvaise lettre ; prenant la position réglementaire, Zéphir a dit :

– S'il vous plaît, mon commandant...

– Que veux-tu, Zéphir ?

– Faut que mon comandant sache que, s’il prend Vincent, moi je le prends aussi. Si mon commandant quitte la marine, on la quittera ensemble, ça sera moins dur, et le gamin nous attend, voilà.

Le commandant avait regardé le grand et gros mulâtre qui depuis tant d’années était resté près de lui, toujours dévoué, et, très ému, il lui avait dit :

– Tu peux disposer.

Puis, comme le mulâtre s’en allait, il avait répété :

– On la quittera ensemble, le gamin nous attend.

Et, dès le retour de l’escadre, le commandant et Zéphir avaient donné leur démission et pris Vincent. Tous les trois étaient venus à la maison du Roc, cette maison fermée depuis la mort des parents du commandant et qu’il n’avait jamais consenti à vendre, voulant y achever sa vie, et, tant bien que mal, ce trio d’hommes s’était

installé. Pour élever Vincent qui n'avait pas encore deux ans, le commandant et Zéphir furent parfois bien embarrassés. Quand on a boursingué pendant de longues années, on ne connaît pas le régime des petits, et puis Vincent, né d'une maman délicate, avait une petite santé qui réclamait de grands soins.

Le commandant acheta de gros livres de puériculture, il espérait y apprendre une science pour lui inconnue : l'élevage des enfants, mais les méthodes qu'il voulut appliquer ne réussirent pas très bien et Vincent était souvent malade. Venant voir le propriétaire de la maison du Roc, M. le curé fut mis au courant d'une situation difficile, et il se permit de conseiller d'avoir recours aux avis d'une femme. Sa propre servante avait eu quatre enfants et pourrait peut-être conseiller Zéphir. Cette offre fut acceptée avec reconnaissance et, dès le lendemain, on put voir le gros mulâtre emporter dans ses bras le tout petit enfant qu'était Vincent et qui, à deux ans, ne marchait pas.

Ils arrivèrent tous les deux au presbytère,

Nanon, une Bretonne qui avait gardé sa coiffe, les reçut peu aimablement :

– Votre nourrisson, monsieur Zéphir, est aussi pâle qu’une morue.

Le mulâtre faillit se fâcher. Ce bambin, dont chaque mèche de cheveux était une boucle dorée et qui avait entre ses paupières un peu de ciel, lui semblait la plus grande merveille qu’il eût jamais vue. La petite figure blanche, rarement rose il est vrai, lui paraissait si précieuse qu’il n’aurait jamais osé y poser ses grosses lèvres. Comparer à une morue cette figure, quelle impertinence ! Se fâcher, c’était perdre les précieux conseils qui pouvaient améliorer la santé de Vincent, il se contenta de répondre :

– Vous le voyez pour la première fois à côté de moi, on n’est pas de la même couleur.

Nanon grogna un peu, elle grognait toujours, mais elle avait un cœur que M. le curé disait en or. Elle expliqua à Zéphir comment il fallait soigner Vincent, et, quand il raconta que l’enfant refusait toutes les bouillies qu’il lui offrait, elle se mit immédiatement à lui en faire une et quand

elle fut bien cuite la lui apporta.

Vincent refusa de quitter Zéphir, mais, installé sur les genoux du mulâtre, il consentit à goûter à la cuisine de Nanon. Il la trouva bonne et, quand il eut consommé le contenu du grand bol, s'écria en tapant ses petites mains l'une contre l'autre :

– Encore !

Nanon refusa, il ne fallait pas lui encombrer l'estomac ; mais cette première bouillie fit de Zéphir, de Nanon et de Vincent trois amis.

Dès qu'il eut la moindre indisposition, l'enfant blond était amené à Nanon ; s'il ne pouvait venir, la servante allait à la maison du Roc et ses conseils étaient écoutés et suivis.

Après quelques années difficiles, vers la huitième année, Vincent s'était fortifié et maintenant, à douze ans, bien qu'il fût encore très mince, on pouvait dire qu'il avait une bonne santé. Mais Zéphir redoutait encore pour lui toutes les maladies et le surveillait comme lorsqu'il était un enfant délicat et chétif.

En arrivant à la maison du Roc, M. le curé, qui

a beaucoup d'amitié et d'estime pour le mulâtre, entre à la cuisine.

– Bon, mon ami Zéphir, vous préparez des rougets qui m'ont l'air de première qualité.

– Ça, moussu le curé, vous pouvez le dire, c'est notre Vincent qui les a péchés et il sait le coin où se cachent les meilleurs poissons.

– Votre Vincent devait venir ce soir au presbytère et je ne l'ai pas vu, il se sera sans doute attardé à la pêche.

– Non, moussu le curé, notre Vincent a été pour vous voir, mais paraît qu'il y avait chez vous deux visiteurs : un garçon et son cheval entrés dans votre jardin en sautant par-dessus la haie. Il a cru d'abord qu'on vous attaquait, puis il a vu le garçon vous tendre la main et s'installer dans un fauteuil. Il a pensé que c'était une drôle de visite.

– En effet, une drôle de visite ; mais où est-il, votre Vincent ?

– Sans doute sur le rocher avec le commandant. Ils ont l'idée de dîner ce soir

dehors, face à la mer, ça rappelle au commandant son bateau. C'est ennuyeux d'apporter le dîner là-bas, c'est loin de la cuisine et ils risquent de ne pas manger chaud, mais le gamin m'a dit : « Zéphir, il fait trop beau pour s'enfermer ce soir dans une maison. » J'ai compris et répondu : « Je vous apporterai la soupe et le reste sur le Roc, tu mangeras mieux. » Ça lui fait plaisir, et ce n'est pas moi qui vais le contrarier.

– Je m'en doute ; Vincent fait faire à Nanon et à Zéphir tout ce qu'il veut.

Le mulâtre se redresse et, rouget en main, rectifie :

– Zéphir passe avant Nanon, moussu le curé.

– Sans doute, seulement Nanon est une femme, c'est pour cela que je l'ai nommée la première, la politesse l'exigeait.

– Il n'y a pas de politesse quand il s'agit du petit ; il est au commandant, à moi, et puis après à Nanon qui nous a beaucoup aidés pour l'élever. Voilà la vérité, moussu le curé.

– Je la connais, ta vérité, et, sois tranquille, je

la respecterai. Je vais trouver le commandant.

Zéphir est un peu inquiet, il craint d'avoir mécontenté le prêtre, un ami du commandant et le professeur de Vincent.

– Moussu le curé, vous dînez avec nous ? On a trop de rougets, ça nous rendra service.

– Nanon n'est pas prévenue.

– Je la préviendrai, ne vous inquiétez pas ; avant de mettre les rougets sur le gril, j'irai jusqu'au presbytère et je lui porterai un des poissons du petit.

– Entendu.

M. le curé quitte la cuisine et se dirige vers le rocher rouge surplombant la mer, où le commandant a fait bâtir une cabine vitrée, pareille à une cabine de navire. Sauf pendant les quelques mois d'hiver, le commandant vit là une partie de la journée. Écrivain très apprécié, il envoie régulièrement à des revues parisiennes des articles, des souvenirs, des critiques, favorablement accueillis. Sans aucune fortune que sa retraite et quelques rentes, il demande à sa

plume de l'aider à vivre. L'éducation de Vincent, son entretien, sont des dépenses sur lesquelles il ne comptait pas, et la maison du Roc a souvent besoin de réparations.

Quand M. le curé entre dans la cabine où le commandant a réuni tous ses souvenirs de marin, le grand-père et le petit-fils travaillent chacun à une table différente, tables placées face à la Méditerranée.

Le soir vient et le soleil qui va disparaître donne à la mer et au ciel une étrange couleur, rose, verte, bleue, rouge, arc-en-ciel magnifique où chaque nuance se confond.

– Bonsoir, commandant, comment pouvez-vous travailler devant un tableau pareil ? et, s'il y a dans la version de Vincent quelques fautes, ce coucher de soleil en sera le responsable.

Le commandant se lève et s'avance vers M. le curé. C'est un homme de haute taille, aussi maigre que Zéphir est gros. Il a un visage aux traits nets, un grand front intelligent, un menton volontaire et des gestes vifs et précis. Sa poignée de main dit sa loyauté.

– Bonsoir, monsieur le curé ; vous avez raison, cette heure n'est pas favorable pour le travail. Vincent revoit ses devoirs mais ne les fait pas, il nous a rapporté une magnifique pêche.

– Zéphir me l'a montrée.

Et Vincent ajoute :

– Grand-père m'avait envoyé vous demander de bien vouloir venir ce soir la partager avec nous.

– Et tu n'as pas osé entrer, un cheval et son cavalier t'ont effrayé, m'a dit Zéphir.

Vincent rougit, il est un peu timide, comme tout enfant ayant été délicat, et, trop gâté par Zéphir, qui le considère toujours comme un petit bonhomme ayant besoin d'être protégé, manque parfois d'audace.

– Je ne voulais pas vous déranger, monsieur le curé, mais je serais entré si ce cavalier avait essayé de vous attaquer.

– C'est bien, tu as, malgré certaines faiblesses une âme de chevalier. Rassure-toi, ce cavalier n'était qu'une petite fille à peu près de ton âge,

avec laquelle je ne me suis pas entendu.

Et, en s'asseyant près du commandant, face à la mer, il ajoute :

– C'était la princesse Mimosa, la petite-fille de M^{me} Surlepont.

– Mon ennemie ! s'écrie le commandant en riant. À chaque lettre qu'elle m'écrit – j'en reçois deux par an, à Pâques et au Jour de l'An – ses lettres commencent ainsi : « Commandant, mon ennemi », et c'est toujours la même proposition. Elle veut acheter la maison du Roc et les terres qui l'entourent, chaque fois elle augmente la somme qu'elle me propose. Je ne répons plus, j'ai dit non il y a cinq ans, il est inutile de me répéter.

– Mon cher commandant, si vous êtes entêté, je crois que M^{me} Surlepont l'est autant que vous.

– Je le sais ; elle espère ma mort, l'attend, mais après moi Vincent défendra notre maison.

– Oui, je la défendrai, répond le petit garçon avec une violence qui surprend M. le curé ; elle ne l'aura pas, et je déteste cette M^{me} Surlepont qui

ose désirer la mort de mon grand-père. Je n'ai jamais rencontré sa petite-fille, celle que vous appelez la princesse Mimosa, – est-ce un nom, je vous le demande ? – mais si je la rencontrais je lui dirais, je vous l'assure, ce que je pense de sa grand-mère, et Zéphir le lui dirait aussi.

– Ah ! reprend M. le curé, notre jeune mouton devient quelquefois enragé. Écoute-moi, Vincent, je crois qu'il serait préférable que tu ne dises rien du tout et que Zéphir t'imiter. La princesse Mimosa doit ce nom bizarre à une fantaisie de son père, sa mère était une princesse russe et la fillette ne l'a pas connue. Je voudrais que tu évites toute rencontre et toute explication avec la princesse Mimosa. Elle n'a pas été élevée, n'a aucune discipline, elle te dirait des sottises, tu répondrais, vous arriveriez peut-être à vous battre, c'est ce qu'il faut éviter. Une petite fille, même habillée en jeune garçon, est toujours une femme, et tu sais parfaitement que tu ne dois pas lever la main sur un être plus faible que toi ; une petite fille, même robuste, ne devient jamais un adversaire avec lequel un garçon peut se mesurer. Vous m'approuvez, commandant ?

– Absolument, Vincent doit dédaigner la grand-mère et la petite-fille, c'est ce qui est préférable, et, plus tard, ne leur céder jamais un pouce de terrain. C'est compris ?

– Oui, grand-père ; oui, monsieur le curé.

– Et maintenant, ajoute le commandant, va aider Zéphir à apporter le dîner. Nous gardons M. le curé, il faut qu'il goûte à la pêche, et je sais que Zéphir prépare des crêpes au citron et à la cannelle, une spécialité étonnante de son pays qu'il réserve pour ses amis, et M. le curé est un de ses amis.

Vincent se dirige en courant vers la cuisine et le commandant, s'adressant à M. le curé, lui dit :

– Je n'ai pas voulu vous apprendre, devant mon petit-fils, que M^{me} Surlepont m'a déclaré la guerre ; hier, par lettre recommandée, elle m'en a averti et, ce matin, des ouvriers sont venus poser entre nos deux propriétés des fils de fer barbelés. Nos murs, convention respectée, n'étaient que des buissons ; mes parents avaient planté des mimosas, j'y avais ajouté des rosiers que Vincent, amateur de roses, soigne en jardinier

expert. M^{me} Surlepont avait mis les cactus les plus gros et les plus redoutables par leurs épines qu'elle avait pu trouver, mais nous n'avions, je vous assure, aucune idée de nous introduire dans sa propriété ; les fils de fer barbelés lui assureront toute sécurité. Ce premier acte de guerre sera suivi d'autres ; de cette personne, je me méfie, que va-t-elle inventer pour m'ennuyer ? Elle veut m'exaspérer et que j'abandonne ma propriété, je comprends sa tactique, mais elle se trompe, je serai patient et, si elle dépasse la mesure, les tribunaux en seront avertis, je porterai plainte contre une voisine insupportable. Si Vincent s'aperçoit des provocations de M^{me} Surlepont, il aura de la peine mais saura se dominer. Celui que je redoute, c'est mon vieux Zéphir, un doux colosse qui, en colère, ne maîtrise plus sa force.

– C'est juste, Zéphir est un redoutable adversaire.

– J'ai vu ce mulâtre, monsieur le curé, se mesurer avec quatre bandits payés pour supprimer le commandant de l'escadre. Deux coups de poing en ont abattu deux et les autres

ont été jetés par lui à la mer comme il aurait jeté un petit chat. Voyez-vous M^{me} Surlepont attaquée par Zéphir ?

– Non, répond M. le curé, effrayé, je ne veux pas envisager une pareille bataille.

– Alors, que ma voisine se tienne tranquille ; si vous la voyez, prévenez-la donc à l’occasion que j’ai un gardien redoutable.

– Il est extrêmement difficile de causer sérieusement avec M^{me} Surlepont, elle vous reçoit dans une volière où les oiseaux crient plus fort qu’elle.

– Une vieille folle.

– Folle, je ne sais pas, terriblement originale, et habituée à faire toutes ses fantaisies. C’est aussi une travailleuse qui s’entend à gérer son domaine, ses champs de fleurs, son parc, sa maison ; chez elle tout est beau. Ce mélange de folie et de sagesse est assez curieux et s’explique par l’hérédité. Elle a, m’a-t-elle dit, des parents dans tous les pays du monde et s’appelle elle-même la Société des Nations. J’irai la revoir pour

lui parler de sa petite-fille, mais j'ai bien peur que nous ne nous entendions pas.

– Advienne que pourra, monsieur le curé. Voici Vincent et Zéphir, oublions ma voisine, je ne lui permets pas d'attrister une soirée qui sera très agréable. Zéphir, je suis sûr que tu as fait des merveilles.

– Mon commandant, s'écrie le mulâtre, le petit a retourné la première crêpe sans la mettre par terre, c'est du bonheur pour la maison.

– J'accepte ce présage et mettons-nous à table. Je puis vous affirmer, monsieur le curé, qu'aucun habitant de la terre n'a une aussi belle salle à manger.

– Vous avez raison, commandant, et votre hôte de ce soir l'apprécie. À table, et faisons honneur à la pêche de Vincent et à la cuisine de Zéphir.

Et, ce soir-là, au Roc, on ne parla plus de M^{me} Surlepont et de sa petite-fille. Le dîner fut excellent : les rougets bien grillés valurent des compliments au jeune pêcheur ; les crêpes croustillantes et dorées, triomphe de Zéphir,

étaient si réussies que M. le curé déclara n'en avoir jamais mangé de pareilles.

Quand la nuit fut venue, il fallut se séparer et Vincent reconduisit son grand ami jusqu'à la porte du jardin ; au moment de la séparation, il osa, malgré sa timidité, demander à M. le curé de lui accorder cinq minutes de conversation sérieuse.

Sérieuse, ce mot amusa M. le curé et il répondit qu'il était toujours sérieux mais que les douze ans de Vincent avaient le droit de ne pas l'être. Cherchant ses mots, bien embarrassé, le petit garçon expliqua ce qu'il savait, ce qu'il avait remarqué, ce qu'il voulait faire, parce que... parce qu'il se rendait compte qu'il devait le faire.

La retraite du commandant lui assurait une vie agréable pour lui seul, mais quand un petit garçon arrive en plus ça coûte bien cher. Un petit garçon mange beaucoup, use beaucoup, et les livres de classe sont onéreux. Et puis il y a aussi la vieille maison, à chaque tempête un morceau du toit s'en va, et il faut absolument le faire réparer complètement cette année. Des dépenses

s'annoncent, dépenses qui rendent soucieux et même triste le commandant. Zéphir et Vincent en ont parlé, mais le commandant s'entête à ne pas vouloir accepter les économies de Zéphir, trouvant que le mulâtre lui donne assez puisqu'il refuse toute rémunération. Alors Vincent a pensé, il croit, il espère, qu'il peut aider son grand-père. Sa roseraie qu'il soigne lui-même est magnifique, les roses sont belles cette année ; si le ramasseur voulait les lui prendre et les lui bien payer, Vincent serait content. Il pourrait ainsi acheter des choses très utiles, une paire de chaussures, un pantalon, ses livres de classe, sans demander d'argent à son grand-père.

Voilà ce que Vincent depuis longtemps voulait expliquer à M. le curé en détail, parce que M. le curé connaît très bien le plus gros ramasseur du pays. Quelques mots suffiraient pour le faire venir au domaine du Roc voir les roses de Vincent.

Et M. le curé a répondu qu'il dirait ces mots. Et dans la nuit parfumée, nuit claire de printemps, le prêtre s'en alla, heureux de penser que s'il y

avait des enfants terribles et trop gâtés, il en existait heureusement d'autres dont l'âme était capable d'aimer jusqu'au don de soi, d'aimer jusqu'au sacrifice.

*

Jun : Villeroze est un immense bouquet. Chaque habitant de ce village, admirablement exposé pour la culture des rosiers, possède un coin de terre où il soigne avec tendresse les espèces les plus belles, les plus rares, et, grâce à la composition de la terre, les roses ont un coloris qui les fait rechercher par tous les fleuristes du monde.

Le domaine des Lis a des champs immenses et, tous les jours, M^{me} Surlepont assiste à la cueillette des roses qui s'en vont dans les pays les plus éloignés apporter le parfum et la beauté des fleurs de France.

La princesse Mimosa, revenue de Paris où elle a été faire sa première communion, a repris sa vie

vagabonde. Trois heures d'études, c'est tout ce que M^{me} Surlepont permet à son institutrice de lui imposer ; le reste du temps, la princesse doit se promener sur terre et sur mer, afin de se faire une santé solide. Les idées de M^{me} Surlepont ne doivent jamais être discutées ; elle commande, on doit lui obéir.

La princesse Mimosa a donc toute liberté, mais parfois elle ne sait que faire de cette liberté et dans ce grand jardin, empli de fleurs, souvent elle s'ennuie. Être seule, toujours seule, n'avoir auprès d'elle aucun ami – sa grand-mère reçoit rarement, trouvant les gens ennuyeux et préférant la compagnie des oiseaux – c'est triste ; aussi ce jour de juin, avec son caniche blanc, Pouf, mélancolique, elle se promène dans le parc, se demandant ce qu'elle va bien pouvoir faire.

Ce matin elle s'est baignée, puis avec son bateau a contourné les îles ; ce soir elle sortira avec Ventôse ; mais, jusqu'à l'heure du goûter qu'elle prendra avec M^{me} Surlepont, elle ne sait comment s'occuper. Sa promenade l'a amenée près des aloès et des cactus derrière lesquels sa

grand-mère a fait poser des fils de fer barbelés, et, tout à coup, elle a la curiosité d'aller voir ce qu'il y a derrière les aloès et les cactus, dans la propriété de l'idiot, voisine du domaine des Lis.

Traverser une haie de cactus c'est assez difficile, les épines sont dangereuses et Pouf ne veut pas tenter ce qu'il considère comme une promenade désagréable. Il regarde sa jeune maîtresse tourner et retourner afin d'éviter les épines menaçantes qui font de si mauvaises piqûres. Résigné, il s'assied dans l'allée, le soleil est chaud, et l'attente ne sera pas désagréable.

La princesse a réussi à trouver un petit sentier fait sans doute par les jardiniers venus poser les fils de fer, et, alors qu'elle n'a plus qu'à traverser, elle entend que des personnes parlent et voici la conversation qu'elle surprend :

– Tu les trouves belles, Zéphir ?

– Ah ! ma petite colombe rose, je crois que dans tout le village on ne peut trouver mieux, même la dame Surlepont n'a pas dans ses champs des roses de cette couleur. Je suis passé par là l'autre jour, elle surveillait les jardiniers avec un

perroquet sur l'épaule. C'était grotesque, mais elle n'avait pas l'air de s'en douter ; ça criait, ça se fâchait et ça disait : « Vous n'êtes que trois imbéciles, vous ne savez pas encore que les roses rouges ne se coupent jamais comme les autres. » J'ai regardé les roses rouges de la folle et je peux te dire que les tiennes sont bien plus belles.

– Cela me fait plaisir ; si le monsieur que j'attends demain pense comme toi, l'affaire est faite.

– Elle se fera ; mais ça ne t'ennuie pas, ma petite colombe blanche, de lui donner tes roses ?

– Non, d'autres viendront, et puis c'est pour grand-père ; alors, tu comprends, ça me fait même plaisir.

– Je comprends ; à mon commandant, moi, je lui donnerais ma vie si elle pouvait lui servir ; toi, tu donnes tes roses, on pense tout pareil.

Le reste de la conversation, la petite princesse ne l'entend pas, Zéphir et Vincent quittent la roseraie, mais en se penchant elle peut voir les deux personnes qui viennent de parler ainsi. Elles

marchent l'une à côté de l'autre : un géant, est-ce lui qui s'appelle Zéphir ? et un jeune garçon, la petite colombe probablement ; mais lequel des deux a dit : « Les roses rouges de la folle ? » Ah ! comme elle voudrait le savoir !

Maintenant que le grand et le petit s'en sont allés, elle ose s'approcher des fils de fer barbelés. Elle écarte les branches des mimosas pour apercevoir ces roses rouges dont le grand et le petit, Gulliver et Lilliput, sont si fiers. Lille les voit, les trouve belles et enrage d'être obligée de s'en rendre compte : les roses rouges de M^{me} Surlepont ne sont pas aussi parfaites de forme et de couleur. Furieuse, elle lâche les branches de mimosa qu'elle avait écartées et reprend le sentier qui contourne le plus gros cactus. Dans l'allée, étendu au soleil, elle retrouve Pouf qui tranquillement l'a attendue. Elle s'adresse à lui :

– Tu n'es pas curieux, vieux chien, et puis tu n'es pas méchant, c'est dommage, je pourrais te lâcher dans la fameuse roseraie, tu ne l'abîmerais pas. Gramiche t'a appris tout petit à respecter les fleurs, mais il y en a, mon pauvre chéri, qu'il ne

faut pas respecter. Comment ferai-je pour les abîmer ? je n'en sais rien, mais je supprimerai les roses qui sont plus belles que celles de la folle.

La petite princesse marche dans l'allée traversant le parc, ce parc en fleur ; elle réfléchit, elle cherche, elle veut trouver la manière dont elle fera une mauvaise action qui sera pour elle une vengeance, et elle médite pendant une heure, triste méditation ! Tout à coup, elle se redresse, quitte l'allée où tous les parfums des buissons se mélangent et se dirige vers les serres ; là, avisant un tout jeune jardinier occupé à ratisser, elle lui demande :

– Avez-vous un sécateur à me prêter ?

Arrivé depuis quelques semaines, le jeune garçon connaît la petite fille et sait qu'il faut, tout comme à la patronne, lui obéir et être complaisant.

– Je n'en ai pas sur moi mais il y en a dans les serres ; lequel voulez-vous, mademoiselle ?

– Il y a plusieurs sécateurs ?

– Dame, oui, les grands et les petits. Quand il

faut couper les fleurs haut perchées, nous avons besoin d'un sécateur à manche, cela nous permet de ne pas abîmer l'arbre.

– Très bien, reprend la petite princesse, c'est le sécateur à manche qu'il me faut.

– Il est un peu lourd et difficile à manier.

– Lourd, je suis forte, vous m'apprendrez à m'en servir, allez le chercher.

Elle pourrait ajouter : « s'il vous plaît », mais Mimosa ne sait pas que la politesse est un devoir particulièrement obligatoire quand on s'adresse à des personnes rétribuées.

Le jeune jardinier revient avec une longue baguette au haut de laquelle il y a un sécateur permettant de couper les fleurs. Il explique la manœuvre : on tire une petite ficelle qui pend le long du manche, le sécateur s'ouvre, on tire de nouveau, il se referme et la fleur tombe.

Mimosa est ravie, c'est tout à fait ce qu'il lui faut, et elle emporte cet outil qui va servir à faucher les belles roses dont Vincent est si fier. Elle est contente de pouvoir se venger, elle

voudrait courir afin de pouvoir assouvir sa rage ; mais le jardinier a raison, ce grand sécateur est très lourd.

Enfin, la voici devant les cactus et les aloès, elle sait maintenant par où elle peut passer ; cette fois, Pouf la suit.

Derrière les fils de fer barbelés, elle se demande si son sécateur sera assez grand. Elle l'appuie sur un poteau et se rend compte, avec plaisir, qu'elle pourra couper facilement toute la première rangée ; pour la seconde, il faut se glisser entre les fils de fer et passer chez le voisin, pour mieux dévaster, elle n'hésitera pas.

Une colère terrible s'est emparée d'elle et personne ne lui a jamais appris à se dominer. De mauvais instincts montent en elle, c'est une tempête qui emporte tout. Elle ne réfléchit plus, elle veut faire le mal, le démon l'oblige à agir, elle ne résiste pas.

Une demi-heure après, rouge, décoiffée, haletante, couverte de sueur, la petite princesse peut contempler son ouvrage : des deux cents roses que Vincent était si heureux de compter ce

matin, il n'en reste plus une, et elle ose dire en s'en allant :

– J'ai fini, l'idiot et son fils ne nous ennueront plus.

Suivie de Pouf, elle reporte le sécateur qui lui paraît, au retour, encore plus lourd, puis elle retourne au palais blanc mettre un peu d'ordre dans sa toilette. Elle goûte tous les jours avec sa grand-mère dans la serre où les veuves abritent leur mélancolie.

Ce même soir, vers 6 heures, au moment où M. le curé est en récréation, c'est-à-dire qu'il soigne ses fleurs et ses légumes, il est étonné d'entendre, dans son paisible presbytère, une grosse voix qui a l'air de crier des injures. Il pense que Nanon doit se disputer avec quelque fournisseur et, contrarié d'être dérangé, il va aller lui rappeler qu'il faut s'entendre avec tout le monde, si la viande et le beurre sont trop chers, il est préférable de ne pas acheter et d'éviter toute dispute.

Au moment où M. le curé pose son arrosoir, il voit venir vers lui Zéphir et Nanon qui continuent

à parler aussi fort. Que se passe-t-il ? Ce sont de vieux amis qui, habituellement, s'entendent. Immédiatement, Zéphir s'explique.

– Bonsoir, moussu le curé, je viens vous dire que ça ne peut pas durer et que je vais faire un malheur. Quand je suis en colère, c'est terrible, j'abats mon adversaire d'un coup de poing et il ne se relève pas.

M. le curé est extrêmement surpris, il n'a jamais vu Zéphir dans cet état ; inquiet, il se rappelle certaines paroles dites par le commandant concernant la force et la rancune du mulâtre.

– Du calme ; Zéphir, que se passe-t-il ?

– Il se passe, moussu le curé, que, tout à l'heure, une personne, et je sais bien laquelle, s'est introduite chez nous, et que cette sale bête a coupé, a massacré, toutes les roses de mon Vincent, et vous savez ce qu'il voulait faire de ses roses. Maintenant, ma petite colombe pleure près de sa roseraie dévastée. J'ai pas pu voir ça et je suis venu vous prévenir que j'allais régler leur compte à tous les Surlepont.

M. le curé est très étonné de ce qu'il apprend, mais il lui semble impossible que la propriétaire du domaine des Lis ait ordonné de faire une si vilaine chose.

– Écoute-moi, Zéphir, je comprends la peine de Vincent et la tienne, mais qui te permet d'accuser les personnes que tu m'as nommées ?

– J'ai examiné le terrain, j'ai suivi les traces, ça me connaît, on est entré par les fils de fer barbelés et un chien accompagnait le bandit, et un petit bandit car les pieds ne sont pas bien grands.

– Ah ! Il y a donc possibilité de connaître le coupable. Zéphir, je te promets que je vais m'occuper de le découvrir, je saurai qui a commis cette mauvaise action ; la personne sera punie, crois-moi.

– Punition pour punition, j'aime mieux la donner moi-même.

– Non, car tu ne vas pas créer d'incident au commandant ; il a bien des soucis pour le moment, ne lui en donne pas de nouveaux.

Zéphir se tait, réfléchit, puis consent à dire :

– C’est bien, j’attendrai, mais quand allez-vous vous occuper de cette affaire ?

– Demain, ce soir peut-être.

– Oui, ce soir, ce sera mieux, et je reviendrai demain pour que vous me disiez, moussu le curé, comment on va pouvoir consoler mon Vincent. Si vous le voyiez, vous seriez aussi fâché que moi. Pensez donc que ses roses ont été coupées, puis piétinées ; le bandit n’en a pas laissé une, vous entendez, pas une. Quand le petit a découvert le crime, car c’est un crime, moussu le curé, il était seul, de ma cuisine j’ai entendu le cri qu’il a poussé ; j’ai cru qu’on me le tuait et j’ai couru. Il était par terre, pleurant sur ses roses, et je n’ai pas pu le consoler. Voilà pourquoi je suis venu vous trouver avant d’aller chez la folle. Je voulais la piétiner aussi, la faire crier, mais j’ai voulu d’abord vous consulter.

– Et tu as bien fait, Zéphir, il ne faut jamais aller voir les gens quand on est en colère contre eux. Retourne au Roc, console Vincent, ton affaire est la mienne.

– Merci, moussu le curé, merci ; mais faut

qu'on répare, sans ça Zéphir s'en mêlera.

Le mulâtre et Nanon s'en vont ensemble, et M. le curé ne reprend pas son arrosoir ; il va aller, comme il l'a promis, tâcher de découvrir le coupable qui a de petits pieds et un chien.

L'explication sera pénible, il n'en doute pas, M^{me} Surlepont ne doit pas être une dame qui aime à reconnaître tes torts ou ceux d'un des siens.

Tout en montant vers le palais blanc, M. le curé se sent las, dès qu'on rencontre la méchanceté elle le décourage.

Ce soir de juin est magnifique ; et du domaine des Lis on aperçoit la mer bleue, le ciel qui devient rose et les bateaux aux voiles blanches rentrant au port ; tout est calme et beauté.

Le cœur lourd, M. le curé arrive sur le perron ; la porte est ouverte, un domestique attend, il lui dit son désir de voir M^{me} Surlepont.

– Madame est dans la volière, c'est l'heure de la musique, on ne dérange Madame que si la chose est grave.

Et M. le curé répond :

– Dites à Madame que la chose est grave.

– Monsieur le curé veut-il entrer dans la volière ?

Cette invitation ne sourit pas au prêtre.

– Non, merci, répond-il, je préfère attendre chez les veuves.

– Comme Monsieur le curé voudra ; je vais essayer de prévenir Madame.

Le domestique ouvre la porte de la serre où les veuves se disputent ; M. le curé y pénètre et s'assied dans un fauteuil, décidé à attendre le temps qu'il faudra la maîtresse de la maison.

Sa présence surprend les oiseaux qui vont se percher aussi haut que possible afin de pouvoir à loisir examiner cet importun.

Un temps assez long passe, les veuves font entendre de petits cris plaintifs, un peu agaçants, et comme M. le curé se lève, décidé à aller demander au domestique s'il peut espérer voir ce soir M^{me} Surlepont, la princesse

Mimosa entre dans la serre. Elle descend de cheval vêtue comme un jeune garçon, et tient

encore sa cravache.

– Bonsoir, monsieur... le curé ; Gramiche ne peut venir, trois colibris sont malades et viennent d'entrer à l'hôpital, et Gramiche ne laisse à personne le soin de les soigner. Connaissez-vous l'hôpital des oiseaux ? C'est une ravissante petite maison toute en verre, avec rayons violets pour les anémiés ; chaque oiseau a sa chambre et son nid, et il règne, dans l'hôpital, la température des tropiques. En général, deux jours d'hôpital les guérissent, mais il paraît que ce soir ils vont très mal et Gramiche a bien peur d'avoir demain un enterrement.

M. le curé écoute la petite fille et pense que le mot « originale » convient vraiment aux dames Surlepont.

– Bonsoir, princesse Mimosa ; je regrette beaucoup que madame votre grand-mère ne puisse quitter ses colibris, mais vous voudrez bien lui transmettre ce que j'avais à lui dire ; la chose est importante et doit être résolue au plus tôt.

La princesse Mimosa s'assied dans l'autre

fauteuil, face à M. le curé, et avec sa cravache elle tape sur ses bottes. Le prêtre a l'impression que la petite fille est nerveuse et n'a aucun plaisir à l'écouter.

– Je transmettrai, dit-elle, mais ce soir ce sera difficile car ma grand-mère ne quittera pas l'hôpital.

M. le curé a très envie de se fâcher, des colibris malades et le chagrin de Vincent ne peuvent être comparés ; si Zéphir entendait la princesse, les choses ne s'arrangeraient pas.

– Écoutez-moi, princesse Mimosa. Si je suis ici ce soir c'est, je vous le répète, que j'avais quelque chose de grave à dire à madame votre grand-mère ; vous allez connaître avant elle la mauvaise action qui a été commise dans le jardin de la maison du Roc.

– La maison de l'idiot, répond vivement la petite princesse, Gramiche ne veut pas qu'on lui en parle.

– Eh bien ! je vous en parlerai... Je vous apprendrai que, du domaine des Lis, quelqu'un a

pénétré dans la roseraie du jardin du Roc et que ce malfaiteur a, avec une méchanceté incroyable, coupé toutes les roses, et, non content de les avoir coupées, les a piétinées. Des empreintes ont été découvertes, suivies, relevées, et ce vilain personnage était accompagné d'un chien, avec ces indications si précises, madame votre grand-mère retrouvera facilement le coupable.

La princesse ne joue plus avec sa cravache, elle a cessé de regarder M. le curé et semble absorbée par une bataille entre deux veuves qui se disputent le même perchoir. Intimidée, d'une voix toute différente, elle répond :

– J'informerai Gramiche, monsieur le curé, elle vous dira, elle se renseignera... mais des roses abîmées ne sont après tout que des fleurs qui pouvaient être effeuillées par le premier vent.

– Des roses ou des colibris c'est à peu près la même chose ; mais ce dont vous ne vous doutez pas, princesse Mimosa, c'est que les habitants de la maison du Roc ne sont pas riches et que le jeune Vincent, un garçon à peine plus âgé que vous, a cultivé lui-même, depuis de longs mois,

cette roseraie et qu'il espérait vendre demain ses roses, argent qui devait servir à son entretien et éviter à son grand-père des dépenses. Vincent a de la peine, il aimait ses roses, et la perte de l'argent que son travail devait lui donner, le chagrine aussi. Voyez quelle double mauvaise action la personne venant du domaine des Lis a commise, elle a massacré des fleurs et désespéré un petit garçon courageux qui voulait travailler pour aider son grand-père. Comment peut-on réparer le tort fait à cet enfant, comment peut-on le consoler, il appartient à M^{me} Surlepont de résoudre ces deux questions.

M. le curé se lève, il a dit tout ce qu'il devait dire, mais il ajoute avant de s'en aller :

– Je désire, princesse Mimosa, savoir ce que M^{me} Surlepont fera, il ne peut être question de laisser impuni un acte aussi vilain. Vous me comprenez, je pense ?

La petite princesse incline la tête mais ne répond pas ; poliment, elle accompagne M. le curé jusque sur le perron et accepte la main qu'il lui tend.

– Nous nous reverrons un jour, petite princesse, et je crois que nous pouvons devenir des amis. Je compte sur vous et sur madame votre grand-mère pour que cette vilaine histoire, cette lâcheté, disons le mot, – attaquer des fleurs qui ne sont pas défendues, c’est une lâcheté, – soit arrangée aussitôt que possible. Voulez-vous venir demain au presbytère ou à l’église m’apporter la réponse de M^{me} Surlepont.

Au haut des marches de marbre blanc, la princesse Mimosa est immobile, et son visage charmant est crispé par une révolte intérieure dont M. le curé se rend parfaitement compte, et au moment où le prêtre va la quitter, elle lui crie :

– Monsieur le curé, vous devez apprendre que dans notre famille personne n’a jamais été lâche !

Et elle rentre brusquement dans la maison, grimpant l’escalier avec une rapidité qui dit sa colère.

En s’en allant, le prêtre murmure :

– Quelle étrange enfant !

Sur son lit, la petite princesse s’est jetée toute

habillée, elle a enfoncé sa tête dans des coussins qu'elle mord avec rage, elle a des colères comme un tout petit qui ne connaît pas la raison de ses contrariétés. Elle crie, mais ne pleure pas, elle n'a aucun chagrin, pas encore de remords, mais elle a été souffletée par un mot qu'elle n'oubliera plus : lâcheté. Elle a bien des défauts, mais elle est brave et franche, et, si elle n'a pas crié au prêtre la vérité, si elle ne lui a pas expliqué qu'elle a voulu venger sa grand-mère traitée de folle, c'est que M. le curé n'est pas son ami, mais celui de l'idiot.

Certaines paroles, dont elle se souvient, l'apaisent : les habitants du Roc ne sont pas riches, M^{me} Surlepont offrira une grosse somme et on ne parlera plus du petit garçon courageux ni des roses.

Calmée, la petite princesse se lave le visage et se souvient que de 7 heures à 8 heures elle a une leçon d'anglais, son institutrice l'attend. Elle enlève son costume de cheval et revêt une robe qu'elle aime particulièrement et qui a, dit-elle, la couleur d'un clair de lune.

Prête, elle sort de sa chambre et gagne la pièce que sa grand-mère lui a fait arranger pour son travail et son plaisir. C'est une grande salle carrée, éclairée par quatre haies, divisée en quatre compartiments. Un est la salle d'études, table de travail, mappemonde, tableau noir. À côté, bibliothèque avec livres nombreux et fauteuils confortables. En face, la musique : piano et harpe. Le quatrième compartiment est réservé aux jeux d'intérieur : ping-pong, train électrique, mécano, tout a été rassemblé pour l'amusement d'une fillette qui doit jouer seule.

Assise devant la table, Mademoiselle attend et fait remarquer à son élève qu'elle a dix minutes de retard.

– Inévitable, répond la petite princesse, ma grand-mère m'a fait recevoir un visiteur venu pour elle et qui l'ennuie. Je mérite des félicitations pour avoir accepté la corvée, et non des reproches.

L'institutrice ne discute pas, toute discussion est une perte de temps, et Mimosa travaille si peu qu'il faut profiter des plus courts instants. La

petite princesse n'est pas paresseuse et, douée d'une mémoire extraordinaire, elle retient tout ce qu'on lui apprend.

À 8 heures, le maître d'hôtel prévient que M^{me} Surlepont ne dînera pas avec Mademoiselle car elle ne peut quitter l'hôpital.

– Les colibris vont mourir, s'écrie la petite princesse, et cela m'ennuie de dîner seule dans la salle à manger. Vous me servirez ici, le plateau sur le piano, je prendrai mon repas quand j'en aurai envie.

Mademoiselle ayant ses parents à Villeroze va tous les soirs dîner avec eux et quitte la salle d'études en même temps que le maître d'hôtel ; Mimosa se met au piano et, bonne musicienne, elle joue pendant plus d'une heure et ne pense à dîner qu'au moment où son estomac le lui réclame impérieusement.

Le plateau est sur le piano, naturellement le dîner est complètement froid, mais Mimosa n'est pas gourmande et avale stoïquement tout ce qui devait être bon quand on le lui a servi.

Dîner fini, elle songe qu'il serait poli et gentil d'aller prendre des nouvelles des colibris, et elle en profitera pour parler à sa grand-mère de l'incident des roses. M^{me} Surlepont doit le connaître, et elle lui apprendra aussi que les habitants du Roc sont dépourvus d'argent. Vincent, un garçon à peine plus âgé qu'elle, cherche à travailler. En offrant de nouveau une grosse somme, M^{me} Surlepont pourra avoir maison et domaine.

L'argent, la petite princesse ne s'en est jamais souciée, mais elle sait qu'il en faut pour vivre, et puisque ses voisins n'en ont plus ils s'en iront bientôt.

L'hôpital se trouve dans la partie du palais construite pour les oiseaux, il est au bout d'une galerie vitrée réservée aux perruches. Au moment où la petite princesse y pénètre, les oiseaux se couchent, chaque ménage ensemble ; et plusieurs adoptent le même perchoir, et comme ces perruches sont vertes, roses, bleues, c'est une magnifique gamme de couleurs.

Habituées à voir Mimosa venir dans la volière,

les perruches ne sont pas effrayées et continuent de s'organiser pour la nuit. Une perruche bleue qui a perdu son compagnon vole dans tous les coins en poussant de petits appels qui ressemblent à une crécelle, quatre perruches se disputent la même place, mais recherches et disputes se font d'une manière calme, très différente des cris que poussent les colibris.

L'hôpital est fermé par une porte vitrée, et Mimosa aperçoit sa grand-mère qui a sur les genoux une corbeille pleine d'ouate où deux petits colibris achèvent leur vie. Près d'elle se tient debout une femme vêtue de blanc comme une infirmière, elle prépare une seringue pour faire une piqûre. Mimosa entrouvre la porte et M^{me} Surlepont lève la tête.

– Que veux-tu, poupée ? Pour personne je ne suis là, tu dois aussi me considérer comme absente. Fleur-de-Lune et Étoile-du-Soir vont mourir, je reste avec elles, je ne les abandonnerai pas, et jusqu'à la dernière minute nous lutterons contre la maladie, une vilaine maladie venue dans leur gorge, je ne sais comment. Une rafale de

vent, des poussières, voilà une eau souillée, il n'en faut pas plus pour les rendre malades. Trois autres, Pif, Paf, Pouf, sont dans leurs chambres, convalescents, tu peux les voir. Emma en a eu cinq malades à la fois et j'étais dans les champs de roses. Bonsoir, petite.

– Gramiche, je voudrais vous dire, vous prévenir : M. le curé...

– Tu me raconteras tout cela demain ; aujourd'hui, je ne m'occupe que de mes colibris.

La petite princesse n'insiste pas ; quand M^{me} Surlepont a dit quelque chose, il est inutile de discuter. Elle se dirige vers les chambres des convalescents. Pif, Paf, Pouf, sont chacun dans un petit box en verre où un minuscule radiateur donne une température tropicale. Ils ont quitté leur nid d'ouate et se sont perchés sur les branches d'un petit arbre nain qui réussit à vivre dans cette serre, et ils commencent avec leur bec à lustrer leurs plumes, ce qui est preuve, affirme M^{me} Surlepont, de la convalescence. Dans une mangeoire, il y a de la salade finement hachée mélangée avec un peu de jaune d'œuf, et dans un

autre récipient du tilleul sucré qu'ils boivent avec plaisir.

Quelques minutes, Mimosa regarde les oiseaux si chers à sa grand-mère ; elle aime bien les bêtes, mais préfère les chevaux aux colibris et ne sait pas du tout, dit M^{me} Surlepont, leur parler. C'est exact, Mimosa se tait et ne formule pas la moindre félicitation pour un retour à la santé qui enchante leur maîtresse. Deux morts, c'est déjà un désastre, cinq eût été une catastrophe et la pauvre Emma, l'infirmière des oiseaux, eût entendu de cruels reproches.

Mimosa quitte l'hôpital ; que va-t-elle faire ? La nuit est belle et chaude, elle n'a aucune envie de dormir.

Elle sort, appelle son chien et va se promener dans le jardin fleuri et parfumé qui entoure le palais. La nuit est claire, le ciel plein d'étoiles. Le silence est venu et ce silence lui permet d'entendre le moindre bruit, et voici que Mimosa, bien qu'elle ne soit accompagnée que par son chien, entend distinctement, à côté d'elle, une voix qui murmure : « Lâcheté, lâcheté. » Ce mot

que M. le curé a prononcé s'adressait à l'auteur du massacre des roses, et l'auteur elle le connaît. Des empreintes ont été découvertes, suivies, relevées, ce vilain personnage était accompagné d'un chien ; indications précises, qui permettront de retrouver le coupable.

Accusée, Mimosa ne niera pas, elle expliquera qu'elle a voulu venger sa grand-mère : « les roses de la folle », et celui qui a prononcé ces méchantes paroles sera bien obligé, lui aussi, de reconnaître qu'il est coupable. Insulter une absente, une dame qui a des cheveux gris, c'est mal, très mal.

Mais, mais... la vengeance est-elle permise ? Elle a fait sa première communion il y a quelques semaines, elle s'est vantée de connaître par cœur l'Évangile, et c'est la vérité, et l'Évangile vous apprend que Jésus a pardonné à tous les coupables et même à ceux qui lui avaient fait le plus de mal : flagellation, insultes, tortures, crucifixion. Il a tout pardonné. Et elle, petite chrétienne, a cherché pendant des heures ce qui pouvait faire de la peine à un voisin qu'elle ne

connaît pas et qu'elle appelle toujours le petit-fils de l'idiot.

Les roses de la folle, le petit-fils de l'idiot, ces deux insultes se valent, elle aurait pu considérer que toute vengeance était inutile.

Dans cette nuit silencieuse et parfumée, l'âme de Mimosa, cette âme que Dieu lui a donnée pour la reprendre un jour, écoute sa conscience et voici que sa conscience lui reproche sa mauvaise action et qu'elle aussi lui affirme que c'était une lâcheté. Mimosa essaie bien de se révolter, de plaider sa cause, elle croyait avoir le droit de faire le mal pour venger sa grand-mère, mais sa conscience ne lui laisse aucun repos et la condamne.

Mimosa a baissé la tête, toute honteuse, puis elle la relève et regarde le ciel si plein d'étoiles. Il lui semble qu'elle est dans une grande église que les hommes n'ont pas bâtie, faite par Dieu pour que les gens ne sachant pas prier apprennent à prier. Toutes les lumières allumées dans la demeure du Bon Dieu, ce ciel resplendissant où les vrais chrétiens iront un jour, vous parlent un

langage qu'il faut comprendre : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. – Aimez-vous les uns les autres. » Paroles de l'Évangile, paroles du Christ, que la mémoire de Mimosa, ce soir, lui impose et que d'une voix claire et ferme elle murmure.

Sa promenade l'a conduite à l'extrémité du parc, là où commencent les champs de roses. Le parfum qui vient jusqu'à elle lui apprend qu'elle se trouve près du clos Jacqueminot, ces roses rouges au parfum pénétrant et de belle couleur. C'était des Jacqueminot qu'elle a massacrées cet après-midi.

Elle s'arrête longuement près du champ ; une barrière blanche où s'enroulent jasmin et chèvrefeuille le sépare du parc, elle s'y appuie et, les yeux clos, semble respirer avec plaisir le parfum dont l'air est saturé. Elle a croisé les mains comme si elle se préparait à faire une prière, mais ses lèvres restent immobiles et après un long moment elle dit, comme si elle répondait à une question qui lui a été faite :

– Je viendrai demain matin, au moment où le

soleil se lève je serai là.

Et, contente, débarrassée de tout souci, elle appelle Pouf et, en courant, en chantant, en aboyant, les deux amis retournent vers le palais blanc pour y prendre un repos dont ils éprouvent le besoin.

*

– Monsieur le curé me dira ce qu’il voudra, mais il se passe quelque chose d’extraordinaire à la maison du Roc. Je comprends que Vincent ne soit pas venu, il a du chagrin, il se cache, c’est son caractère, tout petit, quand il pleurait, il ne voulait pas qu’on le voie, mais Zéphir m’a dit hier soir : « Je viendrai demain matin à la première heure pour savoir ce qu’on a dit à M. le curé ; faut que ces Surlepont réparent, sans cela je me charge des réparations. » Vous ne connaissez pas Zéphir, monsieur le curé, c’est un brave homme quand il aime, mais il est terrible quand les gens font du mal et je l’ai vu étrangler un gros

chien qui avait mordu un enfant, avec autant de facilité que s'il coupait un artichaut. Monsieur le curé, j'ai peur que là-haut ça n'aille de travers.

– Et vous voudriez bien, Nanon, que j'y monte ?

– Sûr, monsieur le curé, que je le voudrais.

Cette conversation s'échange entre M. le curé et sa fidèle servante pendant que le prêtre déjeune après une fatigante matinée : messe, catéchisme, visite à trois malades habitant dans la montagne, loin de Villerose, et comme le mois de juin est un mois chaud, il est un peu las. Il ajoute en buvant une tasse de café qui lui redonnera des forces :

– Une demi-heure de repos et je monte à la maison du Roc ; je trouve comme vous, Nanon, assez étrange et un peu inquiétant que Zéphir ne soit pas venu. Zéphir est pourtant un bon chrétien, mais il refuse de comprendre que la vengeance est défendue ; qu'a-t-il pu inventer ce matin pour consoler son Vincent ?

Et, une demi-heure après cette conversation, sur la route ensoleillée qui conduit à la maison du

Roc on aperçoit la robe noire de M. le curé et une ombrelle verte, cadeau de Nanon, qui exige toujours que ce cadeau soit emporté quand le soleil est trop ardent.

Bien que M. le curé monte lentement, il a très chaud quand il arrive sur le rocher où est bâtie la maison du Roc. Ce rocher rouge, baigné par la mer, et où les mimosas se plaisent mieux que partout ailleurs, – leurs fleurs d’or font pendant de longs mois de ce rocher un immense bouquet. – c’est le plus beau terrain de la côte et le prêtre comprend que M^{me} Surlepont en ait envie ; du palais blanc on n’a pas la vue magnifique que l’on peut contempler de la terrasse de la maison du Roc.

M. le curé se dirige vers la cuisine, propriété de Zéphir, propriété dont il est très jaloux, et où il a mis tous ses souvenirs récoltés au cours de ses années de service dans la marine française.

Au moment où M. le curé pénètre dans sa cuisine, Zéphir est en train de jeter des pétales de rose dans un sirop de sucre qui bout sur le fourneau rouge, et il est si occupé qu’il n’entend

pas entrer.

– Bonjour, Zéphir ; que fais-tu donc, et que s’est-il passé depuis hier, pourquoi n’es-tu pas venu ce matin comme tu l’avais promis ?

Brusquement le mulâtre se retourne, mais il ne quitte pas son fourneau :

– Ah ! Bonjour, moussu le curé ; asseyez-vous sur la chaise de Tahiti, vous y serez bien ; il fait une fichue chaleur, sauf votre respect. Je fais des ruru-pinpins, des bonbons de chez moi, et ça se rate avec une facilité dont vous n’avez aucune idée, et je ne veux pas les rater. Voilà la recette, je vous la donne, moussu le curé, parce que c’est vous. On prend des pétales de rose, bien frais, on les jette dans un sirop de sucre, puis, lorsqu’ils sont un peu cuits, on les met dans du chocolat bouillant qui les recouvre et, quand ils sont à point, on les retire et on les roule dans du sucre cristallisé à la cannelle. Les ruru-pinpins, c’est délicieux, mon Vincent adore ces bonbons, mais aujourd’hui ils ne sont pas pour lui.

M. le curé s’est assis avec plaisir sur la chaise de Tahiti et dit en s’épongeant :

– Vraiment tu fais des bonbons pour une autre personne que Vincent, c’est extraordinaire !

– Vous pouvez le dire, moussu le curé, et si on m’avait annoncé hier que je les ferais, je ne l’aurais pas cru, non, je ne l’aurais pas cru. C’est qu’il s’est passé des choses depuis ce matin.

– Que tu as négligé de venir m’apprendre.

– Je n’ai pas eu le temps, les ruru-pinpins doivent être envoyés aujourd’hui ; j’ai dû chercher au grenier dans mes sacs de marin, une jolie boîte pour les mettre, et maintenant je les fabrique ; avec ça le déjeuner, le ménage et le service de mon commandant.

– Je sais bien que tu as beaucoup à faire, mon brave Zéphir, mais que s’est-il donc passé ici depuis hier soir ?

– C’est pas croyable, c’est une belle histoire, je vais vous la raconter en surveillant mes ruru-pinpins. Ce matin, mon petit s’est levé comme de coutume, il est venu prendre ici son déjeuner, il avait toujours son visage chiffonné, il était bien ennuyé en pensant au ramasseur qui allait venir

chercher deux cents roses et il lui en restait juste cinq à lui offrir. Pour une première affaire, il trouvait cela très ennuyeux et disait que le ramasseur ne reviendrait plus. Son déjeuner fini, il a été dans le jardin et j'ai bien vu que le pauvre gosse se dirigeait vers sa roseraie qu'il aime tant. L'en empêcher, ce n'était pas possible. J'étais en train de maudire tous les Surlepont, quand j'ai entendu le petit crier comme hier, mais ce n'était pas les mêmes cris, et puis il m'appelait : « Zéphir, viens voir, viens vite ! » Vous pensez, moussu le curé, si j'ai couru, et ce que j'ai vu n'était pas croyable. Toutes les roses étaient revenues, belles, magnifiques, on pouvait croire que Vincent et moi on avait fait un mauvais rêve et qu'une méchante sorcière nous avait fait voir une chose qui n'existait pas.

– Qu'est-ce que tu racontes, Zéphir, tes bonbons te tournent la tête !

– Non, moussu le curé, non, les roses étaient là, devant nous, les rosiers nous les présentaient, on n'était pas devenus fous tous les deux, je vous prie de le croire. Après l'étonnement, la

stupéfaction, appelez ça comme vous voudrez, on s'est approché et on a vu que des roses à longues tiges avaient été remises à la place de celles qui avaient été hier massacrées. Elles étaient toutes là, aussi nombreuses, aussi belles, et la rosée y avait mis, comme dit Vincent, des diamants. On a regardé, on a regardé, les traces cette fois avaient été soigneusement effacées avec un petit râteau, tout était en ordre, le ramasseur pouvait venir, il croirait simplement qu'on avait coupé les roses avant son arrivée. Vincent allait, venait, cherchait, ne comprenant pas, puis il a découvert une lettre qui lui était adressée, elle avait été mise sur le dernier rosier d'un massif.

– Ah ! s'écrie M. le curé très surpris, qui donc lui a écrit ?

– La princesse Mimosa ! Vincent vous montrera sa lettre. C'est elle qui a fait le mauvais coup pour venger sa grand-mère, insultée par votre serviteur ; ce pauvre Zéphir ne se doutait guère que derrière les mimosas et les cactus une petite fille écoutait ses paroles. C'est elle qui a réparé, mis les roses ; alors, moi aussi, je veux

réparer, et je lui fais des ruru-pinpins que je lui porterai ce soir, dans une jolie boîte en bois des îles où, sur le couvercle, un Japonais a peint des mimosas. Elle était, pour la princesse, désignée.

– Eh bien ! mon cher Zéphirin, reprend M. le curé, pour une belle histoire, c'est une belle histoire ; mais que pensera M^{me} Surlepont de ces réparations ? Cela m'inquiète assez, je te l'avoue. Si la jeune princesse est une petite fille simplement mal élevée mais dont le cœur est bon, sa grand-mère me semble de relations difficiles et elle a le cruel désir de voir le commandant quitter sa maison le plus tôt possible et de n'importe quelle façon. Enfin Vincent est consolé, la faute est réparée, tout est pour le mieux, je vais aller les voir.

– Minute, moussu le curé, le commandant ne sait rien. Vincent n'a pas voulu lui raconter la mauvaise action de la petite princesse, il prétend qu'on dit ce qui est beau et pas ce qui est vilain parce que ça fait toujours du tort aux personnes. C'est son affaire, c'est lui qu'on a attaqué, c'est pas nous ; alors, moussu le curé ne dira rien.

– Je te le promets, Zéphir, et puis ton commandant a déjà bien assez de soucis, il ne faut pas lui en donner d'autres.

M. le curé quitte la cuisine où, sur la grande table toute une rangée de magnifiques ruru-pinpins s'étalent sur une plaque de marbre, et Zéphir continue la fabrication car la boîte des Îles est grande et il la veut toute pleine.

M. le curé sait qu'à cette heure il trouvera le commandant dans sa cabine bâtie sur le rocher qui domine la mer, et, bien que le commandant n'aime pas à être dérangé quand il travaille, c'est toujours avec joie qu'il voit arriver le prêtre, son ami. Ce jour-là, comme d'habitude, de bonnes paroles accueillent M. le curé, mais le visage du grand-père de Vincent est soucieux et il ne cache pas son inquiétude.

– Vous venez aux nouvelles, dit-il, elles sont mauvaises ; ma cousine m'a écrit : elle ne peut, pour le moment, distraire de l'argent de son fonds de roulement ; plus tard, sans doute, elle le pourra, mais elle ne peut préciser l'époque et j'ai besoin d'argent très rapidement. Mes impositions

ne sont pas réglées, le dernier orage a révélé que le toit de la maison laisse entrer l'eau dans presque toutes les chambres du second, le calorifère a besoin de réparations, et je ne parle pas des communs qui tombent en ruine. Mon pauvre ami, je crois que toute lutte est impossible et qu'il faudra me résigner à vendre ma chère vieille maison. Où irons-nous, Vincent, Zéphir, et moi ? Loin, très loin d'ici. Je ne veux pas rester dans un pays où depuis tant d'années ma famille a possédé un domaine que, peut-être, je n'ai pas su exploiter. Un marin ne devient pas un terrien, j'ai fait bien des essais qui n'ont pas réussi. Vincent est mieux doué que moi ; ces jours-ci j'admiraïs sa roseraie, nous aurions dû ici cultiver des fleurs, mon ennemie m'en avait donné l'exemple. Elle va être bien contente, M^{me} Surlepont, elle n'aura plus à attendre ma mort.

M. le curé est désolé de ce qu'il apprend et son amitié l'autorise à demander des précisions.

– Madame votre cousine connaît-elle votre situation ?

– Non. Elle sait bien qu'un officier de marine

ne s'enrichit pas pendant des années de service et que sa retraite ne lui permet guère les économies. Elle avait de gros ennuis, elle a quatre enfants, je lui ai prêté une somme importante nécessaire pour faire repartir l'usine ; l'usine travaille, mais elle n'a aucun argent liquide. Si j'exige la somme qui m'est due, il faut vendre l'usine : c'est un père, une mère et quatre enfants dans la misère. Ici, nous n'en avons qu'un, Zéphir et moi possédons une retraite, les situations ne peuvent être comparées. J'ai choisi de ne pas exiger ce qui m'est dû ; vous m'approuvez, monsieur le curé ?

– Certes, mon ami, je vous approuve, mais je ne peux m'empêcher d'avoir de la peine. Perdre trois amis, c'est une épreuve, surtout quand on ne sait où vont aller ces amis.

– À Dieu vat ! j'ai deux mois devant moi, le percepteur me laisse ce délai. Après la vente sera obligatoire par autorité de justice, M^{me} Surlepont fera une bonne affaire. Maintenant, ne parlons plus de toutes ces tristesses et dites-moi si Vincent continue à être un bon élève.

– Certes, il me donne toute satisfaction, mais

pour lui les mathématiques restent un travail pénible.

– C’est ennuyeux, je ne sais ce qu’il fera, il aime la mer, il aime les fleurs, qui l’emportera : la terre ou l’eau ? Sera-t-il agriculteur ou marin ?

– Je ne sais, il ne me parle jamais de son avenir, mais ce qui l’intéresse par-dessus tout ce sont les sciences naturelles, il les étudie avec passion et m’apporte parfois des devoirs qui sont étonnants pour son âge. Faut-il voir là une indication ?

– Il sera libre de choisir, et j’espère vivre assez longtemps pour lui donner une instruction capable de l’aider.

Et ainsi pendant une heure les deux amis parlent de bien des choses, sauf des ennuis du commandant. En le quittant, M. le curé se dirige vers la roseraie, pensant y trouver Vincent, il y a planté une tente sous laquelle il travaille.

Vincent est studieux ; il n’aime pas les mathématiques mais il s’efforce de le comprendre, ce qui est parfois difficile. M. le

curé constate que son élève est très attentif car il entre dans la tente sans que l'écolier l'ait entendu.

– Bonjour, Vincent ; tu travailles sérieusement, c'est très bien. Abandonne tes mathématiques pendant dix minutes, tu les comprendras mieux après, et parle-moi de la belle histoire que Zéphir m'a contée.

En s'empressant d'offrir au prêtre un pliant de sa fabrication, Vincent s'écrie :

Ah ! monsieur le curé, ce n'est pas croyable, mais pourtant cela est. Ce matin, il y avait deux cents roses qui remplaçaient les miennes et la princesse m'a écrit pour me dire que c'est elle qui a fait le bien et le mal. Voulez-vous lire sa lettre ?

– Avec plaisir, cela me prouvera que cette petite fille sait réparer ses fautes.

Vincent sort de son portefeuille un carré de papier rose et le tend à M. le curé qui lit :

« Monsieur Vincent,

« C'est moi, la princesse Mimosa, qui ai coupé

toutes vos jolies roses pour venger ma grand-mère qu'un homme, qui vous accompagnait hier et dont je n'ai vu que le dos, traitait de folle. Je ne savais pas que vos roses étaient vendues, monsieur le curé me l'a appris. Je ne veux pas vous faire du tort, j'ai réparé, je les ai remplacées. Je ne suis pas une lâche, je tiens à vous le dire, et s'il fallait me battre avec vous je me battrais.

« À votre disposition.

« Princesse Mimosa. »

– Eh bien ! s'écria M. le curé, cette princesse Mimosa a un certain courage, mais la bataille avec cette demoiselle ne me semble pas indiquée pour toi ; que vas-tu faire, Vincent ?

– Je ne sais pas ; dois-je lui répondre, la remercier ?

– La remercier de l'avoir massacré ta roseraie, je ne comprends pas ?

– Non, mais elle a réparé. Je la remercierai de la réparation.

– Oui, mais je me demande si M^{me} Surlepont

acceptera les remerciements ; cela causerait peut-être quelques soucis à ton grand-père.

– Alors, reprend Vincent gentiment, je ne le ferai pas, mais cela m’ennuie un peu, tout était bien réparé, ma roseraie était si belle que le ramasseur m’a félicité. Ce travail a dû demander à la princesse un gros effort : passer deux cents roses et des outils entre les fils de fer barbelés, ce n’est pas commode pour une petite fille.

– Cette petite fille est un vrai garçon et peu de choses doivent l’embarrasser ; elle te propose la bataille.

– Pour s’amuser.

– Je n’en suis pas sûr, Vincent ; je crois qu’elle doit trouver un certain plaisir, quand elle est colère, à taper sur quelqu’un ou sur quelque chose. Je l’ai vue frapper son cheval si violemment que la pauvre bête, n’y comprenant rien, s’est cabrée. Ce n’est pas de sa faute ; personne, sans doute, n’apprend à la petite princesse à se dominer, elle fait ce qu’elle veut, le bien ou le mal, mais je crois que ce serait très facile de lui faire le bien.

– Vous essaierez, monsieur le curé.

– Vraiment, te voilà comme Zéphir, conquis par un geste généreux. L’un fabrique des ruru-pinpins et toi tu me la recommandes ; enfin, je ferai ce qu’il me sera possible de faire et Dieu m’aidera. Vincent, je dois t’apprendre que ton grand-père a de gros soucis.

Le visage de Vincent se transforme et ses yeux clairs, si bleus, – Zéphir dit toujours qu’il a chipé au Bon Dieu un peu de son ciel, – s’emplissent de larmes.

– Je le sais, monsieur le curé.

– Qui te l’a appris ?

– Zéphir, et tous les deux on cherche ce qu’on pourrait faire pour sauver la maison ; c’est terrible, mais on ne trouve pas.

M. le curé n’ayant aucune fortune personnelle et tout juste de quoi vivre ne peut prêter au commandant la somme dont il a besoin, il est aussi désemparé que Vincent et Zéphir.

– Il ne faut pas désespérer ; le Bon Dieu est là, il peut tout arranger s’il le veut. Il faut prier pour

le Lui demander. Vous avez deux mois devant vous et, pendant ces deux mois, tant de choses peuvent arriver !

– Je prie, monsieur le curé, je prie tous les jours, Zéphir aussi ; on a promis de faire un pèlerinage à Lourdes si la Sainte Vierge voulait s’occuper de nos affaires.

– Je souhaite que vous alliez à Lourdes ; à demain, mon petit Vincent, et sois courageux ; quand tout semble perdu, le Bon Dieu parfois intervient. Il a toujours son heure.

Vincent reconduit M. le curé jusqu’à la grille du jardin de la maison du Roc, puis il revient à sa tente pour achever ses devoirs en pensant aux paroles que le prêtre lui a dites : « L’heure du Bon Dieu viendra. »

*

L’été, chaque jour, de grand matin, Vincent se lève. Avant d’aller servir la messe et prendre sa leçon avec M. le curé, il va à la pêche. Le

commandant aime le poisson et Zéphir affirme que c'est une rude économie, et toute économie est importante à la maison du Roc.

Si cela coûte un peu à Vincent de quitter son lit à 5 heures du matin, il est récompensé de son effort car, à cette heure-là, la côte méditerranéenne prodigue ses grâces à ceux qui viennent l'admirer. On voit la mer calme et bleue, le soleil qui se lève donne au ciel les plus magnifiques couleurs et le poisson se laisse prendre assez facilement.

Dans sa petite barque, Vincent éprouve une joie mêlée de tristesse en pensant que peut-être un jour il faudra abandonner ce coin de terre où il a été élevé et qu'il trouve si beau. Les choses n'ont pas l'air de s'arranger, son grand-père est de plus en plus soucieux, et Vincent se dit que le moment approche où le commandant va prendre une décision fatale pour la maison et le domaine.

Un matin où la pêche est particulièrement bonne, il entend tout à coup, à côté de lui, un bruit de rames frappant l'eau. Il se retourne et

voit venir une jolie barque blanche où un jeune garçon rame énergiquement pour se rapprocher de lui.

Vincent n'est pas content, cette anse qu'il a choisie lui appartient un peu. Arrivé près de son bateau, l'occupant du bateau blanc lui crie :

– Bonjour, monsieur Vincent, est-ce que la pêche est bonne ?

– Bonjour, mais comment me connaissez-vous ?

– Depuis bien des matins, de la terrasse de ma chambre je m'amuse à vous regarder pêcher ; j'ai une bonne lunette qui me permet de tout voir.

– C'est indiscret.

– Non ; la Méditerranée appartient à tout le monde, vous n'allez pas la revendiquer ?

– Non, mais quand je pêche j'aime bien être tout seul.

– Merci, vous êtes vraiment aimable. Aussi, comme je suis très taquine, je m'installe à côté de vous ; cela ne vous fera aucun plaisir, mais je serai contente de vous ennuyer.

– Je peux toujours m’en aller.

– Je vous suivrai.

– Sur la mer, vous pouvez faire ce que vous voulez ; mais, sur terre, dans le jardin qui entoure notre maison, je vous empêcherai d’entrer.

– J’y entrerai quand même, si cela me plaît, et puis j’y suis déjà entrée malgré les cactus, les fils de fer barbelés et les mimosas.

Vincent manque de laisser échapper la ligne qu’il tient, tant ces paroles le surprennent.

– Qui donc êtes-vous ? demande-t-il d’une voix inquiète.

– La princesse Mimosa, vous ne me connaissez pas ?

– Non, je croyais... je pensais... que vous étiez un garçon comme moi ; si j’ai été un peu désagréable, c’est à cause, à cause... que, que... je vous croyais un garçon.

– Un peu désagréable, ce n’est pas exact ; dites : très désagréable, et ce sera la vérité.

– Très désagréable, répète Vincent confus.

– Faute avouée, faute pardonnée, dit M. le curé, si on a le remords. Avez-vous le remords ?

– Oui.

– Alors un petit coup de rame, approchez votre barque, on se donne la main, on est amis, vous voulez ?

Et Vincent, intimidé, mais content, donne un petit coup de rame, tend la main et répond :

– Je veux bien, oui, je veux bien.

– Qu'est-ce que vous faites, vous pêchez ? demande la petite princesse.

– Oui.

– Cela vous amuse ?

– Oui, et puis c'est utile.

– Utile ! Qu'est-ce que vous faites du poisson ?

– Nous le mangeons et nous le donnons.

– À qui ?

– À M. le curé et à ceux qui n'ont pas le temps de venir pêcher.

– Vous voudrez m’en donner quelques-uns ?

– Oui, pour aujourd’hui, mais vous ne rentrez pas dans la catégorie des personnes qui bénéficient de ma pêche.

– Vous parlez comme un professeur, monsieur Vincent ; pouvez-vous m’expliquer quelle catégorie de personnes bénéficient de vos dons ?

– Oui, c’est facile à dire et à comprendre. Il y a des gens riches et des gens pauvres, c’est aux derniers que je donne mes poissons.

– Pourquoi me croyez-vous riche ?

– Votre grand-mère a le plus beau domaine de la côte et votre joli bateau indique bien que vous avez eu de l’argent pour l’acheter.

– C’est exact, mais je peux vous acheter vos poissons.

– Merci, ils ne sont pas à vendre, répond Vincent froissé.

La petite princesse ne comprend pas la raison du mécontentement du jeune garçon, mais elle se rend compte qu’il est fâché.

– Vous avez l’air d’avoir un caractère assez difficile ?

– Peut-être, et vous ?

– Moi, ça dépend : il y a des jours où je désire être bonne, puis d’autres où je suis contente d’être méchante.

– C’est bien agréable pour les gens qui vivent avec vous !

– Ça ne vous regarde pas, répond la petite princesse furieuse.

Et les rames, saisies par des mains crispées, éloignent rapidement le bateau blanc de celui de Vincent.

Le jeune pêcheur regarde la barque s’en aller sur cette mer calme et bleue, et il ne peut s’empêcher d’admirer avec quelle souplesse et quelle régularité les rames effleurent l’eau. La petite princesse sait ramer, tous les deux feraient une belle équipe et on aurait pu essayer de ramer dans le même bateau puisqu’on était amis. On s’est donné la main, c’est un pacte, un traité d’alliance, et à peine était-il signé qu’on se

disputait. Elle a voulu acheter des poissons qu'il était content de lui offrir, et, quand on est un jeune garçon qui n'a pas souvent d'argent dans sa poche, cela vous froisse : « Plus on est pauvre, dit toujours Zéphir, plus on aime à donner. » Et Vincent aurait été bien content de donner quelques-uns de ses rougets qui sont si beaux.

Quand la petite princesse a dit : « Je suis contente d'être méchante », il n'a pu s'empêcher de répondre : « C'est bien agréable pour les gens qui vivent avec vous. » Maintenant, tous les deux se sont dit des sottises, pourquoi ? Il y a bien des choses dont ils auraient pu parler : les roses coupées, revenues ; les ruru-pinpins, les a-t-elle aimés ? Elle s'en va, la barque blanche est loin, très loin ; Vincent ne fait plus attention à ses lignes, il a déjà manqué plusieurs poissons, il faut être sérieux car Zéphir compte sur la pêche pour le déjeuner.

Après avoir été très loin, la barque, qui n'est plus qu'une petite tache blanche sur une grande nappe bleue, a l'air de revenir ; si Vincent était poli, il irait au-devant d'elle, il est un homme,

c'est lui qui doit faire la demande de réconciliation. Vingt rougets sont dans le coffre ; Zéphir, M. le curé, la petite princesse auront des poissons, il peut interrompre sa pêche. Vite les lignes sont remontées, roulées, la vieille barque, construite par Zéphir et qui tient bien la mer, s'en va au-devant de la barque blanche revenant plus lentement qu'elle ne s'en est allée.

Un peu myope, la petite princesse n'aperçoit la vieille barque que lorsqu'elle est assez proche. Ah ! c'est M. Vincent, au caractère difficile, qui revient vers elle, il s'imagine qu'elle est prête à reprendre la conversation. Non, elle n'est plus disposée. Les rames qui touchaient l'eau lentement s'agitent et, tournant brusquement, la barque blanche de nouveau s'enfuit. Vincent s'étonne, mais est décidé à rejoindre celle qu'il appelle déjà son amie.

La poursuite commence, bien amusante sur cette mer qui n'est qu'un grand lac. La barque blanche, plus légère, prend rapidement de l'avance, et Vincent a beau demander à sa jeune énergie la force dont il a besoin, il n'arrive pas à

maintenir la distance qui les sépare, la petite princesse s'en va.

Vincent n'abandonne pas, il est énergique et n'admet pas qu'une fille rame mieux qu'un garçon ; elle se fatiguera, c'est inévitable, il compte sur cette fatigue. Mais voici que tout à coup le bateau blanc change de direction, la petite princesse vire et revient. S'avoue-t-elle vaincue avant de l'être ou désire-t-elle cesser le jeu ? Vincent hésite : va-t-il virer aussi, l'attendre ou aller au-devant d'elle ? Il est plus gentil, plus poli, de rejoindre le bateau blanc.

La rencontre se fait et la petite princesse indique, tout de suite, loyalement, les raisons de son retour.

– On ne peut pas continuer la poursuite, les forces ne sont pas égales.

Tout de suite, Vincent se cabre :

– Vous me croyez moins bon rameur que vous ?

– Non, mais votre barque est lourde et la mienne légère, la lutte n'était pas possible.

Cette explication plaît au jeune garçon.

– Vous êtes un adversaire loyal, félicitations.

– Acceptées, mais inutiles.

Et, timidement, Vincent demande :

– On est toujours amis ?

– Naturellement, ce sont les disputes qui scellent l'amitié.

– Alors, notre amitié est scellée car on s'est dit des choses désagréables.

– Oui, et on pouvait parler de bien d'autres choses. Il y avait les roses et les ruru-pinpins. Je voulais vous dire que je regrettais d'avoir abîmé votre roseraie et que les ruru-pinpins étaient délicieux, mais, tout de suite, je ne sais pourquoi, nous avons voulu nous dire des sottises, vous comme moi nous étions heureux de nous disputer.

– C'est vrai, reprend Vincent confus, et j'aurais dû éviter cette discussion.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis un futur homme et que

vous êtes une future femme ; alors, un jour, quand nous serons grands, tous les deux, je devrai vous respecter et vous protéger.

– Protéger ? Je crois que je saurai toujours me défendre, je suis forte, nous lutterons ensemble, si vous voulez. Je vous permettrai de me respecter quand j’aurai des cheveux blancs et que je serai une très vieille dame.

– Je crois, reprend Vincent, que les garçons doivent toujours céder et être gentils avec les filles, qu’elles soient jeunes ou vieilles. Si vous étiez un garçon, j’aurais réglé l’histoire des roses tout autrement. Les empreintes des chaussures, les pattes du chien, pouvaient nous dire le coupable ; alors, le connaissant, je vous demandais une explication et avec nos poings on aurait vidé la querelle. Au temps des rois on se provoquait en duel, et j’aime beaucoup cette époque ; sans épée nous nous serions battus.

– On peut encore se battre, si vous voulez ?

– Non, c’est impossible, maintenant on est amis.

– C’est vrai, on est amis, répond la petite princesse.

– Votre grand-mère acceptera-t-elle notre amitié ? Elle a déclaré la guerre à mon grand-père.

– Je sais, c’est à cause de la maison et de votre domaine. Elle veut le tout, et, quand Gramiche veut quelque chose, ce n’est pas facile de lui faire changer d’idée.

– Ah ! reprend Vincent tristement ; qu’elle ait un peu de patience et elle aura un jour notre maison, notre jardin et ma roseraie.

Le ton du petit garçon est si triste que la barque blanche vient tout près du vieux bateau.

– Pourquoi dites-vous cela, Vincent ? Gramiche sait bien que le commandant ne veut pas vendre son domaine.

– Il y a des choses tristes et terribles, mademoiselle, qui peuvent vous y obliger.

– Ne m’appellez pas mademoiselle, on dit Princesse ou Mimosa, choisissez.

– Je préfère Mimosa.

– Alors, dites à Mimosa les choses tristes et terribles qui obligeront le commandant à vendre son domaine.

– Je ne peux pas vous les confier... Mimosa, c'est le secret de mon grand-père, il ne sait pas que je le connais.

– Vous avez raison, un secret ne doit pas se révéler. Je voudrais vous demander, Vincent, s'il ne me serait pas possible de remercier ce M. Zéphir qui m'a envoyé les ruru-pinpins. Ils étaient chargés de me dire combien M. Zéphir regrettait d'avoir mal parlé de ma grand-mère, car c'est lui le responsable de ma mauvaise action, comme dit M. le curé. Ce jour-là, j'étais de très mauvaise humeur, j'ai voulu voir ce qui se passait dans le jardin de la maison du Roc et j'ai entendu une grosse voix : c'était celle de Zéphir. Mais qui est Zéphir et que fait-il chez vous ?

– Zéphir est un mulâtre, ancien marin, pesant cent kilos, ce dont il est très fier. Il a quitté la marine en même temps que grand-père pour m'élever. Papa et maman étaient morts tous les deux dans un accident d'auto, je n'avais plus

personne, j'étais tout seul chez une cousine qui ne pouvait me garder. Zéphir et grand-père ont abandonné leur cher bateau et sont venus me chercher. Depuis ce temps-là Zéphir ne m'a jamais quitté, et après grand-père c'est lui que j'aime le mieux. Il est si bon et il sait tant de choses ! Il raconte des histoires de son pays, plus belles que celles des livres, et il fait des gâteaux et des bonbons délicieux, vous avez pu en juger.

– Vincent, s'écrie la petite princesse enthousiasmée, je veux connaître Zéphir.

– C'est facile, il m'attend presque toujours sur la plage, il m'aide à fixer la barque et à remonter le poisson. Nous allons rentrer, l'heure est venue et nous le trouverons à son poste.

– Nous pouvons prolonger la promenade, il fait si beau.

– Non, je ne peux pas. Aujourd'hui, je sers la messe et je prends ma leçon.

– Vous ne servirez pas la messe et vous ne prendrez pas votre leçon, voilà tout.

– C'est impossible ! s'écrie Vincent, étonné de

cette proposition.

– Comment, reprend la petite princesse, vous ne faites jamais l'école buissonnière ? Moi, quand une leçon m'ennuie, je ne rentre pas, c'est facile.

– C'est facile peut-être, mais ce n'est pas bien.

– Je vous prie de ne pas juger mes actes, cela ne vous regarde pas.

– Si, cela me regarde, puisqu'on est amis. Quand je ferai quelque chose de mal, vous me le direz, et moi j'agirai de même envers vous.

La petite princesse se tait quelques secondes, puis elle demande :

– Ce sont les règles de l'amitié ?

– Je ne sais pas, répond Vincent avec franchise, mais ce seront les règles de la nôtre.

– Et vous croyez que je les accepterai ?

– J'en suis certain, répond le petit garçon d'une voix joyeuse ; maintenant, rentrons, je ne veux pas être en retard et Zéphir nous attend.

La vieille barque dirigée par de jeunes bras

robustes s'en va vers la plage, la barque blanche s'en va vers le large, tournant le dos à celle où un impudent petit garçon a osé donner un ordre à la princesse.

Avant d'arriver, Vincent s'est retourné et s'est aperçu que sa jeune compagne s'en était allée. Décidément, elle n'a pas un caractère facile et ne doit faire que ce qu'elle veut ; leur amitié ne fait que débiter, mais elle sera souvent troublée. Tant pis, on ne peut demander à ses amis d'être parfaits ; il faut les accepter comme ils sont et tâcher, dit M. le curé, de leur faire du bien. Il croit qu'il pourra faire beaucoup de bien à la petite princesse et elle lui en fera aussi car, étant toujours seul, et très gâté par Zéphir, Vincent n'aime pas à être contrarié.

– Te voilà, ma colombe rose, as-tu fais bonne pêche ? J'ai vu qu'une barque t'avait rejoint, qui donc s'est permis de venir t'ennuyer ? L'anse où tu pêches est au bas de notre domaine, c'est presque à nous je crois.

– Non, Zéphir, la Méditerranée est à tout le monde ; c'est la petite princesse Mimosa qui est

venue me rejoindre et nous avons décidé d'être des amis.

– Qu'est-ce qu'elle dira, la folle ?

En sautant de la barque avec son panier plein de poissons, contrarié, Vincent s'écrie :

– Zéphir, je t'en prie, n'appelle pas ainsi M^{me} Surlepont, tu sais que cela fâche la princesse.

Le mulâtre n'aime pas que Vincent lui fasse des observations et, tout en aidant à la manœuvre, il grogne :

– C'est bien, on respectera la grand-mère de ta princesse, on ne dira pas qu'elle est folle, mais on dira qu'elle est piquée, oui, piquée, je l'ai vue l'autre jour se promener dans son parc et je ne pouvais pas croire que des dames puissent s'habiller avec des oripeaux de cirque. Elle avait une grande robe verte, sur la tête un petit arbre en zinc où étaient perchés les oiseaux des Îles, les oiseaux de mon pays, ses bras servaient de perchoirs à des couples de perruches. Elle marchait au soleil et chantait une chanson que je connais bien, une chanson de chez nous, et tout

ce petit monde voletait autour d'elle et revenait sur l'arbre en zinc ou sur ses bras. Elle doit être charmeuse d'oiseaux et peut-être bien de serpents.

– Cela lui plaît sans doute, et les oiseaux sont de jolies bêtes créées par le Bon Dieu.

– Compris, ma colombe, on ne se moquera plus de la grand-mère de ton amie.

– Tu sais que mon amie a très envie de te connaître, elle a trouvé les ruru-pinpins délicieux.

Et, en remontant vers la maison du Roc d'un air important, Zéphir répond :

– Je sais, elle me l'a écrit sur du papier.

– Comment, tu as reçu une lettre de la princesse et tu ne me l'as pas dit !

– J'ai trouvé la lettre dans la boîte ce matin, et je comptais te l'apprendre, mais tu ne m'en as pas laissé le temps, on s'est disputé à cause de la folle.

– Zéphir, s'écrie Vincent furieux, tu viens de me promettre de ne plus l'appeler ainsi !

– C’est vrai, mais l’habitude, tu comprends, il faut la perdre, c’est toujours difficile. Ça viendra, petit, ne crains rien ; en tout cas, si je rencontre la princesse, ton amie, je saurai tenir ma langue, n’aie pas peur, elle ne dira que ce que je voudrai. Ton déjeuner est prêt, viens, ma petite colombe, et ne te fâche plus contre ton vieux Zéphir, cela lui fait de la peine.

Et, en entrant dans la cuisine où sur la grande table un bol de chocolat attend Vincent, il répond :

– Mon vieux Zéphir sait bien que je l’aime beaucoup, surtout quand il ne parle pas de folle.

– Canaille, répond le mulâtre en riant, qui a peur que j’oublie ma promesse. Ne crains rien, je jure d’appeler toujours la propriétaire du domaine des Lis, M^{me} Surlepont, sans ajouter d’Avignon, c’est juré, le voilà tranquille.

*

Pendant une longue semaine Vincent n’a eu de

son amie aucune nouvelle, il pêche tous les matins avec l'espoir qu'il verra arriver la jolie barque blanche, mais la barque ne vient pas, et Vincent ose penser que la princesse est peut-être une capricieuse et il essaye de l'oublier. Ce n'est pas chose facile car Zéphir ne cesse de lui en parler, ce qui étonne Vincent. C'est qu'il ne sait pas que le mulâtre et la petite princesse se voyaient presque chaque jour et qu'entre eux l'entente est faite. Mimosa a conquis Zéphir et Zéphir lui obéit aussi bien qu'au commandant. Il en est étonné mais pense qu'on ne peut résister à une petite fille aussi gentille. Elle a beau avoir une grand-mère qu'il appelait autrefois la folle, elle est pleine de bon sens et son cœur lui fait dire des choses agréables à entendre.

La première fois, ils se sont rencontrés dans un chemin creux de la montagne, conduisant à Villeroze, elle avait des difficultés avec son cheval qui avait peur d'une souche d'arbre. La bête se défendait et cherchait à se débarrasser de son jeune cavalier qui, furieux, manquait de calme. Un saut plus violent que les autres envoya la princesse dans un buisson d'aubépines et le

cheval libre, tournant le dos à l'obstacle, reprit le chemin le ramenant à son écurie. Témoin de la scène, Zéphir arrêta le cheval, ramassa la princesse et fit connaissance avec elle.

À cette première rencontre, ils parlèrent d'abord de Ventôse, auteur de la chute, puis des ruru-pinpins et de Vincent. Mimosa ne posa aucune question, elle ne voulait pas se montrer indiscreète, mais ce grand et gros mulâtre, répondant au doux nom de Zéphir, lui était sympathique, et quand elle le quitta elle lui dit, sincère, qu'elle espérait bientôt le revoir.

– Vous ne viendrez pas au Roc, mademoiselle la princesse ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas si le commandant me recevrait bien, il paraît que ma grand-mère lui a déclaré la guerre.

Et Zéphir faillit répondre : « La guerre déclarée par une folle n'a pas grande importance », mais il se rappela à temps que M^{me} Surlepont était la grand-mère de la petite princesse. Au moment où ils se séparèrent, Mimosa demanda :

– Zéphir, si vous voulez me faire plaisir, vous ne direz pas à Vincent que nous nous sommes rencontrés, je lui prépare une surprise et j’aimerais qu’il ne s’en doutât pas. Nous nous reverrons, vous passez toujours par ce chemin pour aller au village et moi je viendrai habituer Ventôse à ne plus avoir peur des souches de bois. Au revoir, Zéphir, il faudra m’apprendre à faire des ruru-pinpins.

Et plusieurs fois la princesse et le mulâtre se rencontrèrent dans le chemin creux, et, à chaque rencontre, la conversation était plus longue. Et Zéphir, tout comme Vincent, dit, un jour qu’il était triste, qu’un départ était possible, un départ à trois bien entendu, qui manquait de gaieté.

Et, comme à Vincent, Mimosa demanda :

– Pourquoi donc partirez-vous, pourquoi quitterez-vous votre jolie maison ?

– C’est le secret du commandant, répondit Zéphir ; mais, si ça arrive, je connais quelqu’un qui sera bien content.

– Qui donc ? avait demandé Mimosa.

– M^{me} Surlepont, s’était écrié Zéphir, il y a longtemps qu’elle guigne le domaine de mon commandant.

– Oui, c’est vrai, répondit Mimosa ; mais, quand elle apprendra que le petit-fils du commandant est mon ami, cela changera peut-être ses idées. Je lui dirai un jour, seulement il faut que je choisisse ce jour, ce sera après ma surprise.

Et si Mimosa parlait toujours de la surprise qu’elle préparait, elle ne disait jamais ce qu’elle serait.

La petite princesse était maintenant très occupée, elle ne s’ennuyait plus, passant une grande partie de la journée dans le parc du domaine des Lis qui entourait le palais blanc. Elle avait demandé à M^{me} Surlepont de lui donner un jardinier pour faire des travaux de jardinage et M^{me} Surlepont avait répondu :

– De quel côté veux-tu faire tes travaux ?

– Là où vous avez fait mettre des fils de fer barbelés.

– Parfait, ennuie le voisin tant que tu peux, et si tes travaux débordent chez lui, s’il réclame, ce sera l’occasion d’un procès ; fais donc tout ce que tu voudras.

La permission reçue, Mimosa donna des ordres, surveilla le jardinier, et souvent prit pelle et pioche pour aider celui qui travaillait et qui n’avançait pas à son gré assez vite. Quand les travaux souterrains furent achevés, il fallut exécuter les travaux extérieurs ; enfin, tout était prêt, Mimosa annonça à Zéphir, dans le chemin creux, que la surprise était pour cet après-midi. À quelle heure Vincent venait-il dans sa roseraie ? Elle fut contente d’apprendre qu’il y avait planté sa tente, travaillant dans ce coin de jardin qu’il aimait tout particulièrement.

Et, ce jour-là, comme les autres jours, à 2 heures, – le commandant exige l’exactitude, – Vincent, serviette sous le bras, se dirige vers sa tente dressée sous un grand eucalyptus qui lui assure l’ombre une partie de la journée.

Devant sa tente, la roseraie où les roses sont venues remplacer leurs sœurs massacrées ; à

droite, entre les rochers, un sentier bordé par de gros cactus, qui descend directement à la mer, et, à gauche, un bois de pins donnant à l'air une odeur de résine qui se mélange avec le parfum des roses.

C'est une superbe salle d'étude, et depuis que Vincent sait que bientôt peut-être il va la quitter, il la trouve chaque jour plus belle.

Vincent s'installe. Il faut travailler le mieux possible afin de pouvoir bien vite gagner cet argent nécessaire pour vivre, cet argent qui manque au commandant et l'oblige à vendre la maison de famille, le domaine tant aimé où il espérait achever sa vie.

Vincent va faire tout de suite son devoir de mathématiques, devoir difficile et qu'il a toujours tant de mal à comprendre. S'il ne voulait pas être raisonnable il aurait commencé par sa leçon de science qu'il étudie avec plaisir, puis l'histoire, la composition française, et, en dernier, ces méchantes mathématiques ; mais il faut se débarrasser d'un travail qui vous demande un effort et c'est pour cela que Vincent les attaque. Il

est récompensé. Aujourd'hui tout est clair pour lui et M. le curé dirait à son élève que son cerveau se donne de la peine et qu'il obéit à son maître. Ses mathématiques terminées, il prend dans sa serviette le livre de sciences, mais voici qu'il entend de nouveau ces bruits étranges qui, depuis une semaine, lui ont semblé si extraordinaires qu'il en a parlé à Zéphir. Il lui a expliqué que, plusieurs fois, dans l'après-midi, il perçoit des coups sourds venant du sol, on croirait qu'on travaille dans la terre même et que des gens parlent. Ces choses sont à peine perceptibles et il ne peut dire exactement où cela se passe, mais il a l'impression que le bruit est plus fort dans le sentier creusé à travers les roches et qui descend à la mer.

Consulté, Zéphir a réfléchi, puis il a répondu :

– Les bruits de la terre, mon petit, faut s'en méfier. Chez nous cela veut dire que la terre va se fâcher, elle prépare un tremblement ou un cyclone ; mais, ici, dans ce coin de paradis, on ne connaît pas ces malheurs-là et vos tempêtes. sont des tempêtes pour enfant. Chez nous le cyclone,

en quelques minutes, jette par terre les maisons, les arbres, et après son passage les survivants se comptent. L'ex-folle, M^{me} Surlepont, fait exécuter peut-être des travaux dans son parc et ce sont les coups des ouvriers que tu entends.

Vincent avait pensé que Zéphir devait avoir raison mais, aujourd'hui où le silence règne, dans la terre quelqu'un parle, il en est certain. Il pense bien à aller chercher le maître mais, sans doute, quand ils reviendront, les bruits auront cessé, il aime mieux écouter mais c'est difficile d'écouter et d'apprendre ses leçons. Il hésite un moment, puis, résolument, met les mains sur ses oreilles et, à haute voix, commence à lire la leçon qu'il faut retenir ; et, quand on veut quelque chose avec toute sa volonté, cette chose réussit, la leçon de science est vite apprise. À l'histoire, maintenant.

– Bonjour, Vincent.

La voix riieuse de Mimosa interrompt le travailleur.

– Mademoiselle, princesse, Mimosa !

Ces trois appellations disent l'étonnement de

Vincent et, en se levant, oubliant de répondre au bonjour, il demande :

– Vous êtes venue, vous m’avez trouvé, vous avez vu Zéphir ?

– Je n’ai vu personne et personne ne m’a vue. Je suis entrée chez vous sans passer par la porte. J’ai un chemin à moi par lequel je suis arrivée et je m’en irai de même.

Vincent regarde le ciel et se demande par où la princesse a pu venir.

– Ne cherchez pas de ce côté, les avions s’entendent et vous n’avez aucun terrain propice pour l’atterrissage. Je suis venue par un autre chemin.

– Par la mer, vous avez trouvé le sentier des rochers ?

– Non, je ne suis pas venue par la mer, mon bateau est en cale sèche pour réparations.

– C’est cela qui vous a fait abandonner vos promenades du matin ?

– Oui, et puis je préparais ma surprise.

– Quelle surprise ?

– Celle de mon arrivée mystérieuse ! Maintenant, je pourrai venir vous voir chaque jour sans être obligée de descendre puis de remonter. Trois kilomètres nous séparaient l'un de l'autre, bien que les domaines soient voisins, j'ai supprimé ces trois kilomètres.

– Je ne comprends pas, dit Vincent ahuri ; entrez dans ma tente, asseyez-vous, et expliquez-vous, cela me paraît bien nécessaire.

– Je m'assieds et je vous explique. Elle est très gentille, votre tente ; vous y travaillez tous les jours, m'a dit Zéphir.

– Comment, vous connaissez Zéphir !

– Mais oui, nous nous voyons souvent.

– Ce n'est pas possible ! s'écrie Vincent stupéfait.

– Mais si, c'est possible, seulement j'avais demandé à Zéphir de ne pas vous parler de nos rencontres.

– Pourquoi ?

– À cause de la surprise ; je voulais que vous soyez ahuri, stupéfait, j’ai réussi.

– Ah ! oui, vous avez réussi ; maintenant, il faut tout m’expliquer.

– C’est très simple. Nous sommes des amis, le traité a été signé l’autre matin, la poignée de main a remplacé la signature, et la mer bleue, si belle ce jour-là, était le parchemin sur lequel nous avons écrit le traité, nous sommes d’accord ?

– Entièrement.

– Eh bien ! quand on est amis, il faut se voir souvent, très souvent, tous les jours.

– Oui, répond Vincent avec conviction, il faut se voir ; toute la semaine j’ai cherché sur la mer votre bateau blanc.

– Il ne pouvait venir, puisqu’il est malade.

– Je l’ignorais, et j’ai pensé que peut-être vous ne vouliez plus qu’on soit amis.

– Ceci est un jugement téméraire, dirait M. le curé ; je ne suis pas une capricieuse, quand j’ai un ami je le garde envers et contre tous. Notre amitié ne sera pas une amitié facile, ma grand-

mère et votre grand-père sont ennemis, mais nous pourrons nous voir sans qu'ils le sachent.

– Ah ! dit Vincent inquiet, est-ce que cela sera bien ? Et devrai-je cacher à grand-père et à Zéphir vos visites ?

– Zéphir, inutile, il sera du complot ; mais, votre grand-père, c'est absolument nécessaire.

– Le complot, répète Vincent, en regardant avec des yeux effrayés la petite princesse, mais de quel complot s'agit-il ?

– De celui qui réconciliera deux ennemis ; est-ce que vous ne trouvez pas que cette réconciliation est nécessaire ?

– Naturellement ; mais nous allons quitter la maison du Roc, alors la réconciliation n'a plus la même importance. Mimosa, je ne vous verrai plus car grand-père, m'a dit Zéphir, veut s'en aller loin, très loin d'ici, là où il ne pourra plus voir la Méditerranée, sa maison, son domaine. Ça ne fait beaucoup de chagrin.

– Vous ne partirez pas, Vincent, je vous le promets. Le complot doit, aussi, servir à cela,

mais il faudrait que je connaisse les raisons de votre départ et Zéphir, tout comme vous, m'a dit : « C'est le secret du commandant. » Il faut me confier ce secret.

– Impossible, Mimosa, grand-père serait mécontent, et il a tant de peine que je ne veux pas lui en faire davantage.

– C'est bien, je tâcherai de connaître par une autre personne ce fameux secret qui vous oblige au départ ; n'en parlons plus, ça nous rend tristes, et aujourd'hui on doit être gais. Venez avec moi, je vais vous montrer le chemin qui mène au domaine des Lis et que vous prendrez, j'espère, très souvent.

Curieux de voir ce chemin, Vincent suit la petite princesse qui sort de la tente ; en passant devant la roseraie, Mimosa s'écrie :

– Ah ! que je suis contente de voir ici des roses ! Ma mauvaise action, car c'était une mauvaise action, M. le curé a raison, s'efface tous les jours. Vous n'avez pas de rancune, Vincent ?

– Vous avez si bien remplacé les roses que ma rancune n’a pas duré longtemps et puis vous vous accusez avec tant de courage que j’ai admiré votre courage.

– Vous croyiez sans doute que les filles étaient incapables d’en avoir ?

– Non, mais je ne connais pas les filles, je vais rarement au village et, jusqu’à ce que je vous aie rencontrée, ayez beaucoup d’amis.

– Pour moi c’était la même chose, Gramiche ne reçoit que de vieilles dames qui n’amènent jamais leurs petits enfants. Vous êtes mon premier ami.

– J’en suis bien content, je n’aimerais pas que vous ayez beaucoup d’amis.

– Je pense comme vous, un seul me suffit, mais ce seul il faut le voir souvent. Nous prenons le sentier qui mène à la mer.

– Je savais bien, s’écrie Vincent triomphant, que vous étiez venue par la mer.

– Vous ne savez rien du tout, attendez que nous soyons arrivés près du gros rocher, là vous

comprendrez.

Devant une masse rocheuse à deux cornes qui la fait appeler : le taureau rouge, Mimosa s'arrête et, rieuse, explique :

– Voici le chemin par lequel je suis venue.

– Vous vous moquez de moi ?

– Non, pas du tout ; faites le tour de ce rocher, que voyez-vous ?

– Des marches creusées à même le roc, des marches que je ne connaissais pas.

– Nous les avons découvertes sous la terre. Prenez ces marches et descendez, vous m'attendrez au bas de l'escalier.

Vincent obéit, son étonnement est grand, mais il est un peu vexé, la petite princesse a pu découvrir dans le domaine du Roc un escalier qu'il ignorait.

– Je suis en bas et je vous attends ! crie-t-il ; il y a devant moi un souterrain, c'est par là que vous êtes venue !

– Vous avez deviné. Ce souterrain, un peu

sombre, j'ai une lampe électrique, – débouche dans un buisson de magnolias qui cache son entrée. À la maison du Roc, c'est le rocher qui défend notre souterrain ; chez ma grand-mère, ce sont des arbustes.

Mimosa rejoint Vincent et marche près de lui, la lampe éclaire le chemin sous terre et Vincent se rend compte qu'il a été bien fait. Des rondins, des planches, retiennent la terre, les éboulements ne sont pas à craindre.

– C'est vous qui avez fait ce chemin ? demande le jeune garçon émerveillé.

– J'ai aidé le jardinier, mais c'est lui qui m'a montré comment on faisait un souterrain solide. Il l'a terminé hier, il était temps car il a quitté le domaine ce matin pour s'engager dans la marine ; il va faire de grands voyages et ne sera plus jardinier. Il aime mieux être marin comme son père. Il n'était chez nous qu'en attendant ses dix-huit ans, sa mère ne voulait pas qu'il partit avant.

– Eh bien ! reprend Vincent, il savait travailler la terre, ce jardinier-marin ; et ce joli sable, vous l'avez pris à la plage ?

– Oui ; tous les deux, dans des sacs, nous l’avons remonté. Nous n’avons rien demandé au chef jardinier car je ne voulais pas qu’on connût le travail que je faisais faire.

– Travail réussi. Ah ! le souterrain s’éclaire, nous sommes arrivés.

Une pente douce où les galets ronds retiennent la terre conduit les enfants dans le buisson de magnolias, un buisson épais, superbe cachette.

– Nous ne risquons pas d’être vus ! s’écrie Vincent.

– Mais nous allons sortir, je veux vous montrer le parc.

– Que dira votre grand-mère si elle m’aperçoit ?

– Gramiche est dans les champs jusqu’à 6 heures, Mademoiselle au village, c’est son jour de congé, et le personnel, occupé à des travaux d’intérieur, ne se soucie jamais de ce que je fais. Souvent je ramène du village le garçon qui m’aide à porter ce que j’ai acheté. N’ayez aucune crainte ; pour que notre complot réussisse, il faut

être prudent, et je saurai l'être.

Les enfants sortent du buisson et Vincent aperçoit les jardins fleuris et le palais blanc que le soleil dore.

– C'est beau, dit-il. Zéphir m'a dit que M^{me} Surlepont avait une immense volière, est-ce que je pourrai la voir, est-ce prudent ?

– Oui, je vous affirme que le palais est celui de la Belle au bois dormant, mais la belle en est absente, venez.

Et Mimosa prenant la main de Vincent l'entraîne en courant. Ils entrent par la serre où les veuves, comme d'habitude, explique Mimosa, se disputent, et quand ces dames se disputent elles cherchent toujours à s'arracher quelques-unes de ces magnifiques plumes ornant leur queue et dont M^{me} Surlepont est si fière.

La tête levée vers les camélias, Vincent admire les veuves. Il n'a jamais vu ces oiseaux des Îles et ne les connaissait que par les histoires de Zéphir, dont le grand-père était oiseleur à la Martinique. La volière où des centaines de

colibris, aussi jolis les uns que les autres, volent de tous côtés, le ravit. Le domaine des perruches, le petit hôpital, que de choses à admirer ! Il oublie la prudence, le complot, le travail, et veut tout voir, mais Mimosa lui rappelle que l'heure passe et qu'il faut reprendre le souterrain. Sur le chemin du retour, les enfants rencontrent Pouf, le caniche blanc de Mimosa, invité immédiatement à venir à la maison du Roc, puis les deux amis décident qu'ils vont aller chercher Zéphir et lui montrer la surprise, une si belle surprise.

Vincent se trouve comblé : voir Mimosa tous les jours, c'est une chose qu'il n'osait espérer. Il est si content, qu'il oublie la grande menace, le départ qui lui semblait tout à l'heure si proche : Mimosa n'a-t-elle pas dit que le complot pouvait tout arranger et qu'il ne partirait pas ?

Arrivés au Roc, ils se dirigent, suivis de Pouf, vers la cuisine, domaine de Zéphir ; ils y trouvent le mulâtre, tout étonné de les voir arriver ensemble.

– Que se passe-t-il ?

– On vient te chercher, Zéphir, pour te montrer

la surprise ! s'écrie Vincent.

– Elle est arrivée, dis-moi ce que c'est, petit.

– Non, il faut que tu voies.

– Et le goûter, qui le fera ? Celui de mon commandant est porté et je vous prépare le vôtre, si mademoiselle la princesse veut bien accepter de goûter chez Zéphir ? J'ai des crêpes de maïs avec confitures de goyaves, des bananes fourrées et un jus d'ananas que je vais ouvrir ; c'est notre Champagne à nous, mademoiselle la princesse.

Ravie, Mimosa accepte et admire la cuisine de Zéphir qui ne ressemble à aucune autre. De vieux cuivres bien astiqués, de jolies porcelaines, venant de tous les coins du monde, ornent les murs, et au-dessus de la porte une magnifique défense d'éléphant.

– Zéphir, demande la petite princesse, vous avez rapporté tout cela de vos voyages, vous avez chassé sans doute les grosses bêtes ?

À Pouf, Zéphir offre une chaise, il y a donc trois convives qui s'apprêtent à faire honneur à son goûter des Îles. Mimosa est enchantée et n'a

jamais mangé d'aussi bonnes choses ; elle demande à Zéphir de lui parler de son pays.

– Mon pays, mademoiselle la princesse, c'est pour moi ce qu'il y a de plus beau au monde et je ne le reverrai sans doute jamais car je ne pense pas que mon commandant le choisisse quand nous allons quitter la maison du Roc.

– Vous ne vous en irez pas ! s'écrie Mimosa.

– Hélas ! j'ai bien peur que ce malheur arrive. Le commandant m'a dit ce matin : « Zéphir, il faudra que tu commences à faire les bagages. » J'ai l'habitude d'obéir à mon commandant.

– Eh bien ! faites les bagages, Vincent et moi nous les déferons quand tout sera arrangé.

– Alors mademoiselle la princesse, faut vous presser de tout arranger car, le jour où le commandant aura décidé de mettre les voiles, faudra embarquer.

– Vous devez partir en bateau.

– Jusqu'à présent rien n'est prévu mais, pour des marins, partir, c'est mettre les voiles, que ce soit par mer ou par terre cela n'a pas

d'importance.

– Vous ne mettrez pas les voiles, je vous le promets ; s'il faut lutter avec Gramiche, je lutterai.

– Et avec le commandant, lutterez-vous ?

– Mais oui ; j'ai un ami, je veux le garder et je le garderai.

– Sauf votre respect, reprend Zéphir, vous devez, mademoiselle la princesse, dire très souvent « je veux ».

– C'est exact.

– Et cela vous réussit ?

– Gramiche défend qu'on me contrarie ; mais, ajoute-t-elle en riant, je n'en abuse pas. Venez voir la surprise, vous me raconterez des histoires de votre pays un autre jour ; ce soir j'ai ma leçon de musique et, à cette leçon-là, je ne suis jamais en retard.

Mimosa et Vincent entraînent Zéphir, Pouf suit derrière. L'escalier, le souterrain, la sortie dans le bosquet de magnolias, tout émerveille Zéphir. Les deux amis pourront se voir

fréquemment et il en est bien content pour sa colombe rose qui n'avait pas de camarade. Et puis Zéphir a confiance, il lui semble que la venue à la maison du Roc de la petite princesse apportera du bonheur et que, peut-être, grâce à elle, les choses s'arrangeront. Les bagages, ce vilain mot qui lui fait si peur, il ose espérer que le commandant ne le prononcera plus.

Pendant le retour, Vincent et Mimosa chantent et dansent tant ils sont contents. Pouf aboie, et Zéphir, cet énorme poids de cent kilos, saute aussi haut qu'il peut afin de voir si sa tête touchera le plafond de terre. Ce sont trois enfants qui inaugurent ce souterrain reliant deux domaines appartenant à des propriétaires qui ne se doutent pas qu'une conspiration se prépare pour les amener à signer un traité de paix.

Au bas de l'escalier, les amis se séparent, la petite princesse dit :

– À demain, à tous les jours, merci pour le délicieux goûter.

Et Vincent et Zéphir répondent avec enthousiasme :

– À demain, à tous les jours.

*

Après sa leçon de musique, la petite princesse a été faire une courte visite à M. le curé car elle voulait apprendre le secret du commandant, ce secret que tout le monde, a dit le prêtre, connaît à Villeroze. Situation difficile, dettes faites pour rendre service à plus malheureux que lui, vente obligatoire.

Ces révélations ont décidé la petite princesse, elle parlera ce soir à sa grand-mère de ce voisin détesté et qu'elle appelle l'ennemi. Mimosa s'est renseignée : les colibris vont bien, quatre petites perruches sont nées, les veuves ont été raisonnables, M^{me} Surlepont doit être satisfaite de ses pensionnaires. C'est un jour excellent pour lui demander une faveur qu'elle accordera difficilement, Mimosa s'en doute, mais qu'elle accordera. M^{me} Surlepont aime beaucoup sa petite-fille et ne lui refuse jamais rien, et Mimosa

lui rend son affection.

Quel moment choisira Mimosa pour parler ? Doit-elle aller chez les colibris, interrompre la leçon de musique, ou vaut-il mieux attendre après le dîner ? Quand il fait beau, et le temps aujourd'hui est magnifique, M^{me} Surlepont aime à se promener le soir dans le jardin avec sa petite-fille. Elle s'appuie sur elle, et cette rude travailleuse, si dure pour elle-même et pour ceux qu'elle commande, – elle hait la paresse, – parle, à cette heure-là, comme une tendre maman à une enfant qu'elle chérit. Mimosa choisira cette heure.

Le dîner réunit la grand-mère et la petite-fille, Mademoiselle va toujours prendre les repas avec ses parents. De très bonne humeur, M^{me} Surlepont parle de nouveaux œillets éclos ce matin et qui sont d'un coloris magnifique, les pêches seront abondantes et la récolte du jasmin est excellente. Tout marche bien sur le domaine, on travaille, et les ouvriers ont enfin compris que tout salaire exigeait de la peine. Mimosa aime les champs fleuris, les vergers, et peut en parler avec sa

grand-mère.

Le repas achevé, après un court repos sur la terrasse, M^{me} Surlepont décide qu'elles vont faire une promenade, la nuit est belle, il faut en profiter. Le cœur de Mimosa se met à battre ; elle qui ne craint ni les gens ni les choses, elle qui ose tout, se sent effrayée, pourquoi ? Est-ce parce qu'elle va s'occuper d'un autre, de celui qu'elle appelle son ami et qui lui a révélé la douceur de l'amitié ? Mimosa a peur, peur de lui faire du mal alors qu'elle voudrait ne lui faire que du bien.

Les voici toutes les deux dans le parc ; la brise de la mer est parfumée par le jasmin, les œillets et les roses ; le ciel est plein d'étoiles, si lumineux qu'il semble éclairer la terre, et le bruit que font les petites vagues en battant les rochers semblent accompagner une chanson qui vient de très loin, de la montagne.

M^{me} Surlepont a pris l'allée qui longe le domaine du Roc, et voici qu'elle dit :

– Il paraît que mon ennemi est à bout de souffle et qu'à la fin du mois son domaine sera mis en vente, vente par autorité de justice. J'ai

appris cette bonne nouvelle ce matin.

Et, toute heureuse que M^{me} Surlepont engage elle-même la conversation, Mimosa répond :

– Comment ce voisin, Gramiche, est-il devenu votre ennemi ?

– Tu le sais bien ; je lui ai offert un très gros prix de son domaine et il a toujours refusé de me le vendre.

– Il l’aime, sans doute.

– Probablement, mais moi je l’aime aussi, je le veux et je l’aurai. Dans quelques semaines, la maison du Roc et ses cinquante hectares m’appartiendront. Ce jour-là, Mimosa, ce sera un jour de victoire, nous le fêterons ensemble. Je t’offrirai une petite voiture et un poney ravissant, on m’a présenté les deux ce matin et je te les donnerai bientôt.

Un poney et une petite voiture, quel beau cadeau ! Est-ce qu’il va faire oublier à Mimosa le chagrin de Vincent ? Son cœur apprend seulement l’amitié, jusque-là elle vivait très égoïstement, un peu comme une jeune bête

inconsciente, soucieuse seulement de son plaisir. Sa première communion, le catéchisme, cet Évangile qu'elle aime, ont mis en elle tant d'idées nouvelles que la rencontre de Vincent lui semble voulue par Celui qui veille sur nous et dirige notre vie. Ce soir, dans ce grand jardin parfumé et silencieux, le ciel et ses étoiles vous rappellent, comme si vous étiez dans une église, les vertus qu'il faut pratiquer pour être un jour l'hôte de ce ciel. Jésus nous a laissé bien des promesses, mais avant de nous quitter Il a donné des ordres : « Aimez-vous les uns les autres. » Il faut donc que Gramiche et le commandant se réconcilient. C'est une mission imposée à Mimosa, une mission que toutes les étoiles lui rappellent.

– Gramiche, dit-elle d'une voix douce, il ne faut pas troubler la paix ; j'aimerais beaucoup la petite voiture et le poney, mais j'ai autre chose à vous demander.

– Demande, tu sais bien que je suis indulgente pour tes caprices. Je n'ai plus que toi, Mimosa, car ton père semble fixé définitivement en

Océanie où il a rencontré, me dit sa dernière lettre, les plus beaux poissons du monde, et j'ai bien peur qu'il ne quitte plus ses poissons s'ils ne peuvent supporter un long voyage. Il me reprochait mes oiseaux, ceux-là ne m'ont jamais empêchée de m'occuper de ma famille, tandis que lui semble se désintéresser de la sienne. Heureusement, Mimosa, que tu reprendras le domaine des Lis, tu le défendras et tu empêcheras qu'on le morcelle pour en faire d'immenses aquariums. Ton père voudrait ramener ici tous les poissons de l'océan Indien et en tenter l'élevage, une folie, car ces poissons ne pourraient vivre en France. Allons, dis-moi ce que tu désires, c'est accordé d'avance.

– Gramiche, reprend Mimosa, – elle s'arrête, hésite et ne trouve pas les mots qu'elle voudrait dire, – Gramiche, je voudrais, j'aimerais... si vous vouliez...

– Que se passe-t-il, ma chérie ? On dirait que tu es intimidée, toi, ma petite princesse, tu n'oses pas me demander quelque chose. C'est donc si extraordinaire ? Une de ces fantaisies originales,

comme on en a dans la famille. Ne crains rien, je te le répète, j'accepterai ce nouveau caprice, c'est promis.

Mimosa se rapproche de M^{me} Surlepont, ses mains s'agrippent à son bras et, d'une voix décidée, elle dit :

– Gramiche, je voudrais que le commandant ne soit plus votre ennemi.

– C'est cela qui te trouble ! s'écrie en riant M^{me} Surlepont ; tranquillise-toi, dès que j'aurai son domaine je l'appellerai mon ami, si cela peut te faire plaisir et rassurer ta conscience inquiète.

– Gramiche, je voudrais aussi que vous lui laissiez son domaine.

M^{me} Surlepont s'arrête de marcher et, d'une voix dure, si différente, s'écrie :

– Qu'est-ce que tu dis, qui te fais parler ainsi ? M. le curé, sans doute, M. le curé, l'ami du commandant et qui cherche, m'a-t-on affirmé, toutes les combinaisons pour faire ajourner la mise en vente du domaine. Est-ce que M. le curé veut devenir aussi mon ennemi ? Ces deux

compères ne me connaissent pas ; quand je veux quelque chose, et tu entends, Mimosa, je veux ce domaine, je n'hésite pas à faire ce qu'il faut faire ; je briserai commandant et curé. Mon père, dont j'ai le caractère, voulait acheter un bateau qui lui plaisait et, comme on le lui a refusé, il l'a abordé en pleine mer, le coulant en quelques minutes. Voilà comme nous sommes dans la famille, il faut éviter de nous contrarier. Maintenant, ne parlons plus du Roc et de ses habitants. J'achète le domaine, qui sera mis en vente par autorité de justice à la fin du mois, et personne, je suis tranquille, ne me l'enlèvera. Le notaire a mes ordres et ma fortune me permet de l'acheter au prix fort ; voilà, c'est compris, je pense ?

Les mains de Mimosa ont quitté le bras de M^{me} Surlepont et la petite princesse a senti que son cœur lui faisait mal, très mal. Gramiche, si tendre avec elle, peut se montrer si cruelle. Elle lui a dit souvent : « Je suis une sauvage, paisible quand on ne m'attaque pas, mais féroce si l'on me contrarie. » Mimosa l'a contrariée, elle s'est révélée féroce, et la cause des habitants du Roc

est perdue. Mimosa va-t-elle accepter cela et ne pas oser discuter ? Maintenant sa grand-mère l'effraie, mais Mimosa est courageuse, c'est une qualité que Vincent lui a reconnue et dont elle est très fière.

M^{me} Surlepont s'est remise à marcher, mais la promenade lui semble moins agréable ; pourtant l'air est toujours aussi parfumé, le ciel plein d'étoiles, et les vagues continuent à accompagner une lointaine chanson. Pourquoi donc M^{me} Surlepont ne jouit-elle plus de ces trésors de la terre, trésors donnés aux hommes par le Maître tout-puissant ?

C'est que M^{me} Surlepont et sa petite-fille ne sont plus seules dans la grande allée du parc bordée par les massifs en fleurs, d'autres personnes sont venues se joindre à elles, les accompagnent et ne les quitteront plus. La rancune, l'envie, la méchanceté, – il faut leur donner des noms, – les entourent ; ce sont elles qui inspirent M^{me} Surlepont, ce sont elles qui la rendent ce qu'elle est, ce sont elles qui lui ont fait dire de vilaines paroles. Mimosa ne va pas lutter

avec sa grand-mère mais avec ces ennemis invisibles qui se sont emparés du cœur de M^{me} Surlepont.

– Gramiche, dites-moi, je vous en prie, pourquoi vous désirez tant ces cinquante hectares ? Votre domaine est si important, ce petit morceau de terre, pour vous, c'est bien peu... Pour me faire plaisir, laissez-le au commandant.

– Mimosa, je t'avais dit que je ne voulais plus entendre parler de cette histoire. Tu veux des explications, je vais te les donner. Le domaine du Roc a la plus belle vue de la côte ; de sa terrasse on voit tout le golfe, les îles, et, sur le rocher où ce commandant a installé son cabinet de travail, le panorama est magnifique. Il voit chaque soir les plus beaux couchers de soleil et nous, nous n'en voyons qu'une partie. De plus, ces cinquante hectares sont enclavés dans mes terres, je me heurte partout à des haies qui lui appartiennent et que je n'ai pas le droit de franchir, je veux pouvoir abattre toutes ces haies. Enfin, ces terres sont mal cultivées, le propriétaire actuel n'y

connait rien et ne fait pas la chasse aux bêtes nuisibles qui vivent chez lui en pleine liberté et viennent abîmer mes plantations. Le commandant n'ayant que des dettes, – c'est sans doute un mauvais administrateur, – est obligé de les payer. Il ne peut les payer qu'en vendant son domaine ; si je n'étais pas acheteur, un autre le serait et continuerait à m'ennuyer. Je n'admets pas qu'on m'ennuie ; tu sais tout maintenant et je pense que tu comprends.

– Gramiche, reprend Mimosa, ne pourriez-vous trouver un moyen d'aider le commandant à payer ses dettes ?

Cette fois, M^{me} Surlepont s'emporte :

– Tu deviens folle, complètement folle. On est toujours originale dans la famille, mais tu dépasses les limites. Peux-tu t'imaginer que je vais conseiller un homme dont je désire le départ et lui apprendre à gérer son domaine afin qu'il rapporte ?

– Oui, répond Mimosa, je voudrais que vous fassiez cela, ce serait bien, ce serait beau, et j'aimerais tant à être fière de ma grand-mère !

– Folle, folle, folle ! Voilà le nom que tu mérites. Mais ta grand-mère, ma petite-fille, n'a jamais été un prix de vertu ni de bonté, elle n'a pas l'âme d'un saint Vincent de Paul et ne partagera jamais son domaine. Et puis, petite entêtée, comprends donc que si je tiens tant à cette maison du Roc c'est pour toi. Dans six ou huit ans tu te marieras, il te faut un gîte, les jeunes ne doivent pas habiter avec les vieux. Je rêve de t'installer dans cette maison que j'aurai fait remettre à neuf et où tu vivras avec ton mari et tes enfants. Je t'aurai près de moi, je ne te gênerai pas et j'aurai tout de même la joie de t'avoir au Roc, à la place de ceux qui, depuis des années se moquent de la folle et de ses perruches. Ah ! je sais comment le nègre, le gamin et le commandant m'appellent, ils ne m'ont jamais respectée et je m'étonne qu'ils trouvent en toi un défenseur. Laisse-les partir et n'en parlons plus.

– Gramiche, je voudrais vous dire encore quelque chose, écoutez-moi. Ce soir, je ne pense plus comme les autres soirs, il me semble que le Ciel me donne des ordres. Je crois être dans une grande cathédrale, plus belle que celles

construites par les hommes, et, dans cette cathédrale pleine d'encens et où les orgues de la mer accompagnent les prières, j'ai le droit de prier à haute voix afin que Celui qui nous écoute m'entende et m'exauce. « Je vous demande, mon Dieu, que Gramiche n'ait plus jamais d'ennemis ; je vous demande qu'elle pardonne à ceux qui l'ont appelée la folle ; je vous demande que cette maison du Roc ne devienne jamais la mienne, j'y serais malheureuse puisque j'en aurais chassé les propriétaires. Mon Dieu, je vous promets de me souvenir toujours de ce que vous nous avez enseigné : « Aimez-vous les uns les autres. » Je vous promets d'essayer de devenir une bonne petite fille qui pensera à autre chose qu'à son plaisir. » Voilà, Gramiche, ma prière est faite ; ne vous fâchez pas, ne me dites plus de ces vilains mots que vous ne m'avez jamais fait entendre. Vous vous souviendrez, n'est-ce pas, de la prière de Mimosa, et, un jour, je l'espère, j'en suis presque sûre, vous aiderez le Bon Dieu à m'exaucer car je ne voudrais pas que le commandant, le gamin et le nègre soient obligés de s'en aller loin, très loin de leur maison parce

que personne ne leur a porté secours. Gramiche, laissez-moi vous embrasser, et je m'en vais.

– Va-t'en, Mimosa, s'écrie M^{me} Surlepont, tu m'as exaspérée. Tu es aussi entêtée que ton père et que moi, ce n'est pas peu dire ; mais ne t' imagine pas surtout que je céderai, tu es une enfant qui doit avant tout apprendre à obéir. J'ai eu la faiblesse de te laisser toute liberté, et tu en as profité pour avoir des idées qui ne sont pas les miennes. Il faudra en changer si tu veux que nous continuions à vivre ensemble en bonne harmonie sans cela je t'enverrai à Paris, à ta tante chez laquelle tu te sens en cage. Une cage te ferait du reste du bien et tu y oublierais cette fantaisie qui te fait devenir l'avocat de gens que tu ne connais pas. M. le curé t'a sermonnée, et tu répètes son sermon. Cela ne me plaît pas, non, pas du tout, et je te préviens que je ferai cesser très rapidement toutes ces histoires. Va-t'en.

– Vous ne voulez pas m'embrasser ? demande Mimosa.

– Non ; tu as abîmé une belle soirée, je ne te le pardonne pas.

Et Mimosa ose dire en s'en allant :

– Bonsoir, Gramiche, je vous aime bien, vous n'oubliez pas ma prière.

M^{me} Surlepont a un geste d'impatience et, si la petite princesse était encore près d'elle, peut-être que ce geste fût devenu une gifle ; mais Mimosa a quitté sa grand-mère. Elle a repris seule la grande allée fleurie et passe près des cactus derrière lesquels ont été posés les fils de fer barbelés. Elle est triste, très triste, elle a lutté pour son ami Vincent mais elle n'a pas gagné. À la fin du mois le domaine sera mis en vente ; il y a encore quinze jours, dernier délai. Vente par autorité de justice, a dit M^{me} Surlepont, et ces mots imposants font peur, Mimosa sait ce qu'ils veulent dire : on vend, parce que le commandant n'a pu payer ce qu'il devait. Il a des dettes, a dit M. le curé, dettes faites pour rendre service à plus malheureux que lui.

Pauvre Vincent, comme il aura du chagrin de quitter sa roseraie, ce n'est pas possible que Dieu veuille ce départ alors qu'il a voulu que Mimosa et Vincent se connaissent.

Dans sa chambre la petite princesse retrouve Pouf qui l'attend, elle lui parle de son grand chagrin, puis, sa toilette faite, à genoux, devant la fenêtre ouverte, en regardant le ciel lumineux qui, ce soir, lui a dit tant de choses, elle prie pour que le cœur de sa grand-mère ne soit plus accaparé par les méchantes dames : rancune, envie, colère, qui lui font dire des paroles si pénibles à entendre. La cause de Vincent, la cause de son ami, est recommandée à Dieu. Mimosa s'endort paisiblement, sa prière fervente lui a donné ce que donnent toutes les prières : l'espérance.

*

Le lendemain de cette soirée où pour la première fois la grand-mère et la petite-fille n'ont pas été d'accord, M^{me} Surlepont revient à midi de ses champs de jasmins qu'elle a été inspecter. Elle est vêtue de blanc, un grand chapeau de paille l'abrite du soleil et elle s'appuie sur une haute canne avec laquelle elle détruit les herbes folles ou les limaces nuisibles.

En arrivant dans le parc, elle rencontre l'institutrice de Mimosa qui, chapeau de travers et visage congestionné, a l'aspect d'une personne bouleversée. La petite princesse a sans doute fait quelque sottise plus difficile à accepter que les autres et l'institutrice attend M^{me} Surlepont pour la prévenir. Mimosa décidément est en pleine révolte et cela amuse M^{me} Surlepont, elle aussi a été une petite fille insupportable et Mimosa lui ressemble.

À l'institutrice venue en courant au-devant d'elle, elle demande :

– Que se passe-t-il ? Je devine que la petite princesse, ce démon, vous a contrariée.

– Non, madame, réussit à dire l'institutrice haletante, non, ce n'est pas cela.

– Alors, pourquoi êtes-vous dans cet état ? Vous avez l'air d'avoir couru toute la matinée.

– En effet, madame, j'ai couru, j'ai cherché la princesse...

– Comment, vous avez cherché la princesse ! qu'est-ce que cela veut dire ? Retrouvez votre

calme, expliquez-vous. J'aime, mademoiselle, les explications claires.

La pauvre institutrice réussit à dire d'une voix tremblante :

– Madame, comme chaque jour, j'étais à 9 heures dans la salle d'études, la princesse n'était pas là ; comme elle est parfois en retard, je ne me suis pas inquiétée ; mais, à 10 heures, j'ai trouvé qu'il fallait savoir ce que Mimosa avait fait ce matin. J'ai appris qu'elle s'en était allée à cheval, de très bonne heure, et qu'on l'avait vue prendre le chemin du village. Je suis descendue au village, personne ne se rappelait avoir rencontré mon élève. J'ai été chez M. le curé, à l'église, et je n'ai eu aucun renseignement. Je suis revenue ici, espérant que Mimosa était rentrée, personne. J'allais vous prévenir de cette absence quand je vous ai rencontrée.

– Ah ! répond M^{me} Surlepont, trois heures de retard, c'est beaucoup, il est évident qu'il faut penser à un accident. Ventôse est-il rentré ?

– J'ai songé, moi aussi, à une chute. L'écurie est vide, le cheval n'a pas rejoint, il est donc resté

avec sa maîtresse.

– Bien, vous avez déjà fait quelques constatations intéressantes. Venez avec moi, je vais réfléchir et agir.

Au moment où M^{me} Surlepont et l’institutrice pénètrent dans le palais, un domestique prévient que les jus de fruits sont prêts et que M^{lle} Clara a fait dire que deux perruches viennent de naître.

– Portez les jus de fruits à M^{lle} Clara, qu’elle distribue le tout, je n’irai pas ce matin à la volière.

Très étonné, le domestique va transmettre l’ordre ; M^{me} Surlepont se dirige vers son cabinet de travail où elle fait chaque jour les comptes du domaine, étant son propre comptable.

En s’asseyant devant son bureau surchargé de dossiers et où quelques oiseaux empaillés sont sur des perchoirs, elle dit à l’institutrice :

– Avez-vous été dans la chambre de la princesse ? elle a peut-être laissé quelques lignes expliquant son retard. En ce moment, Mimosa a d’étranges idées, mais notre famille est si

originale qu'il faut toujours craindre qu'un de ses membres ne fasse une de ces originalités qui sont des bêtises.

– J'ai été dans la chambre de la princesse, rien d'anormal. La femme de chambre m'a appris que Mimosa avait mis son costume habituel.

– A-t-elle pris de l'argent, a-t-on trouvé son portemonnaie ?

– Oui, il était sur la table, bien en vue. La princesse ne l'emporte jamais, m'a dit la femme de chambre, quand elle monte à cheval, en ayant déjà perdu plusieurs.

– Bien ; vous avez déjà pensé à beaucoup de choses, mademoiselle, mais ces choses ne vous ont pas fait retrouver votre élève. De quel côté la chercher, c'est extrêmement difficile. Elle se promène souvent sur la corniche, longeant la mer ; mais cette corniche est très fréquentée s'il y avait eu accident il y a longtemps que nous serions prévenues. Il reste la montagne, mais la montagne a beaucoup de chemins dangereux, il faut près de nous un homme de la police qui dirigera les recherches.

Un homme de la police ! Ces mois paraissent effrayer Mademoiselle, elle s'écrie :

– On pourrait peut-être attendre, Mimosa s'est sans doute attardée, elle va rentrer pour déjeuner. Elle ne comprend pas encore l'importance des études, mais elle ne voudra pas vous inquiéter, madame, j'en suis certaine.

– J'en suis aussi sûre que vous, mademoiselle, c'est pour cela que l'absence de Mimosa m'étonne et m'inquiète. Prenez le téléphone, demandez le commissaire de police et je parlerai dès que vous aurez la communication.

La communication est rapidement obtenue et, prenant le récepteur, M^{me} Surlepont explique ce qu'elle veut. Il faut lui envoyer immédiatement deux agents pour diriger les recherches, sa petite-fille a disparu depuis ce matin, et elle ajoute :

– Des gens intelligents, capables de débrouiller en quelques heures une situation qui ne doit pas durer. Tous les frais à ma charge et une belle prime à celui qui l'aura retrouvée, mais qu'ils viennent rapidement, dans ces histoires il faut aller vite.

Le commissaire promet qu'il envoie deux de ses meilleurs agents ; l'auto étant devant la porte du commissariat, dans quelques instants ils arriveront au domaine des Lis.

M^{me} Surlepont et l'institutrice attendent et, comme M^{me} Surlepont ne veut pas montrer son inquiétude, elle se met à décacheter son courrier. Un quart d'heure après la communication téléphonique, deux inspecteurs de la Sûreté sont introduits dans le bureau. Très calme, M^{me} Surlepont parle.

– Asseyez-vous, messieurs, voici la raison de mon appel. Ma petite-fille, la princesse Mimosa, a été se promener à cheval ce matin, à 7 heures, promenade qui dure généralement une heure ; or, elle n'est pas rentrée et les recherches faites ne nous ont donné aucun renseignement. Il y a donc près de six heures que la princesse s'en est allée, chose extraordinaire et qui n'est pas dans ses habitudes. Maintenant que vous connaissez la situation, vous pouvez nous interroger et nous nous efforcerons, mademoiselle Jeanne, l'institutrice de la princesse, et moi, de répondre

clairement à vos questions.

Les deux hommes de la police sont très différents : un est grand et maigre, l'autre petit et gros, leurs yeux se cachent derrière des lunettes sombres. Le plus grand est celui qui dirige l'enquête, il demande :

– Quel âge a la princesse ?

– Douze ans, grande, forte ; voici sa photographie.

Les deux hommes regardent longuement le visage rieur, puis le petit demande :

– A-t-elle des amis ?

– Non ; à Cannes, elle rencontre parfois des enfants avec lesquels elle joue au tennis, mais ils ne viennent pas ici.

– Donc, elle n'a pas eu le désir d'aller les rejoindre et aucune partie n'a pu être arrangée entre eux ?

– Non, certainement, et puis la princesse est élevée librement et si elle avait eu une fantaisie ou un désir elle me l'aurait communiqué.

– Madame, reprend le grand inspecteur, nous allons vous poser une question indiscreète, mais il faut limiter nos recherches et, quand il s’agit d’une enfant, aller le plus vite possible.

– Je vous l’ai déjà dit, s’écrie M^{me} Surlepont, impatientée par ce préambule, posez votre question, j’y répondrai si cela me plaît.

Le grand inspecteur songe que cette grosse dame ne doit pas être commode tous les jours et que, pour ne pas la mécontenter, durant l’enquête, ce sera peu facile.

– Madame, reprend-il, voici ce qu’il faut que nous vous demandions : avez-vous des ennemis ?

Il est évident que cette question embarrasse M^{me} Surlepont ; tout bas, elle répète : « Des ennemis, ai-je des ennemis ? » Et voici que la maison du Roc, cette maison qui se dresse face à la mer, sur le rocher rouge, est devant elle. L’homme qui l’habite, le commandant, cet idiot, est, sans nul doute, son ennemi, mais... mais faut-il donner son nom aux hommes de la police ? Elle hésite, M^{me} Surlepont, elle qui n’hésite jamais, et, chose incompréhensible elle se souvient, elle

entend la prière que Mimosa a faite hier soir dans le jardin embaumé qu'elle appelait une cathédrale : « Je vous demande, mon Dieu, que Gramiche n'ait plus jamais d'ennemis ; je vous demande qu'elle pardonne à ceux qui l'ont appelée la folle ; je vous demande... » Que se passe-t-il ? Quelle influence extraordinaire subit M^{me} Surlepont ? Elle ne comprend pas. Elle se révolte, elle n'a pas l'habitude de recevoir des ordres, qui donc se permet de lui en donner ?

D'une voix dure, avec violence, M^{me} Surlepont s'écrie :

– Oui, monsieur, j'ai un ennemi.

Les deux hommes se réjouissent, c'est une bonne nouvelle qui leur permettra de débrouiller une situation difficile. Le petit s'empresse de demander d'une voix extraordinairement aiguë :

– Le nom de cet ennemi sera une indication précieuse.

Et, afin de ne pas avoir le temps de réfléchir et pour ne plus entendre la prière de Mimosa qui semble être dite à côté d'elle, M^{me} Surlepont

s'écrie :

– Le commandant Raniac, propriétaire du domaine du Roc, mon voisin ; vous pouvez voir d'ici sa maison, elle se dresse sur le rocher, elle me nargue.

Le grand inspecteur a sorti de sa poche un petit carnet et note ce que M^{me} Surlepont vient de dire ; à son tour, il interroge :

– Ce commandant avait-il des relations avec l'enfant disparue ?

– Non.

– Alors, il était pour elle un inconnu ?

– Sans nul doute, je crois qu'elle ne l'a jamais rencontré. Le commandant, s'il sort de son domaine, est à pied, – sa situation de fortune, très précaire, ne lui permet pas d'avoir une voiture, – et la princesse est toujours à cheval ou en auto.

Tout réjoui, le gros inspecteur demande :

– Vous avez dit, madame, des mots qui retiennent mon attention : situation de fortune très précaire, le commandant a donc besoin d'argent ?

– Sans nul doute.

– Alors il se pourrait qu’il cherchât à s’en procurer par n’importe quel moyen.

M^{me} Surlepont regarde attentivement ces deux hommes dont on ne peut apercevoir les yeux et ce qu’elle voit de leurs visages lui déplaît. Le grand, le maigre, a un long nez busqué, une bouche énorme garnie de larges dents effrayantes, ses gestes sont ceux d’un pantin dont on tire les ficelles ; l’autre a un visage aussi rond qu’une citrouille et sa peau est de couleur bizarre, rouge et jaune, les lèvres mêmes sont envahies par cette teinte qui le fait ressembler à un Indien. Il est évident que le nom de l’ennemi de M^{me} Surlepont leur a donné une idée, une piste, mais il ne faut pas qu’ils se trompent et que cette erreur leur fasse perdre un temps que M^{me} Surlepont juge précieux. L’absence de Mimosa, se prolongeant, l’inquiète plus qu’elle ne veut le montrer.

– Je ne crois pas, dit-elle d’une voix nette, que le commandant, mon ennemi, soit homme à se procurer de l’argent par n’importe quel moyen.

Maintenant la chose est dite et M^{me} Surlepont

s'étonne de l'avoir dite, mais la prière de Mimosa rôdait dans ce cabinet de travail et c'est à cause de cette prière qu'elle a prononcé ces paroles.

Les inspecteurs se lèvent et le plus grand reprend :

– Si vous voulez bien, madame, nous allons commencer immédiatement notre enquête. Nous allons voir la chambre de la princesse, l'écurie, le jardin, et vous aurez l'obligeance de nous indiquer le domaine du Roc et où commence et finit la mitoyenneté.

M^{me} Surlepont et Mademoiselle se lèvent afin de montrer aux inspecteurs ce qu'ils désirent voir. Au moment où ils sortent du cabinet de travail, Clara, l'infirmière des oiseaux, se trouve devant la porte.

– Madame, s'écrie-t-elle, il vient d'arriver un terrible accident.

Les inspecteurs s'arrêtent et se rapprochent, fort intéressés.

– Madame Victoire, continue-t-elle, Madame Adélaïde et Madame Royale se sont disputées,

battues, et Madame Adélaïde et Madame Victoire ont tué Madame Royale.

Un crime ! Pour les hommes de la police, la situation devient intéressante. Ils sont venus dans ce palais blanc à cause d'une disparition d'enfant, ils tombent en plein drame, cette enquête bien menée peut être profitable à leur avancement.

Le grand inspecteur dit à l'infirmière d'un ton de maître (la police, maintenant, peut commander) :

– Conduisez-nous sur le lieu du crime.

Furieuse, M^{me} Surlepont intervient :

– Ce sont les veuves, explique-t-elle, elles ne peuvent jamais s'entendre ; aujourd'hui, je n'ai pu leur porter leur dessert habituel, elles se sont vengées comme elles ont pu. Madame Royale était la plus douce de toutes les veuves ; gardez-la, Clara, je la ferai empailler. Messieurs, ajoutez-elle avec un sourire moqueur, le crime de deux oiseaux ne relève pas de la police. Mademoiselle va vous montrer la chambre de la princesse, l'écurie de son cheval, et vous pourrez, si vous le

désirez, inspecter le jardin, vous me retrouverez, inspection faite, dans mon bureau, mais allez vite, je vous en prie.

Vexés, les inspecteurs suivent l'institutrice, tout en pensant que cette maison est une drôle de maison. En inspectant, ils interrogeront Mademoiselle qui doit être moins méfiante que la propriétaire du domaine des Lis.

Avec Clara, M^{me} Surlepont s'en va dans la serre des veuves, où des glaïeuls de toutes couleurs sont en fleurs, voir Madame Royale. Les veuves survivantes sont haut perchées, elle ? jacassent, commentant sans nul doute l'événement.

Madame Royale gît sur le gravier, ses longues plumes couleur du feu se détachent brillantes et ce petit corps d'oiseau semble une fleur tombée de quelque arbuste. M^{me} Surlepont se penche, prend dans ses mains Madame Royale, la regarde avec affection et tristesse.

– Les oiseaux en colère, dit-elle, sont aussi cruels que les hommes ; elles lui ont crevé les yeux, pauvre petite Madame Royale, elle n'a pas

su se défendre. C'était la plus jolie de toutes les veuves, ses compagnes étaient jalouses parce qu'elles avaient deviné que je la préférais, et Mimosa l'aimait aussi. Madame Royale venait toujours se percher sur son épaule quand nous restions dans la serre. Non, petite Madame Royale, je ne t'enverrai pas chez le savant qui te mettrait des yeux de verre à la place de ceux que tes méchantes amies t'ont crevés, Clara va aller chercher un peu de salin blanc, on t'en enveloppera, et puis je vais te déposer dans la terre, au pied des camélias. Tu aimais les fleurs de ces arbustes, tu te perchais sur leurs branches et tu admirais les pétales blancs, roses, rouges. Un jour, tu en as bien doucement arraché quelques-uns et tu me les as apportés. Tu m'offrais le bouquet que tu pouvais m'offrir. J'ai bien compris que ton petit cœur d'oiseau donnait tout ce qu'il pouvait donner, et Mimosa et moi nous t'avons, à partir de ce soir-là, aimée plus que les autres. Petite Madame Royale, ta vie d'oiseau est terminée, des veuves viendront encore dans cette serre qui leur est réservée mais à aucune, je te le promets, je ne donnerai ton

nom. Tu resteras la seule, l'unique petite Madame Royale que Mimosa et moi nous avons préférée.

Clara apporte le satin blanc, M^{me} Surlepont en entoure l'oiseau, les longues plumes de si magnifiques couleurs apparaissent encore plus belles ; Clara creuse la terre au pied d'un grand camélia et Madame Royale va dormir pour toujours près de cet arbuste dont elle a tant aimé les fleurs.

Cela fait, M^{me} Surlepont se redresse, et sa voix si douce pour parler au petit oiseau mort devient menaçante car elle a aperçu Madame Victoire et Madame Adélaïde qui, perchées à côté l'une de l'autre, regardaient ce que faisait M^{me} Surlepont.

– Cruelles bêtes, veuves insupportables, vous avez des caractères odieux. Si j'avais le temps, je prendrais une cravache et je vous corrigerais. Mais je suis inquiète et Mimosa, ma petite-fille, passe avant vos méchancetés. Vous êtes satisfaites, vous avez tué la plus gentille d'entre vous et vos compagnes n'ont même pas essayé de la défendre. Pendant huit jours vous serez privées

de jus de fruits et mon violon ne chantera pas pour vous ; je m'en vais afin de ne plus vous voir.

M^{me} Surlepont retourne dans son cabinet de travail où elle va attendre les inspecteurs. Ne pouvant rester inactive, elle prend un gros livre de comptes et se met à vérifier les additions.

Le temps passe, M^{me} Surlepont se sent faible, elle n'a pas déjeuné ; elle se fait apporter quelques sandwiches et trouve que ces inspecteurs, si recommandés par le commissaire de police, sont bien lents. L'inspection de la chambre de Mimosa, la visite de l'écurie, le jardin, tout cela pouvait être fait en une demi-heure et voici longtemps qu'ils s'en sont allés avec Mademoiselle.

Que se passe-t-il, pourquoi l'institutrice ne revient-elle pas ? Si une découverte a été faite, pourquoi M^{me} Surlepont n'en est-elle pas avertie ? Aujourd'hui, personne n'a l'air de respecter son autorité, Madame Victoire et Madame Adélaïde ont été les premières rebelles.

Quitter son bureau, aller à la recherche des inspecteurs et de Mademoiselle serait hasardeux,

le jardin est grand, et puis ces hommes de la police ont des idées étranges, ils doivent regarder tout et s'attarder sur des détails peu intéressants.

Elle sonne et demande au valet de chambre qui répond à son appel s'il sait de quel côté se sont dirigés l'institutrice et les inspecteurs. Aucune réponse satisfaisante ne lui étant faite, elle ordonne qu'on fasse des recherches.

Maintenant, M^{me} Surlepont est inquiète, très inquiète. Elle abandonne le livre de comptes, elle ne sait plus ce qu'elle fait et s'approche de la fenêtre de son bureau donnant sur la terrasse face à la mer. Dans l'allée où hier soir elle s'est promenée avec Mimosa, elle aperçoit Mademoiselle qui revient en toute hâte, enfin !

M^{me} Surlepont ne sortira pas de son bureau pour aller au-devant de l'institutrice ; tout à coup elle a peur de ce qu'on va lui apprendre, car l'allure de Mademoiselle lui indique que quelque chose a été découvert. Elle ne veut pas penser que Mimosa peut avoir essayé de descendre à la mer par les rochers qui n'offrent aucun sentier praticable. Une fois, elle était toute petite, la

fillette a essayé de le faire et M^{me} Surlepont lui a appris qu'un faux pas, une glissade, l'aurait fait tomber de vingt mètres de haut et que cette chute pouvait entraîner la mort. Non, Mimosa est sortie à cheval et Ventôse n'a pas été dirigé de ce côté.

Voici Mademoiselle. Elle monte en courant les marches de marbre blanc, traverse le vestibule, n'écoute pas le valet de chambre qui lui parle, et entre dans le cabinet de travail de M^{me} Surlepont sans même demander la permission d'y entrer. Haletante, elle réussit à murmurer :

– Ah ! Madame, ce n'est pas croyable ! La police seule pouvait découvrir une chose pareille... Vous, madame, moi, les jardiniers, personne ne se doutait, on ne savait pas, on ne voyait rien, et eux ont remarqué le ratissage différent et dans le massif ont trouvé des empreintes ; madame, ce n'est pas croyable !

Impatentée, M^{me} Surlepont reprend :

– Mademoiselle, je ne comprends rien à ce que vous dites ; asseyez-vous, mangez des sandwiches, buvez un verre d'eau, expliquez-vous. Où sont les inspecteurs ?

– Ils continuent leur inspection, je suis venue vous prévenir.

– Eh bien ! dès que vous aurez fini de manger, prévenez-moi. A-t-on trouvé une indication ?

– Importante, madame, répond Mademoiselle, la bouche pleine, très importante. Ah ! que j’avais faim, la tête me tournait, je ne savais plus ce que je faisais. Merci, madame, je me sens mieux et je vais pouvoir vous donner toutes les explications. Dans la chambre de la princesse et dans l’écurie de Ventôse les inspecteurs n’ont trouvé aucune indication intéressante pouvant leur donner des directives, ils se sont contentés d’emporter un soulier de Mimosa. Dans le jardin ils m’ont interrogée, sont restés longtemps près des fils de fer barbelés, trouvant, paraît-il, des empreintes intéressantes, puis nous avons fait le tour du jardin. Ils ont fouillé massifs, buissons. Le grand inspecteur, qui s’appelle Ripinsel, pénétrait dans les bosquets les plus touffus et, comme il inspectait celui des magnolias, il a appelé son collègue. Petiron – c’est le gros inspecteur – a eu bien du mal à passer, enfin il y est arrivé, et je

suis restée seule dans l'allée très longtemps. Je commençais à m'impatienter, quand M. Petiron est ressorti et m'a dit :

– La découverte est magnifique, venez voir.

À mon tour, je suis entrée dans le buisson et j'ai vu, oui, madame, j'ai vu, je ne rêvais pas...

– Qu'avez-vous vu ? s'écrie M^{me} Surlepont impatientée.

– Un souterrain qui conduit directement dans le jardin de votre ennemi. Et dans le souterrain il y a eu, paraît-il, lutte, car les empreintes des chaussures l'indiquent. Le soulier pris dans la chambre de Mimosa ne permet pas de douter que ma pauvre élève a été entraînée dans ce souterrain par un homme aux pieds énormes qu'une autre personne accompagnait. Aucun doute n'est possible, Mimosa a été emmenée par le souterrain.

M^{me} Surlepont ne peut croire ce qu'elle entend.

– Un souterrain chez moi, un souterrain que je ne connais pas, est-ce possible ?

– Il est, disent ces messieurs de la police, de construction récente et a dû être fait pour réaliser l'enlèvement de Mimosa. C'est un complot, les inspecteurs en sont certains.

– Un complot ! mais dans quel but ?

– Vous êtes riche, madame, on le sait, et votre voisin est pauvre et ses dettes l'obligent, paraît-il, à vendre son domaine. Mimosa était une belle proie et la rançon demandée sera importante. Voilà ce que croient ces messieurs de la police.

– Et ils s'imaginent que le commandant est l'auteur de ce rapt et qu'il retient quelque part la princesse ?

– Ils pensent aussi qu'il a dû être aidé par un nègre, ancien marin, tout dévoué à son maître. Les empreintes relevées permettent d'identifier rapidement le coupable.

M^{me} Surlepont réfléchit, puis elle demande :

– Et, dans toute cette histoire, qu'est devenu Ventôse ?

– Cela, pour eux, n'est pas difficile. Un cheval se fait disparaître, on l'attache à un arbre dans la

montagne, le lendemain on le relâche, et pendant ce temps-là l'enfant est mis en lieu sûr où elle attendra qu'on ait payé la rançon. Il paraît que tout ceci se voit fréquemment, ce sont les coutumes américaines.

– Eh bien ! Mademoiselle, laissez-moi vous dire, comme je le dirais aux inspecteurs, que cette histoire me semble bien extraordinaire et peu croyable. Ce qui me surprend, c'est l'existence de ce souterrain. Un travail a pu se faire sur ma propriété sans que j'en sois informée, je vais interroger immédiatement le chef jardinier.

– Les inspecteurs l'ont interrogé, il ne connaissait pas le souterrain et affirme qu'aucun de ses ouvriers ne l'a construit.

– Je laisse ces messieurs de la police faire leur enquête, moi je vais faire la mienne, ce qui se passe sur mon domaine me regarde et j'entends découvrir l'homme qui a fait ce souterrain. Allez vous reposer, Mademoiselle, mettez de l'ordre dans votre toilette, je vous verrai ce soir et j'aurai peut-être bien des choses à vous apprendre. Je ne désespère pas de voir revenir Mimosa, elle n'est

pas un oiseau facile à mettre en cage. Je la connais, n'importe où elle est, elle pense à mon inquiétude et fera tout pour qu'elle ne se prolonge pas. Je suis inquiète mais j'ai confiance. Ah ! Mademoiselle, j'oubliais de vous annoncer que j'ai enterré Madame Royale tout à l'heure.

– Je pense, madame, que cette perte doit vous être pénible.

– Aujourd'hui, je n'ai pas le temps d'y songer. Quand Mimosa sera revenue, Madame Victoire et Madame Adélaïde seront mises en prison pendant un mois ; cette punition leur fera comprendre, je l'espère, l'odieux acte qu'elles ont commis ; mais ces deux veuves ne pensent qu'à la beauté de leur plumage, elles sont odieuses. À ce soir, Mademoiselle.

M^{me} Surlepont se dirige vers les serres où elle est certaine de rencontrer le chef jardinier, qu'elle va à son tour interroger. Pendant ce temps les inspecteurs continuent leur enquête et, après avoir arrêté dans le souterrain le plan qu'ils vont suivre, débouchent derrière le rocher rouge, dans le jardin de la maison du Roc.

Il est 4 heures. Vincent, qui a bien travaillé, attend sous la tente sa nouvelle amie et, dans la cuisine, Zéphir est en train de préparer le goûter pour sa colombe rose et la petite princesse. Zéphir est définitivement conquis et son cœur aimant s'attache chaque jour davantage à cette petite fille qui l'entraîne dans un complot ayant pour but de réconcilier deux ennemis et de laisser le commandant vivre dans sa maison. Comment arrivera-t-elle à tout arranger, Zéphir ne le sait pas, mais il a confiance. Cette petite princesse doit pouvoir faire des miracles et, en attendant ces miracles, il ne sort pas, comme son commandant le lui a dit, les malles du grenier, ces malles qui annonceront le départ.

Vincent guette l'arrivée de Mimosa, aussi il entend le bruit que font les inspecteurs en montant l'escalier et, souriant, il s'attend à voir paraître la robe blanche, le visage rieur et les boucles brunes en désordre.

Et voici qu'à la place de la charmante petite princesse il voit deux hommes, un grand et un petit, qui marchent lentement, regardant tout

autour d'eux. Ils viennent sans nul doute, par le souterrain ; comment l'ont-ils découvert et où est Mimosa ?

Vincent n'a pas peur mais, dans sa poitrine, son cœur bat si fort qu'il en est incommodé. Il se lève et, s'efforçant d'être calme, se dirige vers les deux hommes.

En le voyant venir les inspecteurs s'arrêtent et, derrière leurs lunettes, examinent cet enfant qui peut, probablement, leur donner des renseignements intéressants.

– Messieurs, réussit à dire Vincent, que désirez-vous ? Voulez-vous voir mon grand-père ?

La voix du petit garçon est tremblante, mais son attitude ne montre pas sa grande émotion.

– En effet, reprend Petiron, nous venons pour voir le commandant, votre grand-père ; mais, avant, petit, nous allons vous interroger.

– M'interroger ! répète Vincent stupéfait, mais avez-vous le droit de le faire ?

– Le droit ! Entendez-vous cela, Ripinsel ?

Ces gosses ont tous les toupets. Mon petit, tu es en face de la police et j'ai idée qu'ici sa présence ne surprendra personne, comprends-tu, maintenant, pourquoi il faut nous répondre ?

Vincent ne comprend pas. La police chez eux, dans leur domaine, c'est une pénible surprise, la police ne vient que chez les malfaiteurs. Son émotion se transforme en effroi et il lui semble tout à coup, qu'un terrible malheur pour eux se prépare ; mais Vincent est courageux, il demande au Bon Dieu de l'aider et il sait que Dieu n'abandonne jamais ses enfants.

– Monsieur, je vous répondrai quand mon grand-père m'aura dit de vous répondre.

– Ah ! s'écrie Ripinsel, l'enfant a été prévenu, nous avons affaire sans doute à de rudes adversaires. Conduis-nous d'abord chez le nègre ; celui-là, il faudra qu'il réponde, sans cela on l'emmène. Toi aussi tu iras en prison, où tu réfléchiras aux dangers de ne pas renseigner les inspecteurs de la police. Si ta conscience était en paix, tu ne ferais pas tant d'histoires. Allons, en route, et mène-nous, immédiatement, là où nous

pouvons rencontrer le nègre, nous sommes pressés.

Vincent précède les inspecteurs et l'idée de retrouver Zéphir l'apaise, il ne sera plus seul avec ces inconnus qu'il trouve effrayants,

Zéphir est dans la cuisine, devant son fourneau, il est en train de faire des crêpes. En entendant entrer, il crie sans se retourner :

– C'est toi, ma colombe rose ? la princesse est-elle arrivée ?

En attendant ces mots, les deux inspecteurs se réjouissent et Petiron s'écrie :

– Vous attendez la princesse, monsieur, c'est parfait, vous allez donc pouvoir nous dire où elle se trouve ?

Poêle en main, Zéphir se retourne et, voyant les deux hommes, il s'écrie :

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ? En voilà une manière d'entrer dans ma cuisine sans même demander la permission !

– Zéphir, dit Vincent en se rapprochant, ces messieurs sont de la police.

Cette explication surprend Zéphir. Posant sa poêle sur le fourneau, il regarde le grand et le gros inspecteur, et, tout en essuyant ses mains, il dit :

– La police, qu'est-ce qu'elle vient faire chez nous ?

Ripinsel s'approche du mulâtre et lui répond :

– Nous venons faire une enquête au sujet de la personne dont vous avez tout à l'heure parlé : la princesse.

– Pourquoi faites-vous une enquête ? demande Zéphir avec méfiance, faut me donner des explications. Zéphir n'est pas un type commode, messieurs de la police ; si vous ne le savez pas, je vous l'apprends.

Les deux inspecteurs reculent. Zéphir a deux mètres de haut et pèse cent kilos : un coup de poing de ce mulâtre doit abattre facilement n'importe qui.

– Monsieur, reprend Ripinsel très poliment, nous sommes chargés par M^{me} Surlepont de retrouver sa petite-fille disparue.

Deux cris lui répondent :

– La princesse ! dit Zéphir.

Et Vincent ajoute :

– Mimosa !

– Oui, s'écrie Petiron, la princesse a disparu ; cette disparition, je pense, ne doit pas vous étonner.

– Qu'est-ce que vous racontez, vous le gros, faut parler d'une manière compréhensible ou je me fâche.

– Ne menacez pas tout le temps, reprend Ripinsel, on ne menace pas la police ; nous sommes ici par ordre, il faut nous répondre, sans cela je me verrai forcé d'aller chercher du renfort et de vous arrêter.

Vincent se rapproche de Zéphir comme s'il voulait le défendre.

– M'arrêter ! s'écrie le mulâtre, mais essayez donc ! J'ai déjà descendu des éléphants et votre renfort ne serait pas long à déguerpir ; mais expliquons-nous, après on verra. Vous dites que la princesse a disparu, depuis quand ?

– Je pense que vous le savez aussi bien que nous, nous avons découvert par quel chemin la princesse a été emmenée du domaine des Lis.

– Alors, si vous avez découvert une piste, rugit Zéphir, bon sang de bon sang, qu'est-ce que vous faites ici ? Vous perdez votre temps à poser des questions plus idiotes les unes que les autres.

– Soyez poli, monsieur ; nous avons découvert le souterrain par lequel la princesse a été emmenée.

Celte découverte est une catastrophe, Zéphir et Vincent le comprennent ; perdant son assurance, le mulâtre répond :

– Le souterrain, c'est une histoire qui ne vous regarde pas.

– Le souterrain, ajoute Vincent, appartient à la princesse.

– Ah ! vous êtes moins fiers tous les deux et j'ai idée que la personne recherchée n'est pas loin d'ici. Qu'avez-vous fait du cheval de la princesse, qui lui aussi, a disparu ?

– Ah ! s'écrie Zéphir, la princesse est avec son

cheval. Je suis bien heureux de l'apprendre car Ventôse n'est pas toujours commode et il met sa maîtresse par terre avec facilité, j'en sais quelque chose car je l'ai moi-même ramassée.

– Ne cherchez pas à égarer la police, monsieur ; nous savons que la princesse a été emmenée par le souterrain et que, dans ce souterrain, il y a eu lutte avec la personne qui probablement l'emmenait. Nous avons relevé dans ce souterrain des empreintes, elles nous permettront d'identifier la personne qui était avec la princesse.

Ostensiblement, les deux inspecteurs regardent les énormes pieds de Zéphir.

– Ne faites pas les malins, j'ai été dans le souterrain avec la princesse et Vincent aussi.

– Vous avouez, s'écrie Ripinsel avec joie ; c'est bien, la justice vous en tiendra compte.

– J'avoue, quoi ? Que je connais le souterrain et la princesse ? Pourquoi voulez-vous que je vous le cache ? La princesse, Vincent et moi on est des amis, et le souterrain c'était le début d'un

complot qui ne vous regarde pas.

– Vous avouez donc aussi qu’il y avait complot, c’est parfait. Maintenant, il ne vous reste plus qu’à nous dire l’endroit où se trouve la princesse et la somme que vous comptiez demander à la grand-mère pour lui rendre sa petite-fille, argent qui devait servir, sans nul doute, à payer les dettes de votre patron.

Cette fois, ces messieurs de la police ont dépassé la mesure. Ils ont insulté Zéphir, cela se tolère, mais toucher au commandant, parler de ses dettes, c’est une chose que le mulâtre ne supportera pas.

Ses deux énormes bras se lèvent, ses poings fermés sont menaçants, là où ils s’abattront ce sera le désastre, et Zéphir se rapproche des inspecteurs qui, effrayés, reculent jusqu’au mur de la cuisine.

Vincent comprend le danger, il court vers le mulâtre et lui crie :

– Zéphir, ne te mets pas en colère ; pense à la princesse, à grand-père, ne fais pas le mal.

Cette voix angoissée arrête le mulâtre, ses bras se baissent et ses poings s'abattent sur la table qu'ils fendent en deux.

– Ah ! dit-il, fallait que tu m'arrêtes, sans cela je les écrasais tous les deux comme d'immondes limaces. Ils ne savent pas ce qu'ils disent, petit, tu as eu raison de me le rappeler.

Comprenant qu'ils viennent d'échapper à un réel danger, la table le leur prouve, les deux inspecteurs réussissent à dire :

– Monsieur Zéphir, vous et cet enfant, vous devez rester à la disposition de la justice, c'est-à-dire ne pas quitter cette cuisine. Nous allons, du reste, faire garder le domaine. De quel côté se trouve le commandant ?

– Minute, vous pouvez voir mon commandant, mais n'allez pas faire de gaffe. Le commandant ignore qu'on connaît la princesse et nous ne lui avons jamais parlé du souterrain. Ça rentrait dans le complot, un beau complot qui devait nous donner le bonheur ; pour le moment, qu'est-ce qu'il nous amène, c'est à désespérer de s'occuper de réconciliation. Sortez de ma cuisine, vous

verrez une cabine sur un rocher, le commandant s'y trouve, mais ayez avec lui plus d'égards qu'avec moi. On ne peut pas vous accompagner ?

– Non, vous devez rester dans cette pièce. Vous êtes, je vous le répète, à la disposition de la justice.

Avec un certain plaisir les inspecteurs sortent de la cuisine et ce n'est que dans le jardin, loin du mulâtre, qu'ils retrouvent leur calme habituel qui leur permettra d'interroger le commandant et de continuer leur enquête.

Dans la cuisine, Zéphir et Vincent sont bien malheureux, mais enfin ils peuvent parler.

– Ma petite colombe, dit le mulâtre, c'est la catastrophe. Notre princesse disparue et ces idiots vont s'obstiner à chercher, ici, la cause de sa disparition. Faut reconnaître que le souterrain est là pour les induire en erreur et puis, tu sais, la police se trompe souvent.

– Mais Mimosa, dit Vincent, où est-elle ? Que crois-tu, Zéphir ?

– Je crois qu'elle a eu un accident et qu'elle

est quelque part blessée. Je sais, pour l'avoir vu, avec quelle rapidité son cheval, ce gentil Ventôse, comme elle l'appelle, la met par terre.

– Mais alors personne ne va s'occuper d'elle, lui porter secours ! s'écrie Vincent. Zéphir, j'ai trop de peine, quand je pense qu'elle est peut-être toute seule sur une route et qu'elle a mal, très mal... si on ne la découvre pas avant la nuit, que va-t-elle devenir ?

– Ce que je ne m'explique pas, reprend Zéphir, c'est que si elle est par terre, avec une patte endommagée, le cheval n'ait pas rejoint son écurie ; habituellement les bêtes reviennent seules, alors on sait à quoi s'en tenir.

– Tu ne crois pas qu'on ait enlevé la princesse pour demander de l'argent à sa grand-mère ?

– Mon petit, ces histoires se passent en Amérique et les hommes de la police voudraient les découvrir en France ; ne crains rien, on retrouvera la princesse.

– Mais qui donc la retrouvera ? demande Vincent, les yeux pleins de larmes.

– Nous, mon petit, nous, tu entends, Zéphir s’y connaît. Le commandant te le dirait, Zéphir a chassé le lion, l’éléphant et aussi mesdames les autruches et c’est toujours lui qui découvrait la trace des animaux. Nous devons nous tenir à la disposition de la justice, toi et moi. Regrets, impossible d’obéir. Nous, comme on dit dans le métier, nous allons disposer. C’est-à-dire que tous les deux on se met en route, on commence les recherches, tu comprends. Maintenant faut faire vite car j’ai idée que les deux oiseaux de la police vont bientôt revenir. Nous prenons nos bicyclettes, quelques crêpes, il faut prévoir qu’on aura faim, une bouteille d’eau et des ruru-pinpins tout frais que j’avais faits pour la princesse, avec ça on peut tenir.

Tout en parlant, Zéphir agit ; il a mis les crêpes dans une boîte, les ruru-pinpins dans une autre, une bouteille d’eau, le tout mis dans un sac. Vincent sort les deux bicyclettes qui sont dans le garage auprès de la cuisine et, au moment où ils vont s’en aller, il voit arriver Pouf, le chien de Mimosa.

– Pouf, mon cher Pouf, que viens-tu faire ? dit Vincent, tu as perdu ta maîtresse ?

– Voici une belle visite, s'écrie Zéphir. Vite un panier ficelons-le sur la bicyclette et nous y mettrons Pouf, il nous guidera. Vincent, prends l'écharpe que la princesse a oubliée l'autre jour, elle est accrochée après la défense d'éléphant. Vite, dépêchons-nous, nous allons sortir par une porte que la justice ne connaît pas ; quand ces messieurs reviendront, ils verront comment nous nous sommes tenus à la disposition de la justice. Pouf, viens ici, sens l'écharpe de ta maîtresse ; à la sortie du village, nous te lâcherons et tu nous conduiras. Installe-toi dans le panier, moi je mets un mot sur la table pour la police, et, en route.

Le mulâtre attrape un bout de charbon et écrit :

« Nous refusons de nous tenir à la disposition de la justice, on n'est pas des bandits, nous disposons.

« Zéphir, Vincent. »

Le grand mulâtre ferme à clef la porte de la cuisine et saute sur une solide bicyclette, faite pour supporter cent kilos, et Vincent, le cœur plein d'espoir, suit Zéphir car il est certain que seul le mulâtre peut retrouver sa chère petite amie.

*

Dans son cabinet, M^{me} Surlepont a fait venir le jardinier-chef et, longuement, l'a interrogé. Elle s'est rappelé qu'il y a quelques semaines la princesse lui a demandé la permission de faire faire certains travaux près des fils de fer barbelés. Permission accordée et autorisation de se faire aider par un jardinier. Le chef ne se souvenait pas de ce détail. En effet, il a mis à la disposition de la princesse un jeune garçon qui a travaillé pour elle pendant plus d'une semaine.

– Il faut l'interroger immédiatement ! s'écrie M^{me} Surlepont.

Le jardinier doit avouer que ce garçon est parti

pour Marseille où il a dû s'embarquer immédiatement ; sans nul doute, il est sur mer.

Cette précision connue, M^{me} Surlepont renvoie le jardinier et elle attend maintenant les inspecteurs. À 5 heures ils apparaissent ; leur allure, leurs sourires sont triomphants ; sans nul doute, ils apportent une bonne nouvelle, Dès qu'ils entrent, M^{me} Surlepont les interroge :

– Eh bien ! messieurs, qu'avez-vous découvert ?

– Tout, madame, tout ! s'écrie Ripinsel.

– Ah ! répond M^{me} Surlepont, quel soulagement, où est la princesse ?

– Cela, nous ne le savons pas encore, mais nous connaissons ceux qui se sont emparés d'elle. Ils ne sont pas encore arrêtés, il faut que je consulte mon chef, mais c'est l'affaire de quelques heures, nous tenons tous les fils du complot.

– Si vous ne savez pas où est la princesse, les fils ne m'intéressent pas. Il est 5 heures, la nuit approche ; si vous n'avez pas retrouvé ma petite-

filles avant ce soir, la somme que j'avais promise ne sera pas donnée. Que comptez-vous faire ?

– Mais, madame, reprend Petiron très vexé, il faut d'abord que nous vous disions ce que nous avons découvert. Vous pourrez peut-être nous éclairer, nous aider à compléter notre enquête que nous devons immédiatement faire connaître à notre chef.

– Votre enquête... vous allez me parler du souterrain, mais savez-vous qui a fait le souterrain ?

– Oui, madame, nous connaissons les auteurs, les complices, le complot : s'emparer de la princesse, la cacher, et réclamer pour sa libération la forte somme qui leur permettra de régler les dettes du commandant, entraînant la vente de la maison du Roc et des terres. Le nègre et le jeune garçon ont avoué, le commandant nie avec un aplomb extraordinaire ; mais ces gens de la marine, habitués à commander, s'imaginent que leurs grands airs vous intimident, Nous ne nous sommes pas laissés intimider, croyez-le bien, madame, et nous l'avons prévenu que les

trois habitants du Roc devaient se tenir à la disposition de la justice ; il se peut que demain leur arrestation soit décidée.

– Messieurs, s'écrie avec violence M^{me} Surlepont, laissez-moi vous dire que je ne croirai jamais qu'un officier de la marine française soit capable de participer à un rapt d'enfant. Le nègre, peut-être, puisqu'il avoue, mais le commandant, mon ennemi, c'est une regrettable erreur.

– Madame, reprend Petiron, vous prononcez un mot qui explique tout : vous avez dit « mon ennemi ».

– En effet, le commandant est mon ennemi, mais un ennemi loyal et auquel je n'ai à reprocher qu'un entêtement ridicule ; si c'est tout ce que vous avez découvert, je ne vous félicite pas.

Vexés, les deux inspecteurs se rapprochent l'un de l'autre et Ripinsel déclare :

– Nous sommes obligés, madame, de prendre congé, notre chef nous attend et nous ne pouvons continuer l'enquête sans lui demander des

instructions.

Se levant, hors d'elle, M^{me} Surlepont s'écrie :

– Et vous abandonnez la princesse, vous ne cherchez plus ?

– Nous reviendrons demain, madame.

– Et cette nuit, messieurs, vous doutez-vous de ce qu'elle va être pour une petite tille qui n'a jamais quitté la maison de famille, y avez-vous pensé seulement ?

– Mais, madame, cette nuit nous ne pouvons rien faire ; demain, dès les premières heures, nous continuerons l'enquête.

– C'est bien, messieurs, je me rends compte que vous n'êtes bons à rien. Ce que je ferai je ne peux pas vous le dire, mais je vous affirme que ce soir je ne me coucherai pas dans un bon lit, comme vous allez sans doute le faire, quand je sais qu'une petite fille est perdue dans la montagne ou autre part. Voilà, messieurs, ce que je tenais à vous dire, je ne vous retiens plus.

Les inspecteurs, ne désirant pas prolonger l'entretien, saluent et s'en vont en pensant que la

réputation d'originalité de la propriétaire du domaine des Lis est bien méritée.

Seule, M^{me} Surlepont s'approche de la fenêtre grande ouverte qui donne sur la terrasse et d'où on aperçoit l'allée bordée par des massifs en fleurs, cette allée où hier soir Mimosa et elle se sont promenées.

Ah ! comme la petite princesse a été confiante, avec quelle sincérité elle a dit tout ce qui la tourmentait : « Je vous demande, mon Dieu, que Gramiche n'ait plus jamais d'ennemi ; je vous demande qu'elle pardonne à ceux qui l'ont appelée la folle ; je vous demande que cette maison du Roc ne devienne jamais la mienne. » Pauvre petite princesse, quel étrange testament elle a laissé ! M^{me} Surlepont entend encore cette prière et il est bien certain qu'elle ne l'oubliera plus.

Le cœur de la grand-mère a mal, il est bien lourd, il semble gonflé par les larmes. Chaque instant qui passe augmente l'inquiétude. Dans quelques heures la nuit, avec tout son mystère, sera là, la nuit où bêtes et gens vont se reposer et

où une petite fille de douze ans sera seule, loin de sa maison, retenue peut-être par de méchantes personnes, attendant pour la libérer que sa famille donne une grosse somme. Voilà le complot découvert par les inspecteurs. Le nègre et le petit garçon ont avoué, prétendent-ils, mais le commandant nie. M^{me} Surlepont voudrait entendre les aveux pour y croire ; les inspecteurs de la police lui ont déplu, ce sont pour elle deux imbéciles.

Que peut-elle faire ? Va-t-elle rester dans son bureau, inactive ? Non, ce n'est pas possible, elle n'attendra pas pour continuer l'enquête, elle va la poursuivre ce soir, cette nuit, elle ne se reposera pas avant que la petite princesse soit retrouvée. Il faut arrêter un plan. Qui va-t-elle interroger ? Ceux que la police a interrogés, le commandant, le nègre et le petit garçon ; puisqu'ils ont avoué, ils ne refuseront pas dire où est la princesse. La police leur a fait peur, ils ont craint l'arrestation, la prison, le châtement, mais elle promettra le pardon et Mimosa lui sera rendue.

Elle se lève et quitte son bureau. D'un pas

souple, – la grosse dame est extraordinairement légère, – elle descend les marches de la terrasse et se dirige vers le buisson des magnolias où se trouve l'entrée du souterrain. Elle y arrive rapidement, écarte les branches touffues et réussit à passer à travers deux arbustes, non sans les endommager.

L'allée en pente douce est là devant elle, elle commence à réaliser que ce souterrain existe ; elle avait peine à croire que, chez elle, sans qu'elle le sache, un travail pareil avait été fait.

Elle s'engage dans le souterrain en pensant que sa famille est vraiment une drôle de famille. Chaque membre a une originalité différente : son fils les poissons, elle les oiseaux, et voici que Mimosa a les souterrains. Pourvu qu'elle ne se mette pas à en faire creuser dans toute la propriété, ce serait déplorable, car on pourrait ainsi entrer dans le domaine, non plus par des portes, mais par des chemins sous terre.

Résolument, M^{me} Surlepont avance ; il fait un peu sombre mais ses prunelles claires lui permettent, comme les chats, de voir la nuit. Elle

marche lentement, elle réfléchit : voir un ennemi qu'elle ne connaît pas mais qu'elle déteste, l'interroger, ce n'est pas chose facile. Les inspecteurs ont eu l'air de dire que le commandant n'était pas commode ; M^{me} Surlepont ne se laissera pas intimider, c'est une grand-mère qui vient demander sa petite-fille, il faut qu'on la lui rende. Il est évident que ce souterrain permettait à Mimosa d'aller chez l'ennemi chaque fois qu'elle le désirait, mais qu'allait-elle y faire ?

M^{me} Surlepont monte les marches creusées dans le rocher et arrive derrière la haute pierre rouge qui dissimule l'entrée du souterrain. Elle prend l'allée qui conduit à la roseraie de Vincent, elle voit la tente où il n'y a personne et enfin débouche sur la terrasse face à la mer. Quelle vue magnifique, il faut qu'elle lui appartienne un jour.

À l'extrémité de la terrasse, plantée sur un rocher, la cabine du commandant. Il est là, l'ennemi, il écrit et a l'air absorbé par son travail, la visite des hommes de la police ne paraît pas

l'avoir troublé.

Résolument, M^{me} Surlepont se dirige vers la cabine dont la porte est ouverte. Impérative, elle demande :

– Commandant, un entretien, s'il vous plaît ?

Très étonné, l'officier relève la tête ; il achève un article qui doit être fini ce soir et, absorbé par ce travail, il ne s'est pas beaucoup soucié de la visite des inspecteurs. La princesse Mimosa, la petite-fille de son ennemie, est disparue, il ne la connaît pas ; on lui a parlé d'un souterrain mettant en communication les deux propriétés, il ira voir ce souterrain quand il aura fini de travailler. Il a fait comprendre aux inspecteurs, qui n'ont pas osé l'accuser, que leur visite avait assez duré.

Les paroles de M^{me} Surlepont le surprennent ; il est tout étonné de la présence, dans sa cabine, de cette grosse dame qu'il reconnaît pour l'avoir vue souvent dans les champs de fleurs.

– Madame, dit-il en se levant pour saluer la visiteuse, je ne peux que vous accorder l'entretien

que vous sollicitez.

Le commandant avance une chaise que M^{me} Surlepont accepte.

– Vous devez connaître, dit-elle, la raison qui m’amène chez vous ?

– Madame, je vous avoue que votre visite m’étonne un peu.

– Mais vous avez vu tout à l’heure les inspecteurs de la police ?

– En effet, ils m’ont appris la disparition de votre petite-fille et l’existence d’un souterrain qui relie, paraît-il, nos propriétés. J’ignorais ces deux choses et je me proposais, dès un travail pressé achevé, d’aller voir ce souterrain et de demander à Zéphir, un ancien matelot, mon homme de confiance, tout mon personnel, ce qu’il pensait de ces deux histoires.

Impatentée par le calme du commandant, M^{me} Surlepont reprend :

– Eh bien ! apprenez que ces messieurs de la police, chargés de rechercher ma petite-fille disparue depuis ce matin, vous accusent, tout

simplement, d'avoir organisé cette disparition. La princesse a été emmenée par le souterrain, dans quelque lieu sûr, et vous allez, paraît-il, me réclamer, pour me la rendre, la forte somme, somme qui vous permettra de régler certaines dettes vous obligeant à mettre votre domaine en vente ; voilà ce que la police a découvert.

– C'est une superbe découverte, dit le commandant en souriant, on croirait lire quelque roman policier. Malheureusement pour la petite princesse, rien n'est exact et sa disparition doit être pour vous, madame, une très grosse inquiétude. J'ai un petit-fils, je devine ce que vous éprouvez. Si je peux faire quelque chose pour vous, bien que je sois votre ennemi, je me mets à votre disposition.

La tranquillité, le sourire du commandant, sa parfaite éducation, tout agace M^{me} Surlepont, et puis le temps passe, la nuit s'approche, et Mimosa est loin.

– Monsieur, je tiens à vous rappeler, afin que vous compreniez bien la situation, que le souterrain existe et que les inspecteurs ont

affirmé que le nègre et le petit garçon avaient avoué. Ils sont du reste à la disposition de la justice et, si la princesse n'est pas retrouvée, il se peut que demain ils soient arrêtés.

Brusquement, le commandant se lève.

– Madame, dit-il, cette histoire devient ridicule. Je ne permettrai pas à la justice de faire une erreur aussi grossière. Si vous le voulez bien, nous allons interroger ceux que vous appelez le nègre et le petit garçon, et vous allez entendre vous-même les aveux qu'ils ont pu faire. Je suis sûr d'eux comme de moi-même, ils n'ont probablement pas pu renseigner la police ; ne sachant rien, que pouvaient-ils dire ?

M^{me} Surlepont s'est levée et répond :

– Oui, je désire les voir, les interroger, mais le souterrain est là. Il est évident que la princesse l'a traversé, les empreintes relevées sont formelles.

– Oui, reprend le commandant, ce souterrain, dont j'ignorais l'existence, est une preuve que les habitants de nos deux propriétés pouvaient se rendre d'un domaine à l'autre ; mais qui donc a

fait faire ce souterrain, qui l'empruntait ?

– Il paraît qu'à côté des empreintes de la princesse on a trouvé aussi celles de pieds énormes appartenant à un homme de haute taille.

– Ah ! s'écrie le commandant étonné, Zéphir allait donc dans ce souterrain ?

Tout en marchant près de son ennemi, M^{me} Surlepont demande :

– Zéphir, qui est-ce ?

– Le mulâtre dont je vous ai parlé, ancien matelot, avec moi depuis trente ans, le meilleur des garçons, capable de tous les dévouements ; mais vous allez vous-même l'interroger.

M^{me} Surlepont et le commandant traversent la terrasse et se dirigent vers la cuisine de Zéphir, cette cuisine dont il est si fier. Ils se taisent, réfléchissant à une situation qu'ils trouvent obscure et qui semble s'aggraver puisque, depuis tant d'heures, maintenant, la princesse a disparu.

– Madame, demande le commandant avant d'entrer dans la cuisine, voulez-vous que je vous laisse seule avec Zéphir et j'irai chercher Vincent

afin que vous l'interrogiez aussi ?

– Non, répond M^{me} Surlepont, vous êtes mon ennemi, je veux votre domaine, mais cela est tout à fait en dehors de la question. Je tiens à vous dire que je vous crois incapable d'être l'auteur du rapt de ma petite-fille. Il y a des choses qu'un officier de la marine française ne fait jamais.

– Merci, madame, mais j'espère qu'après avoir interrogé Zéphir vous aurez de lui la même opinion ; c'est un homme très intelligent : il pourrait, si vous le voulez, vous aider dans vos recherches.

– Nous verrons, dit M^{me} Surlepont, j'ai hâte de le voir car je suis bien inquiète.

– Je le comprends ; je suis un grand-père, ne l'oubliez pas.

Les voici devant la porte de la cuisine ; le commandant veut l'ouvrir, elle résiste, ce qui l'étonne.

– Ah ! s'écrie-t-il, est-ce que les inspecteurs l'auraient déjà enfermé ? Zéphir, es-tu là ?

Aucune réponse. Le mulâtre est-il dans le

jardin ou au village ? À cette heure-ci, il devrait être en train de faire son dîner.

– Je ne comprends pas, dit le commandant ; mais je vais chercher Vincent, qui doit être sous sa tente, il nous expliquera l’absence de Zéphir.

– Sous la tente il n’y a personne, en sortant du souterrain, je l’ai constaté, ce n’est pas de ce côté qu’il faut chercher.

Le commandant prend dans sa poche un petit sifflet et siffle ; si Vincent l’entend, il répondra immédiatement en sifflant pour avertir qu’il a entendu.

Trois coups stridents retentissent, que la mer semble prolonger. Les deux grands-parents attendent avec une anxiété commune, aucun sifflet ne répond. Vincent n’est pas sur le domaine et le bateau dont il se sert est ancré dans le petit port.

Le commandant commence à se demander ce qui se passe chez lui. Le complot, ce mot qui l’a fait sourire, existe-t-il donc ? Que sont devenus les deux hommes qui lui ont raconté une histoire

à laquelle il n'a fait aucune attention ? Étaient-ils vraiment des hommes de la police, ou quelques bandits recherchant des enfants ?

– Madame, reprend-il, nous allons passer par la maison et essayer de pénétrer dans cette cuisine fermée, peut-être y trouverons-nous une indication.

M^{me} Surlepont suit le commandant, son ennemi, qui, elle se l'avoue, est très sympathique. Quel malheur qu'il soit le propriétaire d'un domaine qu'elle veut et auquel rien ne la fera renoncer.

Elle pénètre dans cette maison du Roc, une maison bien différente de son palais blanc, mais elle reconnaît que cette maison a de l'allure, et, les réparations faites, elle sera bien agréable à habiter.

« Mon Dieu, je vous demande que la maison du Roc ne devienne jamais la mienne ! »

Voilà que la prière de Mimosa se fait encore entendre ici.

Le commandant traverse un salon où M^{me}

Surlepont aperçoit quelques vieux meubles, puis une salle à manger, un office, et ouvre une porte donnant dans la cuisine.

– Ah ! s’écrie-t-elle, nous allons peut-être trouver là une indication.

Ils avancent tous les deux dans le domaine de Zéphir, cette cuisine qu’il a arrangée à son goût, avec des souvenirs de tous les coins du monde. La table fendue étonne le commandant : que s’est-il donc passé ici ?

M^{me} Surlepont découvre ce que Zéphir a écrit avant de s’en aller, elle lit à haute voix :

– « Nous refusons de nous tenir à la disposition de la justice, on n’est pas des bandits, nous disposons.

« Zéphir, Vincent. »

Furieuse, elle ajoute :

– Nous sommes venus trop tard, les deux oiseaux se sont envolés.

Le commandant lit et relit, et ne comprend pas. Zéphir et Vincent s'en sont allés, sans le prévenir, lui, le grand-père, le chef, ce n'est pas croyable ! Quelque chose qu'il ignore, les a obligés au départ, mais qui lui dira cette chose ?

– Madame, je suis très étonné. Que s'est-il passé chez moi pendant mes heures de travail ? Pourquoi la disparition de votre petite-fille a-t-elle eu comme suite la disparition de mon matelot et de mon petit-fils ? Ce sont deux mystères qu'il nous faut découvrir. Je vous avoue que je ne sais de quel côté chercher. Peut-être ces hommes de la police, auxquels je n'ai pas voulu répondre, pourraient nous donner des renseignements, des indications. Ils m'ont dit, je m'en souviens, que vous les aviez chargés de faire l'enquête. Qu'ont-ils donc raconté à Zéphir et à Vincent pour que tous les deux soient partis ? Madame, je suis aussi inquiet que vous.

– Peut-être, mais votre inquiétude ne change pas la situation. Il faut retrouver ma petite-fille, et votre Zéphir, et votre Vincent aussi. Je crois que par eux je saurai tout, ils tiennent les fils du

complot, les inspecteurs avaient raison.

– Madame, bien que leur absence les accuse, je vous affirme qu'ils sont incapables d'une lâcheté. Complices de bandits enlevant un enfant, c'est une action infâme qu'ils ne commettront jamais.

– Vous n'en savez rien, vous les croyez l'un dans une cuisine et l'autre sous une tente, et pendant ce temps-là ils courent les chemins pour échapper à la police. Commandant, vous ne savez pas du tout ce qui se passe chez vous.

– Les apparences vous donnent raison, madame, je ne discuterai pas. Je descends immédiatement au village, je veux voir M. le curé ; si Vincent est inquiet, si les hommes de la police l'ont effrayé, il doit être chez lui et il se peut que Zéphir l'ait accompagné.

– Allons chez M. le curé, dit M^{me} Surlepont, il peut être de bon conseil, Mimosa le voyait quelquefois, les oiseaux ne lui font pas peur, c'est un brave homme.

Le commandant ne s'attendait pas à être

accompagné par M^{me} Surlepont, mais il comprend son inquiétude et devine que la solitude, l'inaction lui font peur ; résigné, il répond :

– Allons chez M. le curé.

*

Zéphir et Vincent ont traversé le village, ils ne se sont pas arrêtés au presbytère, certains que la princesse n'y est pas. Il faut faire vite, déjà le soleil n'est plus chaud, le soir est proche, et la nuit lui succédera.

Sortis du village, Zéphir descend de bicyclette, libère Pouf, prend l'écharpe de Mimosa et l'approche des narines du chien.

– Pouf, dit-il, ta maîtresse est perdue, il faut que nous la retrouvions. Indique-nous de quel côté elle est allée, dès que j'aurai une piste je ne la lâcherai plus ; cherche, mon chien, cherche.

Pouf a pris dans ses dents l'écharpe, puis il l'a posée par terre ; il la sent longuement et, reprenant le morceau de soie rouge, se dirige vers

la mer.

Vincent le suit à bicyclette en criant à Zéphir :

– Il se trompe, Mimosa ne va pas à la plage en ce moment, son bateau est en cale sèche.

– Tais-toi, petit, ne trouble pas Pouf. Cherche, mon chien, cherche ta maîtresse, elle est toute seule et malheureuse.

Pouf marche lentement, nez par terre, essayant de trouver la trace du passage de la princesse. Il arrive à la plage, où elle vient chaque jour se baigner ou prendre son bateau ; là, il tourne et retourne plusieurs fois en rond ; descendus de bicyclette, Zéphir et Vincent le regardent faire.

– La piste est difficile à trouver, murmure le mulâtre, la brise de la mer emporte les odeurs ou les mélange et l'odorat de Pouf ne les démêle pas encore ; patience, il cherche, il trouvera.

Vincent a moins de confiance ; il aurait préféré s'en aller tout de suite du côté de la montagne, il sait que Mimosa aime à s'y promener. Mais la montagne est grande, bien des chemins sont accessibles aux chevaux : lequel

choisir, c'est difficile. Il faut avoir confiance en Zéphir et attendre patiemment que Pouf, cherchant avec tant de conscience, donne une indication.

Enfin le caniche relève la tête et se dirige vers deux gros rochers séparés par un étroit sentier où un cheval a juste la place de passer ; sans hésiter, il le prend.

Joyeux, Zéphir s'écrie :

– Jamais, je n'aurais pensé à ce chemin ! Je le connais, il est dangereux, les pierres roulent sous vos pieds, mais il arrive directement sur un plateau d'où on vient voir l'escadre quand elle nous fait l'honneur de nous rendre visite. Un cheval et une petite fille risquent de s'y casser la tête mais, avec la princesse, il faut s'attendre à tout.

Et Vincent répond :

– Zéphir, je t'en supplie, contrôle la piste ; je ne suis pas comme toi, j'ai peur que Pouf ne se trompe et ne nous égare.

– Ma petite colombe rose, un chien est souvent

plus intelligent qu'un homme et toujours meilleur. Regarde-le, avec son nez il sent la terre, et alors que je n'ai pas encore trouvé les traces des sabots du cheval, lui, avec son odorat, est certain que la princesse a passé par ici. Aie confiance, Vincent ; nous cherchons une petite fille qui veut réconcilier tout le monde, le Bon Dieu ne peut pas l'abandonner et il nous aidera à la retrouver. Aie confiance et, quand tu te sens découragé, fais une prière. Moi, petit, quand j'étais en mer et que ça bardait de tous les côtés, je disais : « Mon Dieu, ayez pitié de nous, le bateau est bien petit et la mer est si grande ! » Et, après, ça allait mieux.

Maintenant, Zéphir marche derrière Pouf, comme lui il a baissé la tête et il cherche sur la terre une indication précise. Il a confiance dans le chien mais voudrait trouver une preuve, une toute petite preuve, qui lui permettrait de rassurer son Vincent qu'il devine si inquiet. C'est que, pour lui, depuis une heure les événements pénibles, presque tragiques, se sont succédés. Ils ont dû quitter le Roc sans pouvoir prévenir le commandant et ce manque d'égards, cet oubli de

la discipline, tourmentent le mulâtre autant que le petit garçon. Le commandant, c'est le chef, c'est le grand-père, tous les deux n'ont pas l'habitude de lui désobéir.

Un cri de Zéphir arrête Pouf et Vincent.

– J'ai trouvé ! là, là, le cheval a glissé. Ces maudites pierres rondes se sont détachées et notre ami Ventôse a dû être près de la culbute. Mais voici la trace de ses sabots, il est reparti de plus belle, dirigé par une petite fille qui ne voulait pas d'accident. Ma colombe grise, réjouis-toi, la piste est bonne. Pouf, tu es digne d'être Indien, je te réserve un kilo de sucre si tu nous conduis jusqu'à la princesse, et aussi des ruru-pinpins puisque tu me fais l'honneur de les aimer. Cherche, Pouf, cherche ta maîtresse. Il faut nous dépêcher, le ciel devient rouge, le soleil va nous dire bientôt bonsoir.

Le caniche a regardé, pendant qu'il parlait, le mulâtre ; de nouveau il sent l'écharpe de Mimosa et, cela fait, il repart à une plus vive allure, on croirait qu'il est sûr maintenant de ne pas se tromper.

Le chemin devient de plus en plus escarpé, dangereux, et c'est folie d'y avoir amené un cheval aussi capricieux que Ventôse. Mais la petite princesse n'est pas souvent raisonnable : ignorant la peur, elle manque de prudence. Zéphir, qui a toujours la tête penchée vers la terre grogne :

– Ah ! mademoiselle la princesse, sauf votre respect, vous êtes folle. Conduire un cheval dans ce sentier, c'est vouloir se casser la tête. Pourquoi avez-vous tenté cette promenade ? Ça a dû barder avec votre grand-mère, alors vous étiez en colère et vous avez fait une grosse bêtise. On va vous trouver avec Ventôse dans un coin de la montagne, tous les deux démolis, c'est sûr ; mais, si vous n'avez pas grand-chose, on ne vous fera pas de compliments, ça je vous le promets. Ici, le nommé Ventôse a glissé des quatre pieds ; si votre petite tête avait cogné contre un des deux rochers, ça pouvait vous tuer d'un seul coup. Encore cent mètres, ma colombe grise, et on sort du mauvais chemin pour tomber dans la route des vipères où ces dames vivent en liberté et en paix, personne ne venant les détruire. Je les ai

signalées à M. le maire de Villerose, mais ça ne l'intéresse pas et il leur laisse la vie. Il le regrettera car elles ne resteront pas toujours dans la montagne.

En sortant de la sente, le caniche s'arrête : il y a deux chemins, lequel a pris sa maîtresse ? Vincent, qui, lui aussi, s'est mis à regarder la terre, s'écrie :

– Par ici, Pouf, regarde la trace des sabots de Ventôse ; mais on croirait qu'à cette place il a dansé, viens voir, Zéphir.

Le mulâtre rejoint Vincent et regarde avec la plus grande attention la terre. Là, en effet, quelque chose d'extraordinaire s'est passé, on croirait que l'animal a été attaqué, et s'est défendu. Les traces des sabots sont multiples et si près les unes des autres que le cheval a dû rester là un bon moment, refusant d'avancer, de reculer, enfonçant avec énergie ses sabots dans la terre rouge.

– Là, conclut Zéphir, il y a eu lutte. Qui donc a attaqué la petite princesse ?

Et, terriblement inquiet, il ajoute :

– Après cette bataille, Ventôse a voulu reprendre la route.

Pouf et Zéphir marchent en tête ; Vincent suit, et son angoisse est grande. Il répète ce que Zéphir vient de dire :

– Qui donc a attaqué la petite princesse ? Les hommes de la police avaient-ils donc raison ? Un complot ayant pour but de s'emparer de Mimosa avait été organisé, des bandits l'ont peut-être suivie et, dans ce chemin désert, se sont emparé d'elle. Ah ! comme elle a eu tort d'être si imprudente ! Quand on a douze ans, on ne s'en va pas toute seule dans une montagne peu fréquentée car on sait bien qu'il y a sur la terre de vilains hommes qui ne pensent qu'à faire le mal.

– Ah ! crie Zéphir, là il y a eu chute. Ventôse est tombé et naturellement la princesse aussi, mais que sont-ils devenus ? Je crois que nous touchons au but ; cherche, Pouf, cherche bien, ta maîtresse ne doit pas être loin d'ici, ou alors quelqu'un l'a emportée. Regarde, Vincent, Ventôse s'est trainé, puis il est retombé, s'est

relevé encore une fois, et il a dû passer dans les bruyères car, tu vois, elles sont brisées. Cherche, Pouf, cherche, mon chien.

L'agitation du caniche est devenue extrême ; il va, vient, court de tous les côtés, saute par-dessus les bruyères en faisant de hauts bonds comme s'il se sentait en danger. Ce chien a manifestement peur, Zéphir le comprend et se demande si cet animal fidèle devine qu'un drame s'est peut-être passé là. Arrêtée par quelque bandit, Mimosa a dû se défendre et ces bruyères brisées, foulées, indiquent encore une lutte.

Tout à coup Pouf s'arrête, lève la tête et semble entendre un bruit que Zéphir et Vincent n'entendent pas, son immobilité est impressionnante ; puis, d'un bond, il saute les bruyères et prend un tout petit chemin envahi par les plantes sauvages. Il court si vite que Zéphir a lâché sa bicyclette afin de pouvoir le suivre, Vincent l'imité et tous les trois courent à perdre haleine.

Ils sont récompensés. Dans une clairière où coule un petit ruisseau, Ventôse et Mimosa sont

là. Le cheval est couché par terre, la tête sur les genoux de la petite princesse qui le caresse en pleurant, longs sanglots que, dans cette montagne silencieuse, Pouf a entendus. Elle aperçoit son chien, Zéphir, Vincent, et ne s'étonne pas, en ce moment pour elle rien ne compte. Ventôse va mourir, elle le sait, et ce cheval, son compagnon de tant d'heures de plaisir, était par elle très aimé. Il va mourir tout doucement, il s'endormira.

Les yeux du cheval sont levés vers le visage de sa jeune maîtresse, et dans ses yeux il y a une expression d'affection si grande que Vincent et Zéphir sont aussi émus que la petite princesse.

Ils s'asseyent près de Mimosa ; tous les trois entourent Ventôse, attendant sa mort. Une dernière convulsion agile les pattes et le cheval a un grand soupir. C'est fini. Doucement, Mimosa baisse les paupières et cache les yeux qui, jusqu'à la dernière minute, l'ont regardée, puis elle se penche vers la tête du cheval et l'embrasse en disant :

– Mon pauvre Ventôse, je t'aimais bien, j'ai beaucoup de chagrin.

– Mais, mademoiselle la princesse, demande Zéphir, que s’est-il donc passé ?

– Tout est de ma faute, répond Mimosa avec franchise. Ce matin j’étais triste, de mauvaise humeur ; avec Gramiche, hier soir, ça n’avait pas marché. Alors j’ai voulu faire une promenade que je savais dangereuse ; si je me cassais quelque chose, Gramiche changerait peut-être d’idée. Et voilà que c’est mon pauvre Ventôse qui, lui, a trouvé la mort. Nous avons rencontré un nid de vipères, je voulais descendre pour essayer de les tuer, mon cheval ne l’a pas permis, il s’est mis à ruer et pendant la bataille deux vipères l’ont piqué. Il est tombé deux fois, puis il s’est relevé et, avec difficulté, a réussi à venir près de ce ruisseau, voulant boire ; mais il n’a pas pu, tant sa langue était enflée. J’ai bien compris qu’il était très malade, mais que pouvais-je faire, je ne peux pas marcher.

– Qu’est-ce que vous avez ? s’écrie Vincent.

– Un pied cassé, je crois, j’ai très mal et ne peux me tenir debout ; quand Ventôse est tombé, il m’a entraînée.

– Alors, reprend Vincent, comment allons-nous pouvoir vous emmener ? Nous sommes venus vous chercher ; tout le monde est inquiet, paraît-il, chez vous.

– Pauvre Gramiche, elle doit se tourmenter, mais je lui expliquerai ce qui est arrivé et elle me pardonnera, je suis bien punie.

– Mademoiselle la princesse, dit Zéphir en se levant, faut nous en aller. Le soir vient et, avec vous dans les bras, je suis obligé de voir clair, et je n’ai pas d’autre voiture à vous proposer.

– Merci, Zéphir, répond Mimosa, mais je n’abandonnerai pas Ventôse, je m’en irai avec lui. Je veux le ramener aux Lis et qu’il soit enterré dans notre jardin.

– Ramener Ventôse, mademoiselle la princesse, ce n’est pas possible ce soir.

– Cela sera possible demain, et je resterai avec lui cette nuit.

– Mais M^{me} Surlepont, s’écrie Vincent, doit être bien malheureuse, et puis il y a les inspecteurs de la police qui font des bêtises. Ils

ont déjà découvert le souterrain et ont osé dire, à Zéphir, que c'était lui qui vous avait enlevée pour réclamer de l'argent à votre grand-mère afin de payer les dettes de son patron. La situation est grave, et seul votre retour peut tout arranger.

Mimosa est bouleversée par ce qu'elle entend ; un de ses caprices a-t-il donc pu causer tant de mal ! Pour sa grand-mère et afin de ne pas laisser accuser des innocents, elle doit revenir ; mais abandonner Ventôse, son cheval mort à sa place, – si elle était descendue, les vipères l'auraient piquée, – c'est pénible, impossible, peut-être peut-on s'arranger autrement.

– Zéphir, dit-elle, pour venir sur ce plateau il y a un chemin carrossable que j'aurais pu prendre, mais j'aime les difficultés, le danger. À un kilomètre d'ici il y a une ferme et, dans cette ferme, de grandes voitures traînées par des mulets qui transportent les fourrages. Allez jusque-là, demandez pour la petite-fille de M^{me} Surlepont une de ces grandes voitures, on y mettra Ventôse et vous m'installerez près de lui, comme cela je n'abandonnerai pas mon pauvre cheval. Zéphir,

mon cher Zéphir, je vous en prie, faites cela, j'aurais trop de peine de laisser Ventôse ici.

Debout, devant la princesse, un court moment le mulâtre hésite, puis il dit :

– Naturellement, mademoiselle la princesse, je ne vous refuserai pas ce que vous me demandez si gentiment, et puis c'est peut-être raisonnable. Un kilomètre, le temps de causer avec la fermière, d'avoir la voiture, les mulets, dans un quart d'heure je suis ici et on arrivera encore avant la nuit. Je vous laisse ma colombe qui n'est plus grise et je regarderai votre jambe au retour, faudra l'emballer pour voyager. Ça, c'est mon affaire, mon commandant dit toujours que je suis un bon rebouteux.

Zéphir reprend le petit sentier, afin d'aller chercher sa bicyclette abandonnée, et il s'en va rapidement sur la route carrossable indiquée par Mimosa.

Vincent et la petite princesse ont de la peine, ils parlent à voix basse et elle s'accuse avec cette loyauté que son camarade admire :

– Ce matin, j’étais méchante, je voulais que Gramiche me cédât, j’aurais fait n’importe quelle bêtise, et c’est mon pauvre cheval qui paie pour moi. J’ai été sotté, j’ai manqué de patience, tout pouvait peut-être encore s’arranger et j’ai cru la situation désespérée.

– Quelle situation ? demande Vincent.

– La réconciliation de Gramiche et de votre grand-père, notre complot enfin qui devait vous empêcher de quitter la maison du Roc.

– Je crois, Mimosa, que nous serons obligés de partir ; quand on doit de l’argent, il faut payer, l’honneur l’exige, mon grand-père me l’a expliqué. Mais nous avons encore quelques semaines devant nous, et puis nous vous avons retrouvée. J’ai eu si peur quand les inspecteurs de la police nous ont appris votre disparition que, maintenant, rien ne peut plus me faire autant de peine, même notre départ.

Touchée par cet aveu. Mimosa répond :

– Vincent, je crois que j’ai trouvé un moyen de tout arranger ; seulement il faut que vous

soyez consentant, je ne peux rien faire sans vous.

– Ce moyen, demande le petit garçon inquiet, ne sera pas une imprudence dont vous serez victime ?

– Non, rassurez-vous, on ne fait pas deux bêtises de suite ; et puis le souvenir de mon pauvre Ventôse me rendra, maintenant, prudente. Voilà. Toute la journée, j’ai eu le temps de réfléchir ; je me suis souvenue de l’histoire de France, des mariages des princesses des maisons royales qui, parfois, étaient fiancées dès leur plus jeune âge après conversation entre des ambassadeurs. Ma maman, vous ne le savez peut-être pas, était la cousine du dernier empereur de la Russie, c’est pour cela que je suis princesse ; alors, si vous voulez, on pourrait se fiancer, et quand nous serons grands nous nous marierons. Comme cela j’habiterai la maison du Roc que Gramiche veut acheter pour moi, mon mari et mes enfants. Vincent, que dites-vous de mon idée ?

Le petit garçon est ébloui, ce projet lui semble un beau projet ; mais épouser Mimosa, une

princesse, cousine d'un empereur, c'est pour lui, bien qu'il soit sorti de l'enfance, un magnifique conte de fée. Écrasé par cet honneur, très ému, il répond :

– C'est une idée superbe, mais votre grand-mère, mon grand-père, accepteront-ils ?

– Il faut que nos ambassadeurs, répond Mimosa avec autorité, s'occupent de discuter ce projet ; nous serons tenus à l'écart de cette discussion, cela se passe toujours ainsi.

– Mais, reprend Vincent tristement, je n'ai pas d'ambassadeur.

– El Zéphir qui aime les oiseaux, qui connaît tous les soins à donner aux colibris, croyez-vous qu'il ne fera pas un magnifique ambassadeur ? Nous l'habillerons de rouge et de vert, Louis XIV aimait beaucoup ces deux couleurs.

Emporté par l'imagination de la princesse, Vincent demande :

– Et vous, Mimosa, avez-vous un ambassadeur qui pourrait parler à mon grand-père ? Je l'aime beaucoup, mais il est très sévère.

– J’ai pensé à ma tante de Paris, la princesse Misof, elle doit venir prochainement à Cannes et elle pourra être mon ambassadrice. Vous voyez que tout peut s’arranger et que vous ne quitterez pas la maison du Roc.

– Mais, Mimosa, reprend le petit garçon inquiet, pour se marier il faut s’aimer, être certains qu’on aura du plaisir à vivre ensemble, et si ce n’est que pour garder une maison que nous nous marierons, il vaut peut-être mieux ne pas se marier.

– Vincent, vous êtes mon ami, le seul ; nous nous disputerons peut-être, mais nous nous aimerons puisque, déjà, nous nous aimons. Vous m’avez dit qu’en apprenant ma disparition vous aviez eu tant de peine que, maintenant, votre départ ne vous faisait plus autant de chagrin ; et moi, si Ventôse est mort, et si je me suis cassé la patte, c’est que l’idée de votre départ me désespérait. Vous voyez qu’on peut être sûrs de notre affection.

– C’est vrai, répond Vincent, alors il faudra parler à nos ambassadeurs. Nous avons des

années pour améliorer nos caractères afin qu'on s'entende bien.

– On s'entendra ! s'écrie Mimosa contente, nos fiançailles deviendront officielles dès que nos ambassadeurs se seront accordés.

– Vous ne regrettez pas, insiste le petit garçon, d'avoir pour mari un monsieur qui ne sera jamais prince ?

– Non, parce que j'espère que ce mari sera un grand homme.

– Un grand homme, répète Vincent inquiet, mais comment le devenir ?

– En travaillant, en faisant plus que son devoir, dit M. le curé, et il ajoute : « Sur la bonne route, on peut rencontrer la gloire. »

– La gloire, murmure Vincent ébloui.

– Oui, la gloire. Si nous découvrons quelque fleur nouvelle, si belle que tous les peuples l'aimeront, si un jour de tempête nous sauvons des hommes, si nous bâtissons une belle maison où nous recevrons des enfants malheureux, c'est tout ça la gloire, et je crois que sur notre route

nous la rencontrerons.

– Alors, reprend Vincent ému, comme nous serons heureux !

– Oui, affirme Mimosa, oui, nous serons heureux.

Maintenant qu'ils sont d'accord ils se taisent et Pouf, resté près d'eux, se lève et court au-devant de Zéphir qui apparaît.

– Tout est arrangé, dit le mulâtre, la voiture me suit, on pourra mettre Ventôse dans le fond et la princesse sur le bord, j'ai mis du foin pour que le voyage ne soit pas trop pénible, maintenant j'arrange votre jambe et nous partons.

Le pied de Mimosa est très enflé et elle est incapable de le remuer et de remettre sa chaussure. Zéphir a apporté deux petites planches qu'il met de chaque côté de la jambe de la princesse, puis avec son mouchoir et sa cravate il les fait tenir.

– Ainsi, dit-il, vous pourrez voyager.

La grande voiture arrive. Zéphir, aidé par le charretier, met Ventôse dans le fond et le couvre

de bruyères, laissant seule la tête visible ; puis, sur du foin, Mimosa est installée. Il est évident que tout mouvement pour elle est douloureux ; ses lèvres serrées, ses poings crispés indiquent sa souffrance, mais pas un cri ne sortira de ses lèvres et ne préviendra Zéphir qui la transporte.

La voiture se met en route, le mulâtre et Vincent suivent à bicyclette. Cet étrange cortège s'en va vers la ville par une route assez longue et la nuit sera venue quand on arrivera au domicile des Lis.

Dans la voiture, Mimosa se sent tout à coup très faible ; son estomac, plus que son pied, la fait souffrir ; elle se rappelle que depuis ce matin elle n'a pas mangé et, comme Zéphir lui demande si elle n'a pas trop mal, elle répond :

– Ça irait très bien si je n'avais pas faim.

Les crêpes, les ruru-pinpins, Vincent et Zéphir les ont oubliés. La petite princesse les accepte avec reconnaissance mais elle exige que ses compagnons partagent avec elle. Le cœur de Mimosa se développe rapidement, elle pense maintenant aux autres et cette pensée lui donne

de la joie.

La montagne s'emplit d'ombre, la nuit approche, les grillons se taisent, quelques oiseaux attardés traversent le ciel à toute vitesse, et le silence vient, ce silence qui précède l'obscurité.

Étendue dans la voiture, son pauvre cheval près d'elle, Mimosa pense que l'heure de la prière est venue, prière qui ce soir doit être plus fervente que d'habitude. Dieu l'a, manifestement, protégée ; elle pourrait être dans la voiture à la place de Ventôse, empoisonnée par les piqûres des vipères, piqûres qui deviennent mortelles quand on ne les soigne pas immédiatement.

Ce n'est qu'à 11 heures du soir, alors que le commandant et M^{me} Surlepont n'ayant eu aucun renseignement ont été obligés de rentrer chez eux pour y attendre le jour, que la charrette arrive devant la porte du domaine des Lis, porte que le gardien met assez de temps à ouvrir. Mais, quand il se rend compte que c'est bien la princesse qui revient dans cette étrange voiture, il se précipite dans son pavillon et, d'un seul geste, allume tous les lampadaires du jardin.

M^{me} Surlepont est dans la serre des veuves, marchant de long en large, affolant les oiseaux qui doivent partager son inquiétude ; elle est surprise par cet éclairage et, précipitamment, sort pour demander au jardinier des explications.

Au moment où elle descend les marches du perron, elle voit les mules, la charrette, le charretier et Vincent. Une angoisse affreuse l'étreint : qui donc ramène-t-on, quelle terrible découverte va-t-elle faire ? Elle ne peut plus bouger, elle attend qu'on la renseigne, et, comme Zéphir et Vincent sont près de la charrette, elle réussit à dire :

– Qui est dans cette voiture ? Qui ramenez-vous ? Répondez.

Et c'est la voix de Mimosa qu'elle entend :

– Gramiche, je suis blessée, rien de grave, mais Ventôse est mort ; Zéphir et Vincent m'ont découverte, ramenée ; Gramiche, tu leur diras combien tu es contente de me retrouver. Moi je suis bien heureuse de te revoir, et sans eux je ne serais pas ici.

M^{me} Surlepont se précipite vers l'arrière de la voiture et ses mains tâtent sa petite-fille afin de se rendre compte qu'elle est là, vivante. Cela fait, elle se tourne vers Zéphir et Vincent, et leur dit :

– Merci au gros, merci au petit ; je savais bien que les inspecteurs étaient des imbéciles. Vous direz au commandant qu'il n'est plus mon ennemi. Bonsoir, j'irai demain vous voir ; avec ton souterrain, Mimosa, les visites sont faciles... car c'est toi, n'est-ce pas, qui as fait faire le souterrain ?

– Oui, Gramiche, pour communiquer avec Vincent qui est mon ami.

– De mieux en mieux ; tu raconteras cela aux inspecteurs et moi je m'amuserai. Maintenant il faut descendre de la charrette, peux-tu marcher ?

– Non, mais Zéphir me porte comme si j'étais un de vos colibris.

– Alors, Zéphir, prenez ce terrible colibri et montez-le dans sa chambre.

– Et Ventôse, Gramiche ?

– Les jardiniers vont s'en occuper.

Et, dans les bras de Zéphir, la petite princesse recommande :

– Vous le ferez enterrer là où vous avez fait mettre les fils de fer barbelés, et vous ferez enlever les fils de fer.

– Oui, tout sera fait comme tu le désires ; mais, Mimosa, ne t’imagines pas surtout que tu vas continuer à commander, quand tu seras raccommodée je deviendrai sévère.

Et, tout en s’en allant, Mimosa répond :

– Je n’ai pas peur de votre sévérité car, maintenant, je serai toujours sage.

Et, pour Vincent qui la suit, portant son écharpe et sa cravache, elle ajoute :

– Et prudente.

*

Le pied de Mimosa était cassé et bien cassé, fracture double ; la fillette a dû être emmenée à Cannes dans une clinique où elle est restée huit

jours, puis elle est revenue avec interdiction de marcher pendant six semaines.

Le soir même de son retour, Mimosa a raconté à sa grand-mère comment elle avait connu Vincent et le complot qui avait pour but de faire de M^{me} Surlepont et du commandant deux amis. Elle n'a pas parlé de la maison du Roc ni du projet de mariage, c'était l'affaire des ambassadeurs.

M^{me} Surlepont l'a écoutée, mais n'a posé aucune question, et, après avoir été par le souterrain, comme elle l'avait promis, remercier Zéphir et Vincent, elle leur a demandé de se servir du souterrain pour venir voir Mimosa qui les réclamait tous les deux.

Zéphir et Vincent ont profité de la permission et la petite princesse a trouvé son immobilité imposée nullement pénible à supporter. Au cours d'une visite de Zéphir, la princesse et Vincent lui ont appris qu'ils l'avaient choisi comme ambassadeur pour parler à M^{me} Surlepont.

Le projet de mariage a séduit le mulâtre : sa colombe bleue, rose ou grise, selon les

circonstances, pouvait épouser la cousine d'un empereur ; mais lui, matelot de deuxième classe, parler à la propriétaire du domaine des Lis, c'était une chose qui lui semblait impossible, il n'oserait jamais.

Mimosa se fâcha, supplia, enfin Zéphir se laissa convaincre et dut promettre qu'un matin, vers midi, alors que M^{me} Surlepont était avec ses colibris, il viendrait lui demander une audience, car Mimosa lui avait bien expliqué comment les choses devaient se passer. Elle avait lu et relu un livre sur l'enfance de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, et elle savait très bien ce que les ambassadeurs devaient faire.

Instruit du rôle qu'il fallait jouer, Zéphir accepta, et Mimosa s'occupa du costume. Elle voulait des vêtements de couleurs vives, qui feraient ressortir le visage de Zéphir ; mais il n'accepta pas et déclara que pour cette visite de cérémonie il porterait son uniforme de matelot qu'il mettait les grands jours : Noël, Pâques et première communion de sa colombe, et Mimosa dut accepter.

Cette démarche inquiétait Vincent, il aurait voulu consulter M. le curé qui venait si gentiment voir la petite princesse, mais Mimosa ne le permit pas. C'était son idée à elle, son secret, Vincent n'avait pas le droit de le révéler.

Et quelques jours après l'accident Zéphir, complètement conquis par la petite princesse, s'en va, en grande tenue, présenter ses respects à M^{me} Surlepont et causer avec elle du projet de Mimosa.

Ambassadeur, il est un ambassadeur, lui Zéphir Pancrassin, matelot de deuxième classe !

En arrivant au palais blanc, il prévient le domestique qu'il veut voir M^{me} Surlepont et qu'il désire être introduit dans la volière des colibris. Mimosa lui a recommandé de ne pas se laisser mettre chez les veuves car, souvent, M^{me} Surlepont oublie les visiteurs qui l'y attendent.

Le domestique demande au mulâtre s'il a été convoqué et Zéphir répond avec beaucoup d'aplomb qu'il est attendu. Mimosa a dit : « Ne soyez pas timide, admirez les colibris, et puis parlez à Gramiche de nous, de mon grand désir

de garder mon ami, votre colombe ; Gramiche peut tout arranger si elle le veut. »

Zéphir n'est pas aussi sûr que Mimosa du pouvoir de M^{me} Surlepont. Le commandant est bien triste, les hommes d'affaires se succèdent, et à partir de la semaine prochaine les acheteurs viendront deux fois par semaine visiter le domaine du Roc, le commandant a prévenu son fidèle matelot qu'il devait accompagner les visiteurs. Tout est mauvais présage et M^{me} Surlepont semble être la dernière chance de salut.

Zéphir lit l'inscription mise sur la porte de la volière, et comme il aime les oiseaux – toute son enfance s'est passée au milieu d'eux – il n'hésite pas à entrer, et même cette inscription lui donne du courage. M^{me} Surlepont n'est pas dame comme les autres, et elle écoutera un ambassadeur qui se présente chargé de lui faire part d'un désir de la princesse.

La propriétaire du domaine des Lis est debout au milieu de ses enfants, elle tient une grande jatte de porcelaine verte pleine de jus de fruits et les colibris se disputent les places pour prendre

une gorgée du délicieux liquide. M^{me} Surlepont connaît tous ses oiseaux, elle les appelle par les noms qu'elle leur a donnés, elle les gronde comme des enfants, les accusant d'être gourmands, de se disputer, de ne pas s'aimer.

– Des hommes, s'écrie-t-elle, vous êtes aussi méchants que des hommes, jaloux, criards, profiteurs, égoïstes ; si vous continuez, je ne vous aimerai plus et je vous priverai de jus de fruits. Que diriez-vous, messieurs les colibris, si maman Surlepont n'apportait pas à ses enfants du dessert ? Vous vous fâchiez, mais je vous laisserais seuls et vos cris ne m'influenceraient pas.

– Bonjour, madame, dit Zéphir en s'arrêtant devant la mère des colibris, je m'y connais car mon père et mon grand-père étaient oiseleurs. Ce colibri rouge qui est sur votre bras est très rare, il ne s'acclimate pas facilement en France, pour lui faut se méfier du vent du nord ; et si, dans vos connaissances, vous avez un charmeur d'oiseaux, ce bengali est celui qui se laisse le plus facilement charmer.

– Bonjour, Zéphir, répond M^{me} Surlepont ; pour ce colibri qui s'appelle Robespierre, vous vous trompez, c'est le plus sauvage de mes enfants.

– Sauf votre respect, madame, je crois que vous faites erreur. Voulez-vous que je lui parle comme mon père le faisait à ses pensionnaires, et je suis certain qu'il viendra le premier.

Avec plaisir M^{me} Surlepont consent et Zéphir se met à fredonner une berceuse qu'on chante aux Îles et qui surprend les oiseaux. La plupart viennent du pays de Zéphir et peut-être reconnaissent-ils ce chant entendu alors qu'ils étaient libres. Des paroles murmurées succèdent à la chanson et M^{me} Surlepont a la surprise de voir que ses oiseaux se sont arrêtés de voler, le jus de cerises est abandonné, et, peu à peu, par de petits vols ils se rapprochent de ce grand marin qui sait si bien leur parler. Le premier qui vient se percher sur les cheveux crépus, c'est Robespierre.

– Bravo ! s'écrie M^{me} Surlepont, vous êtes donc charmeur d'oiseaux ?

– Non, répond Zéphir en riant, mais mon père

et mon grand-père l'étaient ; les colibris, les perruches et les serpents ne leur résistaient jamais, et je connais tout ce qu'ils leur racontaient.

– Vous savez aussi les soigner ?

– Dame, oui, on a vécu ensemble pendant seize années et je connais leurs petites et grandes maladies qu'on guérit souvent avec des plantes.

– Alors, reprend M^{me} Surlepont enchantée, il faudra m'indiquer ces plantes et, quand mes colibris seront malades je vous enverrai chercher, par le souterrain c'est si commode.

Le souterrain, ce mot rappelle à Zéphir son ambassade, il n'est pas venu voir M^{me} Surlepont pour lui parler de ses colibris. Mimosa avait recommandé de préparer la conversation, il semble à Zéphir qu'elle est bien préparée.

Ayant toujours Robespierre sur la tête et les cheveux crépus noirs font ressortir le plumage du colibri, Zéphir reprend :

– Madame Surlepont, faut que je vous dise pourquoi je suis venu ; ça a rapport au souterrain,

au complot, à M^{lle} la princesse et à ma colombe. Seulement, voilà, je suis ému, très ému. M^{lle} la princesse a voulu que je sois un ambassadeur et je me rends bien compte que... que... c'est pas facile. Pour lutter avec un lion ou un éléphant ou des inspecteurs de la police, je suis solide ; mais pour vous parler, madame, j'ai si peur de ne pas bien le faire que, si vous vouliez me le permettre, je m'assiérais sans déranger Robespierre car mes jambes sont comme des ficelles.

– Asseyez-vous, Zéphir, répond M^{me} Surlepont surprise, et expliquez-vous. Je connais la princesse et ses idées, dans la famille nous avons chacun notre originalité, que veut-elle encore ? faire creuser un autre souterrain ?

– Non, madame, non, s'écrie le pauvre mulâtre en s'asseyant doucement pour ne pas déranger Robespierre, un souterrain lui suffit, c'est autre chose. M^{lle} la princesse nous a expliqué qu'étant cousine, par sa maman défunte, d'un empereur, elle pouvait très jeune choisir... choisir...

Là, Zéphir s'arrête, son visage est couvert de sueur et Robespierre qui sautille sur cette large

tête n'hésite pas à cueillir les gouttes inondant le front du pauvre matelot. Pour une corvée, c'est une corvée, et la princesse n'a pas eu l'air de s'en douter.

– Choisir ! s'écrie M^{me} Surlepont, que veut-elle choisir ? et puis, pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé elle-même de ce qu'elle désirait ?

– Il paraît, madame, reprend Zéphir, que cela ne se fait pas quand on est cousine d'empereur, il faut des ambassadeurs et c'est pour cela qu'elle m'a choisi.

– Alors, terminez, mon pauvre ami, car je crois que vous ne savez pas refuser, à la princesse, quelque chose.

– Non, madame, non, je ne sais pas, et puis Vincent et moi on a eu très peur de ne plus la revoir ; maintenant qu'elle est là, et pas trop cassée, je sais bien que je ferai tout ce qu'elle voudra.

– Alors, dites-moi ce que vous êtes chargé de me dire.

– Voilà, j'ai du courage, Robespierre est bien

gentil et il m'en donne. M^{lle} la princesse dit que, malgré son jeune âge, parce qu'elle est princesse, elle peut choisir son mari.

D'un bond M^{me} Surlepont se lève, bond qui effraie les oiseaux, même Robespierre abandonne la perruque crépue où il se trouvait si bien.

– Elle est folle, la princesse, complètement folle ; à douze ans s'occuper de mariage, il n'y a que dans notre famille qu'on voit des originalités pareilles. À son âge je ne pensais qu'aux oiseaux, son père aux poissons, et je croyais que les souterrains lui suffisaient. Pas du tout, mademoiselle s'occupe de mariage. Je la mettrai en pension, je l'enfermerai pour lui apprendre qu'elle n'est qu'une petite fille, et quand je pense que hier au soir, M. le curé me disait que cette chère enfant changeait de caractère et s'améliorait tous les jours ! Je lui ferai compliment de son jugement, elle devient folle tout simplement. A-t-elle, par hasard, choisi son mari ?

– Oui, madame, répond Zéphir désespéré, et c'est pour vous en parler que j'étais venu ; mais

je crois que je devrais m'en aller... je vous ai, et je le regrette, un brin fâchée.

– Oui, je suis fâchée, très fâchée, mais ne vous imaginez pas que vous allez partir sans me dire le nom de ce futur mari choisi par la princesse ; vous le connaissez, donc il faut me l'apprendre.

– Hélas ! madame, j'ai été envoyé par M^{lle} la princesse pour vous dire tout, oui, tout, et le nom du fiancé, comme elle dit, vous devez le connaître. C'est ma colombe qu'elle a choisie, ma pauvre colombe qui n'aurait jamais osé demander une princesse en mariage, mais elle l'a voulu, elle le veut, et Vincent ne pouvait dire non. Et puis il est bien content, car M^{lle} la princesse dit que ce mariage arrangera tout. La maison du Roc sera un jour à Vincent, c'est pour lui, ça, c'est la vérité, et, mariée à ma colombe, la maison du Roc serait aussi à M^{lle} la princesse, ce que vous désirez, madame, paraît-il. C'est tout, j'ai bien dit ce que M^{lle} la princesse voulait, j'ai fini, et je vous prie de croire, madame, que je n'accepterai plus jamais d'être un ambassadeur, c'est un métier que je trouve dur et que je n'aime

pas.

– C’est bien, Zéphir, répond M^{me} Surlepont plus calme, je me rends compte que vous n’êtes pour rien dans cette histoire et qu’elle a été inventée par une petite fille qui n’a pas l’habitude de réfléchir.

– Madame, s’écrie le mulâtre, M^{lle} la princesse a bon cœur, elle savait que Vincent et moi nous étions si malheureux de quitter la maison qu’elle a voulu tout arranger pour qu’on reste, et que vous et le commandant, n’étant plus des ennemis, deviennent des amis. Alors elle a cherché des combinaisons et n’a trouvé que le mariage, comme moyen sûr, disait-elle, mais je vois bien que ce moyen ne vous plaît pas. Enfin, madame, vous vous expliquerez avec M^{lle} la princesse, mais vous lui direz bien que j’ai fait tout ce que j’ai pu. Ce n’est pas de ma faute si j’ignore le métier d’ambassadeur, elle a mal choisi, mais je crois qu’elle n’avait pas d’autre personne sous la main. Et comme ça pressait, rapport à notre départ, – le domaine sera mis en vente la semaine prochaine, – elle a décidé, dans la montagne, à ce

que m'a dit ma colombe, que je devais accepter la corvée, car je vous assure, madame, que c'était une rude corvée. Ne me trouvez pas mal poli surtout de vous dire la vérité, mais vous devez comprendre, je suis matelot de deuxième classe et vous êtes la propriétaire du domaine des Lis et la grand-mère d'une princesse.

– Je comprends, Zéphir, je comprends tout, et, soyez tranquille, je dirai à ma terrible petite-fille que son ambassadeur a fait tout ce qu'il a pu pour me convaincre.

– Et, malheureusement, dit Zéphir en se levant, je ne vous ai pas convaincue ; je regrette, je regrette beaucoup. Madame, je vais m'en aller, je vous remercie de m'avoir écouté sans trop vous fâcher ; à votre disposition pour les colibris et faites bien attention à Robespierre : quand le vent du nord souffle, pas de fenêtres ouvertes.

Béret à la main, Zéphir ne sait comment prendre congé ; il rectifie la position et, levant le bras droit, il salue M^{me} Surlepont comme il salue son commandant. La grand-mère de la petite princesse tend la main :

– Au revoir, Zéphir, vous reviendrez de temps en temps causer avec Robespierre et ses amis. Vous êtes un brave garçon, auquel je dois beaucoup, vous m’avez retrouvé la princesse alors que la police eût mis bien des jours à dénicher la place qu’elle avait choisie pour y regarder mourir son cheval. J’aimerais vous faire plaisir, mais je ne sais trop ce que vous aimez.

– Oh ! madame, c’est bien simple, je n’aime que mon commandant, ma colombe et depuis peu M^{lle} la princesse. Si vous voulez me faire plaisir, faites-leur plaisir à eux et je serai bien content, vous pouvez le croire. Au revoir, madame ; au revoir, les colibris ; je reviendrai Robespierre.

Beslée dans la volière, M^{me} Surlepont s’assied là où Zéphir s’était assis ; Robespierre vole tout autour d’elle, comme s’il cherchait l’homme qui l’a charmé. Et Robespierre, ne le trouvant pas, paraît fort mécontent ; il se dispute avec tous les colibris, les bat sans raison, et M^{me} Surlepont est obligée de se fâcher pour ramener l’entente.

Les oiseaux ayant fini de boire leur jus de cerises, M^{me} Surlepont remporte la jatte et s’en va

dans son bureau où un long moment elle réfléchit, puis elle s'approche de la fenêtre ouverte, cette fenêtre d'où on aperçoit, se dressant sur le rocher, la vieille maison du Roc qui, dit-elle, semble toujours la narguer. Son bras se lève et, poing fermé, elle menace ces pierres grises qu'elle veut posséder.

Le domaine sera mis en vente la semaine prochaine, elle l'achètera, un autre le prendrait si elle ne le prenait pas. Elle fera comprendre cela à Mimosa et la petite fille oubliera Vincent et Zéphir, on rebouchera le souterrain et on ne parlera plus de toutes ces histoires, non, on n'en parlera plus.

Décision prise, M^{me} Surlepont revient vers son bureau. Devant ce bureau se sont assis les inspecteurs, des imbéciles, auxquels elle a eu la joie de dire ce qu'elle pensait de leur intelligence. Ah ! qu'elle a été malheureuse, ce soir-là, quand elle ne savait plus de quel côté chercher sa petite-fille. Envers Zéphir et Vincent elle a une dette qu'elle n'a pas encore payée et qu'elle ne pourra jamais payer puisqu'ils s'en vont. Le départ

suivra la vente, le commandant ne restera pas une heure dans une maison qui ne lui appartiendra plus, c'est certain.

Le commandant, l'ennemi d'hier, est un homme qu'elle a toujours estimé. Pourquoi donc a-t-il des dettes si importantes que ces dettes l'obligent à vendre le domaine de ses parents, patrimoine qui devait revenir à Vincent ? M^{me} Surlepont est curieuse : elle voudrait savoir, elle veut savoir, quelles dettes le commandant a faites. C'est son argent, puisqu'elle va acheter le domaine, qui va les régler, elle estime que cela lui permet de connaître les raisons qui obligent le commandant à vendre la maison du Roc.

Après le déjeuner, elle téléphonera à son homme d'affaires, un garçon intelligent, débrouillard, qui très vite connaîtra la vérité qu'elle veut savoir.

*

De l'ambassadeur et de la conversation qu'elle

a eue avec lui, M^{me} Surlepont n'a pas parlé à sa petite-fille, elle se réserve de s'expliquer avec elle quand son ami Vincent aura quitté la maison du Roc. Mimosa sait, Zéphir ne le lui a pas caché, que son idée n'a pas eu l'air de plaire à sa grand-mère. M^{me} Surlepont s'est mise un brin en colère, mais Robespierre et les colibris ont tout arrangé, et on s'est quitté bons amis puisque Zéphir a été invité à revenir dans la volière.

Mimosa et Vincent se voient chaque jour, M^{me} Surlepont et le commandant sont consentants ; par le souterrain, c'est chose facile, et dès que la petite princesse est sur sa chaise longue, chaise longue qu'elle fait toujours mettre près du massif de magnolias, on voit Vincent arriver avec une surprise que Zéphir envoie. Ce sont des ruru-pinpins, des crêpes soufflées à l'orange, un bibelot des Îles, bibelot qu'il est content d'offrir puisque le départ est inévitable et que la maison sera vendue meublée. Le monsieur s'occupant de la vente a trouvé que les meubles étaient beaux et permettaient de demander du tout un prix beaucoup plus élevé. Si l'offre est intéressante, le commandant l'acceptera. Il a besoin d'argent

pour régler toutes ses dettes, et pour s'installer, de nouveau, dans une ville où il y aura un lycée permettant à Vincent de finir ses études.

Un dimanche de juin, un dimanche qui sera peut-être le dernier que Vincent passera à la maison du Roc, – deux acheteurs sérieux se disputent déjà le domaine, – il arrive à 3 heures de l'après-midi près de la petite princesse, porteur d'un long et lourd paquet. Mimosa lui reproche d'arriver si tard, depuis une heure, elle l'attend, n'avait-il pas promis hier qu'il viendrait très tôt ?

Vincent s'assied près de la chaise longue, le lourd paquet sur ses genoux, et il répond :

– C'est vrai, Mimosa, mais avec Zéphir nous avons dû prendre des décisions. À déjeuner, grand-père nous a prévenus que, vers la fin de la semaine prochaine, la maison du Roc ne lui appartiendrait plus et que l'on partirait dans une huitaine de jours. Il a grondé Zéphir, qui n'a pas voulu préparer les malles, et il nous a appris qu'on s'installerait à Paris.

– « Nous pourrons y vivre, a-t-il dit, très simplement. Vincent ira au lycée et moi je

trouverai peut-être un emploi dans la revue où j'écris depuis plusieurs années. Maintenant, a-t-il ajouté, nous ne parlerons plus de départ et nous allons profiter tous les trois de cette dernière semaine dans notre maison, dans notre jardin. Les roses n'ont jamais été aussi belles et, si M^{me} Surlepont les voyait, elle en serait jalouse. À ce soir, mon petit, je vais me promener toute la journée pour revoir les coins de ce domaine où, enfant, j'ai vécu de si belles années. »

Et la voix de grand-père tremblait quand il parlait, et je crois, Mimosa, mais je n'en suis pas sûr, que dans ses yeux il y avait des larmes. Vous comprenez, un commandant de la marine française ne pleure jamais. Alors j'ai cessé de regarder les yeux de grand-père car j'avais peur de ne pas être courageux. J'ai quitté la salle à manger sans rien dire, je n'étais pas sûr de ma voix, et j'ai été rejoindre Zéphir dans sa cuisine. Là, tous les deux, on a pleuré, ça nous a soulagés, on avait le cœur pris par des tenailles et ces tenailles ne le lâchaient pas. Et puis, on a décidé qu'on ne pleurerait plus et qu'on allait tout faire pour que grand-père ne s'aperçoive pas qu'on

avait du chagrin. Zéphir a commencé à décrocher tous ses souvenirs de la cuisine, il ne veut pas les laisser à ceux qui vont venir. Il vous envoie celui qu'il aime le mieux, une défense d'éléphant. Il a lui-même tué cet éléphant dans une chasse où il a sauvé la vie à grand-père. Je vous l'apporte, Mimosa, vous la mettrez dans votre chambre et elle vous fera penser à nous, à nous qui allons vivre à Paris.

Tout comme le commandant, les yeux de Mimosa sont brillants et sa voix est différente.

– Merci, dit-elle, j'accepte le cadeau, mais, si vous ne quittez pas la maison du Roc ou si vous y revenez je la rendrai et vous la raccrocherez dans la belle cuisine de Zéphir que j'aime tant. Non, je ne peux pas croire que vous partirez. M. le curé est venu hier, il savait que votre départ était proche, et comme je me révoltais – vous connaissez mon caractère – il m'a dit de prier et que le Bon Dieu pouvait toujours faire, s'il le voulait, un miracle. J'ai prié, beaucoup prié, et j'ai promis que si le miracle se faisait je m'occuperais pendant toute ma vie, – vous

entendez, Vincent, pendant toute ma vie, – des enfants malheureux. Jésus les aime plus que les autres, et moi je suis heureuse. J’attends le miracle ; il faut avoir confiance et croire que le Bon Dieu, peut-être, m’exaucera.

– Je voudrais, Mimosa, oui, je voudrais, mais si peu de jours nous séparent de notre départ. Il faut que vos prières arrivent au Bon Dieu et qu’il ait le temps de s’occuper du miracle. Il doit avoir tant affaire avec tous les hommes de la terre, qu’il ne peut pas toujours les écouter et les exaucer.

– J’ai confiance, reprend Mimosa avec énergie, et je vous défends d’essayer de m’enlever ma confiance. Maintenant je vais vous dire, comme votre grand-père : ne parlons plus de ce départ, tâchons de l’oublier.

– Ce ne sera pas facile et je voulais justement vous demander quelques renseignements sur ce Paris où il va falloir vivre.

– Paris, s’écrie Mimosa, est une ville superbe, mais je n’aime pas y habiter. Des rues encombrées, des avenues avec des arbres, de magnifiques monuments ; la cohue, le tintamarre

et les mauvaises odeurs s'y donnent rendez-vous. J'y étouffe, je m'y sens en cage et, loin de la mer, de notre jardin, des fleurs et des bêtes je suis une prisonnière qui réclame la liberté. Voilà, c'est un tableau un peu noir. Je connais des petites filles qui sont enchantées d'y vivre, et si vous êtes obligé de vous y installer vous vous accommoderez peut-être du mauvais air qu'on y respire, mais je vous répète que vous ne vous y installerez pas.

– Hélas ! Mimosa, les acheteurs reviennent cet après-midi. Zéphir les attend, il m'a dit qu'ils paraissaient si désireux de devenir propriétaires de notre maison qu'il a bien peur qu'ils ne la prennent.

– Pas tous les deux ?

– Non, l'un ou l'autre.

– Mais, demande Mimosa avec une certaine inquiétude, connaissez-vous le nom de ces acheteurs ?

– Zéphir ne me l'a pas dit, je sais que l'un vient de Paris et l'autre du Nord.

– Ce qui m'étonne, reprend Mimosa, c'est que ma grand-mère n'ait fait aucune offre ; pourtant elle voulait la maison du Roc, hier encore elle affirmait à M. le curé que cette maison un jour ou l'autre lui appartenait, et M. le curé m'a conseillé de ne plus lui en parler car il savait bien qu'elle ne céderait pas.

– M^{me} Surlepont a craint peut-être de vous faire de la peine en achetant notre maison, et puis elle ne sait pas que, déjà, deux personnes la désirent.

– Nous le lui dirons ! s'écrie Mimosa ; maintenant, je suis décidée à ne plus rien lui cacher. Notre complot n'a pas réussi, ma mauvaise tête a coûté la vie à mon pauvre Ventôse, c'est fini, Gramiche saura toujours ce qui me fait plaisir ou peine.

Au moment où Mimosa dit ces mots, les enfants aperçoivent M^{me} Surlepont qui vient vers eux par l'allée où, un soir, Mimosa a demandé au Bon Dieu que sa grand-mère n'ait plus d'ennemi.

Vincent pose rapidement son lourd paquet par terre, il se lève pour saluer M^{me} Surlepont.

– Bonjour, mon petit homme, que tenais-tu ainsi sur tes genoux ? Ce long paquet, que contient-il ?

– Une défense d'éléphant.

– Une défense d'éléphant ! s'écrie M^{me} Surlepont surprise ; mais qu'allez-vous faire de cette défense, vous n'allez pas essayer de la sculpter ?

– Non, madame, reprend Vincent, c'est un cadeau que Zéphir fait à Mimosa ; comme nous partons la semaine prochaine, Zéphir ne veut pas laisser cette défense à ses successeurs.

– Ah ! reprend M^{me} Surlepont, vous partez la semaine prochaine ?

– Oui, madame.

– Et quelle est la cause de ce départ précipité ?

– La maison du Roc sera vendue.

– Il y a déjà des acheteurs ?

– Oui, madame ; deux, paraît-il, se la disputent.

– L'un est de Paris, précise Mimosa, et l'autre

du Nord.

– Eh bien ! reprend M^{me} Surlepont souriante, nous allons avoir des voisins bien agréables, je déteste les Parisiens et les hommes du Nord m’ennuient et ne connaissent rien à notre culture. Ce sont des gens qui vivent dans un pays noir, et triste, et ils ressemblent souvent à ce pays. Ton souterrain, Mimosa, deviendra un danger, ces gens arriveraient chez nous sans même nous prévenir. Dès que ton ami Vincent sera parti, je m’occuperai de le faire combler. À tout à l’heure, mes enfants, je viendrai goûter avec vous.

Avant de s’en aller, M^{me} Surlepont écarte le papier entourant le cadeau de Zéphir.

– Magnifique, dit-elle ; te rends-tu compte, Mimosa, que c’est un souvenir superbe ?

– J’aurais voulu, répond tristement la petite princesse, que Zéphir ne me le donnât jamais.

– En effet, répond M^{me} Surlepont en s’éloignant ; voir partir des amis, c’est pénible.

Dès que sa grand-mère est loin, Mimosa s’écrie :

– M. le curé avait raison, Gramiche ne veut rien faire, elle se contente de ne pas acheter le domaine, c'est tout.

– Mais que pouvait-elle faire ? demande Vincent.

– Je ne sais pas, je pensais que peut-être elle serait choisie pour aider au miracle, je l'attends toujours.

Pendant que les enfants parlent ainsi, M^{me} Surlepont traverse son jardin fleuri et rentre dans le palais blanc, un domestique la prévient que M. Renard l'attend dans son bureau.

– C'est bien, il est exact.

Et, rapidement, elle se dirige vers son bureau.

– Bonjour, Renard ; m'apportez-vous de bonnes nouvelles ?

– Bonjour, madame ; dossier très complet.

Le nommé Renard, homme d'affaires de M^{me} Surlepont, a toute sa confiance ; il est honnête, intelligent, travailleur, et sa figure pointue, ses oreilles droites, font honneur à son nom.

- Les détails, tous les détails, je vous écoute.
- Voici, madame. Le commandant avait une petite fortune personnelle très sûre, représentée par des valeurs de premier ordre.
- Comment a-t-il perdu cette fortune ?
- Il ne l’a pas perdue.
- Alors, pourquoi vend-il son domaine ?
- C’est ce qui m’a donné le plus de mal à découvrir. Le commandant a des cousins qui lui sont très chers, un ménage et quatre enfants. Ces cousins avaient une usine qui périclitait. Pour la transformer, il fallait une grosse somme. Le commandant est devenu le commanditaire de cette usine qui se relève ; s’il enlevait ses capitaux à présent, ce serait un désastre, l’usine ne pourrait vivre, et il y a quatre enfants. Le commandant n’a pas réclamé le remboursement de sa commandite. Pour payer ses impôts et certains travaux de toute urgence qu’il a fait faire à la maison du Roc, il lui fallait de l’argent liquide qu’il n’a pu trouver, sa maison ayant été hypothéquée pour parfaire la grosse somme dont

son cousin, l'industriel, avait besoin.

– Parfait ! s'écrie M^{me} Surlepont, le commandant est de la race des caniches, je m'en doutais, et son petit-fils lui ressemble. Dévouement absolu, je me jette à l'eau pour te sauver, si je me noie cela n'a pas d'importance. Alors, cette usine où il y a quatre enfants, qu'est-ce qu'elle fabrique ?

– Des parfums, des jus de fruits.

– Où est-elle installée ?

– À Grasse.

– Parfait. Mon petit Renard, ma décision est prise : j'en ai assez de vendre mes fleurs à tous les parfumeurs du monde, je veux avoir une usine. Vous allez vous rendre chez les cousins du commandant, vous direz que je cherche à commanditer une usine qui ne travaillera en partie que pour moi, je veux être le seul commanditaire, le seul. Il faut rembourser l'ancien dans les quarante-huit heures. Vous avez tout le crédit nécessaire. Filez à Grasse avec votre auto, concluez l'affaire aujourd'hui, en deux

heures tout peut être réalisé. Revenez ici pour 5 heures et amenez avec vous le cousin qui devra, ce soir même, prévenir le commandant. Dites-lui donc, car il doit l'ignorer, j'en suis certaine, je connais les officiers de la marine française et leur délicatesse, que la maison du Roc est mise en vente. Compris, mon petit Renard ? Enlevez-moi cette affaire et, dès qu'il vous sera possible, téléphonez-moi.

À l'heure du goûter, M^{me} Surlepont se dirige vers le coin du jardin où Mimosa est installée ; ce coin est l'endroit que la fillette préfère. La vue y est magnifique, la Méditerranée prodigue ses beautés ; des rochers, de formes différentes, sont gris, verts, rouges, et l'entrée du souterrain proche permet à Zéphir de venir voir, de temps en temps, M^{lle} la princesse et sa colombe ; là où il y avait des fils de fer barbelés, le pauvre Ventôse est enterré. Cette tombe rappelle à Mimosa qu'il ne faut jamais faire, comme dit le mulâtre, la mauvaise tête, car parfois cela vous coûte très cher. Mimosa connaît la facture de la sienne : son cheval et six semaines d'immobilité, six semaines pendant lesquelles elle a beaucoup réfléchi et

causé avec M. le curé, visiteur fidèle, devenu son ami.

C'est une grande joie d'avoir des amis et Mimosa est toute heureuse d'en posséder trois car Vincent et Zéphir, même s'ils partent, resteront toujours ses amis.

Les enfants ont bien occupé leur après-midi. Afin d'éviter les sujets tristes, Vincent a lu pendant un long moment à sa petite amie un livre d'aventures et tous les deux, avec l'auteur, sont allés au Japon où ils ont fait de belles promenades. Puis, pour reposer le lecteur, de longues parties de dames ont été disputées, les deux joueurs sont forts, et maintenant Zéphir vient de leur apporter des ruru-pinpins qu'ils croquent en attendant le goûter qu'on est en train de préparer, goûter que M^{me} Surlepont doit venir prendre avec eux. Au moment où elle arrive, Zéphir raconte la visite d'un des acheteurs.

– Ah ! mes petits enfants dit-il en riant, je crois que notre soleil effraie le gars du Nord. Je lui ai fait faire le tour du domaine en grande vitesse, j'ai pris les allées où il n'y avait pas

d'ombre et celles qui étaient le plus mal entretenues, il s'est rendu compte que les pierres étaient pointues et que les rochers installés un peu partout ne permettaient pas de bousculer le terrain. Je lui ai même raconté une blague qu'il a eu l'air de croire. Je lui ai dit : « Les rochers poussent ici comme les plantes, un jour on en découvre un qu'on ne connaissait pas, ils viennent ou ne sait d'où, ils s'installent et impossible de les déloger. » Ça l'a impressionné et il a dit : « Ma femme viendra dans deux ou trois jours et nous prendrons une décision à la fin de la semaine. » Puis il a demandé, ce qui m'a fait bien plaisir : « Est-ce que vous avez beaucoup de journées aussi chaudes que celle-ci ? » Je n'ai pas laissé au monsieur de l'agence le temps de répondre, j'ai crié : « Pendant six mois on a le même temps et, à la fin de l'été, on est presque rôti. » Ça lui a suffi, probable, parce que sans même me dire bonsoir, il s'en est allé.

Derrière le mulâtre qui ne la voyait pas, M^{me} Surlepont l'a écouté et, en riant, – elle paraît de très bonne humeur, – elle s'écrie :

– Eh bien, mon cher Zéphir, si vous traitez tous les visiteurs ainsi, je crains bien que le commandant ne trouve pas d’acheteur pour son domaine.

– Hélas ! madame, répond Zéphir, j’ai peur du Parisien. Celui-là, plus il fait chaud, plus il sera content. Il est venu il y a deux jours avec sa femme et sa fille, et pendant qu’il visitait il leur expliquait qu’avec le soleil et la chaleur elles n’auraient pas besoin de vêtements, et il a ajouté : « Quelle économie ! » C’est-il qu’il veut les faire vivre comme des sauvages, dans une île déserte ? Ça sera agréable pour vous, madame et mademoiselle la princesse des voisins pareils ; faudra reboucher le souterrain, personne ne doit s’en servir.

– Soyez tranquille, répond M^{me} Surlepont en riant, nous reboucherons le souterrain.

– C’est dommage ! s’écrie le mulâtre.

Et il ajoute :

– Je vais recevoir le Parisien, il doit venir à 5 heures.

Et, toujours de cette voix rieuse que M^{me} Surlepont a si rarement elle dit :

– Zéphir, vous nous ferez encore une petite visite avant ce soir, vous viendrez nous apprendre la décision que le Parisien aura prise.

En s'en allant, le mulâtre répond :

– Si la décision est prise ce soir, s'il achète notre maison, je ne reviendrai pas.

Près de sa petite-fille, une table chargée de choses délicieuses est apportée, et, toujours aussi gaie, M^{me} Surlepont invite les enfants à faire honneur à ce goûter – C'est fête, dit-elle ; demain, Mimosa, tu auras la permission de marcher ; la semaine prochaine, tu reprendras ta vie habituelle. Finie l'immobilité ; tu dois en avoir assez, ma petite chérie.

– Cela ne m'a pas paru long.

Et Mimosa ajoute en regardant Vincent :

– Mes amis ont été si gentils pour moi !

– C'est vrai, tu as été très gâtée, très entourée. Ce cher M. le curé est venu te voir presque tous les jours et la route est bien ensoleillée ; le gars

du Nord, comme dit Zéphir, y serait tombé.

– Pauvre Zéphir, dit Mimosa, quelle corvée il fait aujourd’hui !

– Mais, répond M^{me} Surlepont, il a une manière de la faire assez originale, espère-t-il vraiment décourager tous les acheteurs ?

La gaieté de sa grand-mère attriste Mimosa, elle s’écrie :

– Mais, Gramiche, vous pensez que ce soir ou demain le domaine du Roc peut être vendu, et que le commandant, Vincent et Zéphir vont être obligés de l’abandonner parce qu’il appartiendra à d’autres ? Quitter sa maison, son jardin, sa roseraie, c’est affreux, c’est comme s’ils mouraient un peu, il me semble qu’ils laisseront au Roc une partie de leur cœur. Je ne peux vous expliquer ce que je ressens, Gramiche, mais, s’il me fallait quitter les Lis pour toujours, je serais trop malheureuse et je souhaiterais qu’une maladie ou un accident m’emmenât chez le Bon Dieu. M. le curé ne serait pas content de m’entendre, je sais qu’il faut accepter toutes les épreuves, mais il y en a de si dures que l’on

murmure un peu avant de se résigner. Vincent est très raisonnable, mais moi, pour lui, je le suis moins, j'avais tant espéré que les choses s'arrangeraient !

– Il ne faut jamais désespérer. C'est quand on croit que tout est perdu qu'un incident se produit qui peut amener une conclusion favorable. Le commandant, Vincent et Zéphir ne sont pas encore partis, le domaine n'est pas encore vendu ; sois donc patiente, Mimosa.

– Il le sera demain, madame, s'écrie Vincent, grand-père m'a dit que le Parisien était décidé ; Zéphir ne veut pas le croire, mais la lettre de l'agence, ce matin, était précise. Le Parisien veut revoir la maison et ce soir, avant de repartir, il donnera sa réponse.

Et il ajoute avec courage :

– Il faut se dire que notre maison n'est plus à nous que pour quelques heures, c'est irrévocable, c'est fini, il faut accepter l'épreuve comme dit M. le curé. Mimosa, voulez-vous qu'on ne parle plus de cette triste vente, il ne faut pas ennuyer M^{me} Surlepont de nos soucis, grand-père me l'a bien

recommandé.

– Vous avez raison, reprend M^{me} Surlepont ; le temps est magnifique, la mer belle, la tristesse n'est pas permise. Faites honneur au goûter, et, ajoute-t-elle en apercevant M. le curé, voici ton grand ami, Mimosa ; vêpres finies, malgré la chaleur, il vient te voir.

M. le curé a eu bien chaud pour monter la côte et, en s'asseyant, heureux de se reposer, il annonce que sa visite sera courte.

– Si vous n'aviez pas ce souterrain, petite princesse, aujourd'hui vous ne m'auriez pas vu, cette fin de journée je l'avais réservée pour le commandant, c'est un mauvais jour pour lui. Nanon, ma servante, m'a appris qu'un Parisien était un acheteur sérieux et que ce soir l'affaire serait conclue.

En se tournant vers M^{me} Surlepont, il ajoute :

– Vous avez donc renoncé, madame, à acheter ce domaine qui vous plaisait ?

– Oui, répond M^{me} Surlepont avec indifférence, je le désirais parce qu'on me le

refusait ; du jour où j'ai pu l'avoir, il ne m'a plus intéressée.

– C'est regrettable, je crois que Mimosa aurait été heureuse de soigner la roseraie de son ami Vincent.

– Excusez-moi, monsieur le curé, de vous dire que vous vous trompez. Mimosa m'a avoué, un soir, qu'elle désirait que la maison du Roc ne devienne jamais la sienne.

– Oui, Gramiche, répond la petite princesse, mais à ce moment-là vous aviez un ennemi et je voulais tout faire pour que vous n'en ayez plus.

– Résultat, reprend en riant M^{me} Surlepont ; tu t'es fracturé le pied, et si Zéphir et Vincent ne t'avaient pas déniché dans la montagne, l'opération, faite trop tard, t'aurait laissée infirme. Tu dois beaucoup au grand et gros mulâtre et à ton petit ami.

– Je le sais et je suis désolée de ne pouvoir, à mon tour, faire quelque chose pour eux. C'est triste d'avoir une dette.

– On en prend l'habitude ; tu t'y feras,

Mimosa.

La gaieté de M^{me} Surlepont ennuie M. le curé, il se lève pour prendre congé.

– Déjà ! s'écrie M^{me} Surlepont, attendez donc le retour de Zéphir, il viendra nous donner le résultat de la visite du Parisien.

– Il ne viendra, dit Mimosa, que si le Parisien n'achète pas le domaine.

Et elle ajoute tristement :

– Croyez-vous qu'il reviendra ?

– Patience, dit M^{me} Surlepont ; monsieur le curé, accordez-nous dix minutes encore ; si Zéphir n'est pas venu, vous vous en irez.

– Gramiche, s'écrie la petite princesse désespérée, il ne viendra pas.

Vincent est désolé du chagrin de son amie, il en a tout autant, plus peut-être, mais il ne veut pas le montrer. Un garçon de treize ans doit tout accepter avec courage, le Bon Dieu ne vous envoie que ce qu'on peut supporter.

– Il était convenu, reprend-il, que nous ne

parlerions plus de la vente, il y a bien d'autres sujets de conversation.

Et Mimosa répond avec violence :

– Non, pour moi ce n'est pas possible d'oublier ce qui me fait tant de chagrin. Je ne peux pas bouger ; aussi monsieur le curé, Gramiche, laissez-moi seule avec Vincent, on pleurera tous les deux et on aura moins mal.

– Allons, petite fille, dit M^{me} Surlepont en se levant, sois donc raisonnable.

Au moment où M. le curé s'approche de la petite princesse pour lui dire au revoir, un cri de Vincent l'arrête :

– Mimosa, voici Zéphir !

Vêtu de blanc comme il l'est dimanches et jours de fête, serviette à la main, Zéphir sort du souterrain par bonds effrayants, et, haletant, délirant, il arrive près de la chaise longue.

– Ah ! mademoiselle, ah ! ma petite princesse, ah ! ma petite colombe, ah ! la maman des colibris, ah ! moussu le curé, ah ! ah ! C'est affreux d'avoir tant à dire... tant... tant... j'étouffe,

ça ne passe plus, je ne peux pas parler. Le bonheur, c'est comme le malheur, ça vous étrangle.

Tranquillement, M^{me} Surlepont remplit un verre d'orangeade et le tend au mulâtre.

– Buvez, cela ira mieux, et après vous nous direz ce qui s'est passé avec le Parisien.

Zéphir accepte le verre d'orangeade, le boit d'un seul coup puis il dit, rasséréiné :

– Ça va mieux.

Et il crie :

– Le Parisien, le Parisien, il est mort !

– Que dites-vous ? demande M. le curé épouvanté : Zéphir, vous n'avez pas abusé de votre force ?

– Non, moussu le curé, je ne suis chasseur de bêtes fauves qu'en Afrique ; lui c'était un singe, tout au plus, mais sa capture ne m'intéressait pas. Il est mort, c'est-à-dire qu'il s'en est allé pour toujours. Il voulait signer ce soir et s'installer jeudi prochain, on avait trois jours pour faire les malles. Mais finie celle histoire-là. Écoute bien,

ma colombe rose, ce que je vais dire : Le commandant ne vend plus le domaine, le commandant paie ses dettes parce que celui qui lui devait de l'argent, son cousin, le lui apporte demain, paraît qu'il n'en a plus besoin pour faire marcher son usine. Voilà, mademoiselle la princesse, vous gardez votre fabricant de rurupinpins, M^{me} Surlepont son charmeur et guérisseur d'oiseaux, et moussu le curé son paroissien qui lui donnera demain cent francs pour ses pauvres. Maintenant, je me sauve parce que mon commandant n'a pas encore goûté, depuis ce matin ça n'allait pas, il refusait de manger, et, ce soir, le cousin parti, il m'a crié :

– J'ai faim, comme après une tempête.

– Zéphir, dit M^{me} Surlepont, je vous félicite, je suis bien contente, et si vous voulez, ajoute-t-elle, vous me ferez plaisir. La table ici est servie, personne n'a fait honneur au goûter ; demandez au commandant de ma part de venir le partager avec nous, et son ami, M. le curé, sera bien content de le voir.

Ambassadeur, ce mot fait réfléchir Zéphir. Il

regarde Vincent et Mimosa, puis M^{me} Surlepont, elle est souriante et ne lui reproche pas d'avoir été près d'elle un ambassadeur puisqu'elle lui demande de nouveau ses services.

– J'accepte, dit-il avec fierté, j'accepte, et je ramène mon commandant.

La petite princesse est heureuse, mais très émue. Le miracle demandé avec tant de ferveur est venu, mais qui le Bon Dieu a choisi pour le faire exécuter ? Elle regarde M^{me} Surlepont dont le visage est transformé par le bien accompli et la joie des autres ; elle devine, elle croit, elle est certaine que Gramiche a été celle que Dieu a fait agir.

– Gramiche, appelle-t-elle, venez près de moi.

M^{me} Surlepont s'approche, les bras de la petite princesse entourent le cou de sa grand-mère et elle murmure :

– Je suis heureuse, si heureuse pour mes amis, et puis parce que je devine que c'est vous qui avez voulu tout ce bonheur. Comment avez-vous fait ? Je n'en sais rien, mais vous avez été la fée,

la créatrice du miracle que j'avais tant demandé. Gramiche, je voudrais que vous compreniez que je vous aime plus, aujourd'hui, qu'hier. Vincent et moi on n'oubliera jamais, et plus tard, quand nous serons grand, si vous permettez notre mariage, vous nous aiderez à construire la maison des petits enfants malheureux, je la dois au Bon Dieu, il faudra payer.

Et, très émue, M^{me} Surlepont murmure : – Le père a ses poissons, moi mes colibris, Mimosa aura ses petits enfants ; chaque membre de notre famille a son grain de folie qu'il faut respecter, mais je crois bien que celui de Mimosa sera béni par le Bon Dieu.

Cet ouvrage est le 432^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.